

inutile de s'étendre la dessus.....
T-SHIRT = WESTERN HOUSE



- A) T-SHIRT « POPEYE » jaune ou blanc, manches courtes. Tailles : 1, 2 ou 3
B) T-SHIRT « DELAVE » fond marine ou rose ou vert, manches courtes. Tailles : 1, 2 ou 3
C) T-SHIRT « ÉTOILE AMÉRICAINE » blanc, manches courtes. Tailles : 1, 2 ou 3
D) T-SHIRT « MULTISTAR » rouge, blanc, jaune ou parme, manches longues. Tailles : 1, 2 ou 3
E) T-SHIRT « UNI » violet, turquoise, pistache ou orange, manches courtes. Tailles 1, 2 ou 3

Prix : Les 3 à votre choix : 100 F port payé

... Dernière Édition ...

Le Jean Delavé. Multicolore! un light-show à lui seul!
Bas 42 cm! Prix : 100 F port payé. Taille 36 au 42

COMMANDES : indiquez clairement : NOM, prénom, adresse complète, taille du vêtement désiré. MODE DE RÈGLEMENT : contre remboursement ou si vous joignez un chèque, ou un mandat-lettre à votre commande, vous recevrez EN PLUS un cadeau surprise (?)

WESTERN-HOUSE.

13, Avenue de la Grande-Armée, PARIS-16^e

N° 51 AVRIL 71

3F

SUISSE 3 F

MENSUEL

rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON

Résultats du Référendum...

Exclusif : Neil Young en concert... Exclusif : James Brown parle...

Miles Davis le dandy...

sex stars...

Mayall...

disques

mois...

Cinéma.

Bruits

l'ombre.

.. New

York ...





le fantastique piano de Farfisa



G. BECKER
99, RUE DE PARIS
92-BOULOGNE
TEL. 825.73.80
et 73.21



De l'humour à toutes les pages...



... une série désopilante :

- LE GRAND DUDUCHE par Cabu
- RUBRIQUE A BRAC par Gotlib
- L'HISTOIRE DE FRANCE EN 100 GAGS, par Reiser et Pouzet
- LES DINGODOSSIERS par Goscinny et Gotlib
- ET VOILÀ LE TRAVAIL ! par Hubuc

"Toute la verve, tout l'humour et aussi le talent d'auteurs des gags les plus désopilants que l'on puisse imaginer."
"Et également une qualité primordiale : des auteurs qui, s'ils ne se prennent pas au sérieux, savent, par contre, prendre le lecteur au sérieux et ne pas le décevoir."

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE **DARGAUD EITEUR**

BON DE COMMANDE à découper et à retourner à :
DARGAUD V.P.C. - 12, rue Blaise-Pascal - 92-NEUILLY-SUR-SEINE - C.C.P. PARIS 21338-03

Je désire recevoir le ou les albums suivants ⁽¹⁾

<input type="checkbox"/> LE GRAND DUDUCHE	<input type="checkbox"/> LES DINGODOSSIERS	<input type="checkbox"/> RUBRIQUE A BRAC
<input type="checkbox"/> ET VOILÀ LE TRAVAIL	<input type="checkbox"/> L'HISTOIRE DE FRANCE EN 100 GAGS	

Chaque album : 15 F - Cinq albums : 69 F

NOM : PRÉNOM :

ADRESSE :

..... N° DEP.....

Je joins mon règlement sous la forme ci-dessous ⁽¹⁾

<input type="checkbox"/> CHÈQUE BANCAIRE	<input type="checkbox"/> CHÈQUE POSTAL (3 volets)	<input type="checkbox"/> MANDAT-LETTRE
--	---	--

à l'exclusion de tout autre mode de paiement.

(1) Cochez d'une croix votre choix.

RF



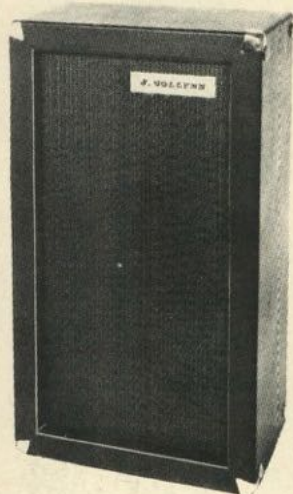
UNE RENTREE FRACASSANTE!

J. COLLYNS

a gagné son pari
avec

CRAZY sound BOO

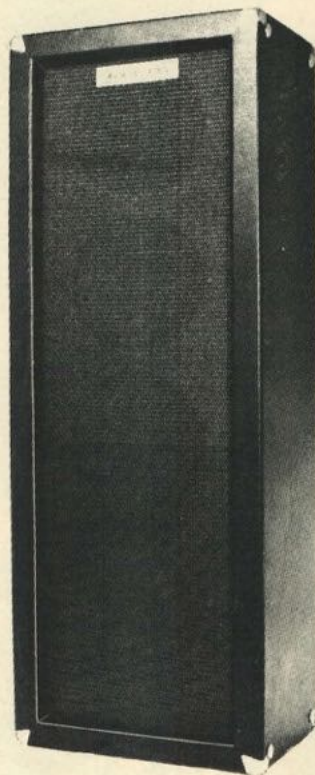
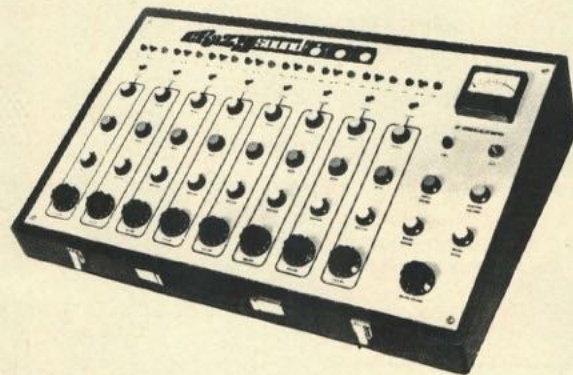
CRAZY 500 : Colonne sonore ayant un rendement de 60 W efficaces équipée de deux haut-parleurs de 31 cm à cône d'aiguës axial, montés en enceinte close amortie.



CRAZY 500

CARACTERISTIQUES GENERALES : 8 entrées mélangeables, 1 amplificateur 120 W transistor, 1 unité de réverbération Hamond, 1 amplificateur d'écoute au casque, 1 vu-mètre professionnel lumineux de contrôle à large plage. Chaque voie comporte : 1 réglage de volume, 1 réglage de basses, 1 réglage d'aiguës, 1 réglage de réverbération ou écho, 1 inverseur de sélection "reverb ou écho", 1 interrupteur de mise en attente de la voie, 2 voyants contrôlant la sélection réverb-écho et la mise en attente.

CRAZY 1000 : Colonne sonore à amplificateur incorporé transistorisé d'une puissance de 100 W, comprenant : 4 haut-parleurs de 31 cm à cône d'aiguës axial, 1 amplificateur transistorisé de 100 W logé au bas de la colonne, 2 connecteurs de modulation verrouillables, 1 prise de secteur 220 V, 1 fusible, 1 interrupteur, 1 voyant de contrôle.



CRAZY 1000

la plus professionnelle
des sonorisations
à un prix IMBATTABLE!

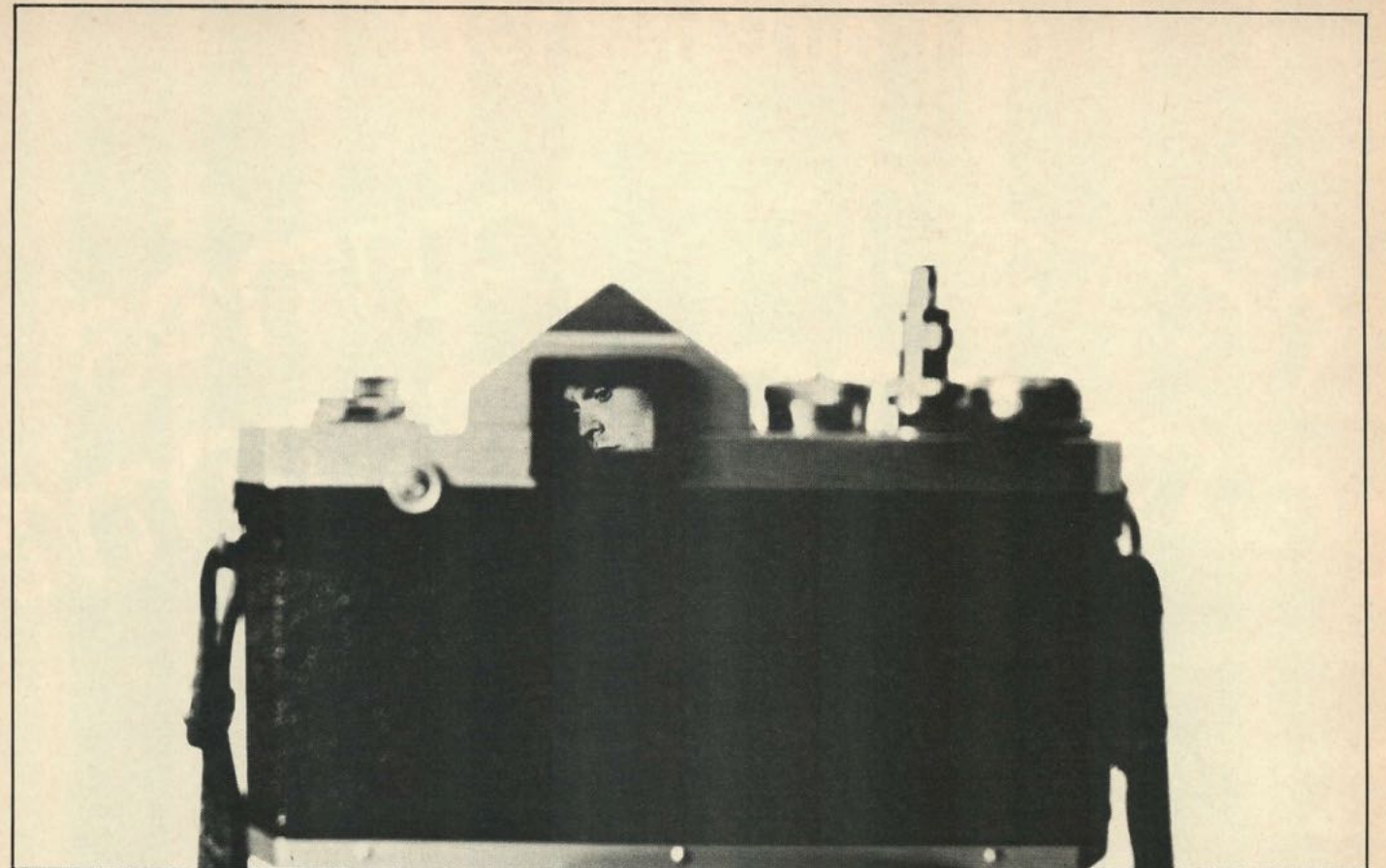
de 120 watts 3 corps

à 500 watts 6 corps

7.626 F TTC
20.425 F TTC

Cette sonorisation sera visible chez les principaux revendeurs de J. Collins à partir d'Avril. Documentation sur demande.
AUDIO ELECTRONIC COMPANY FRANCE - 66 à 70, rue Regnault - Paris 13e - Tél. : 336.47.61 - 589.36.11

CLAUDE ALLEE Imprimeur Editeur - Paris



JOE LE PAYSAN SANS SON POISSON

Country Joe était annoncé à Paris le 27 mars. En 1964, un jeune Californien du nom de Joe McDonald quitte la Navy et, de retour chez lui, à San Francisco, décide de tenter une carrière folk. Très vite remarqué grâce à l'ironie mordante de ses textes, il se fait une réputation locale dans le circuit des coffee houses. En 1965, il rencontre le guitariste Barry Melton (qui sera son plus fidèle compagnon jusqu'à la séparation du troisième Fish au printemps de 1970) et forme avec lui l'Instant Action Jug Band, groupe très politisé qui se produit principalement lors des manifestations de soutien aux militants hostiles à l'agression américaine au Vietnam (c'est l'époque où les raids de bombardement sur Hanoï s'intensifient).

Histoire du poisson

Parallèlement à ces activités musicales et politiques, Joe Mc

Donald est alors collaborateur de « Rag Baby », l'un des premiers journaux underground de San Francisco, édité par Micke Beardslee et Ed Denson. L'Instant Action Jug Band est encore résident à la Jabberwock Coffee House (« ... quand ils avaient besoin d'un jug band, nous étions le jug band ; quand ils avaient besoin d'un folk-singer, j'étais le folk-singer ; quand ils avaient besoin d'un comédien, Barry était le comédien... »), lorsque Joe, passant un matin au journal, apprend que le prochain numéro sortira sous la forme d'un super 45 t et que son groupe aura deux morceaux sur le disque. Et c'est ainsi qu'en 1966, l'Instant Action Jug Band, devenu électrique et rebaptisé pour l'occasion Country Joe and The Fish (d'après la citation de Mao : « Les révolutionnaires sont comme le poisson dans l'océan ») grave les versions originales de deux de ses plus grands classiques

« Superbird » et « I feel like I'm fixin' to die rag » ; au verso de la pochette on peut lire : « La guerre entendue sur ce disque est entièrement fictive et ne peut être en aucun cas considérée comme l'enregistrement d'une guerre menée par le gouvernement US ou l'une de ses agences ». Managé par Ed Denson (il s'occupait aussi de John Fahey et était co-proprétaire de Takoma Records) le groupe allait très vite acquérir une certaine renommée dans les Ballrooms de San Francisco et devenir un habitué des love-ins, be-ins et smoke-ins de la West-Coast. Au début de l'année 1967, Vanguard signa Country Joe and the Fish ; le groupe se produisit au festival de Monterey et, ce même été, son premier album (réussi, à la différence de celui du Dead ou de Big Brother) sortit aux États-Unis ; produit par Sam Charters (auteur de plusieurs ouvrages sur le blues), ce

disque, intitulé « Electric Music for the Mind and Body » comprenait ces morceaux historiques que sont « Super-bird », « Flying high », « Bassstrings », « Section 43 », « Not so sweet Martha Lorraine » et allait faire de Country Joe et de son Fish (qui se composait alors de Barry Melton, guitariste ; David Cohen, guitariste - organiste ; Bruce Barthol, bassiste et Chicken Hirsch, batteur) LE groupe de Berkeley. C'est que souvent ils avaient joué à minuit sur le campus et les freaks savaient qu'il y avait là de la musique pour les camés (« Bass Strings »), les politisés (« Superbird »), les mystiques (« Section 43 ») et les vagabonds (« Flying high ») ; la sortie d'« Electric Music for the Mind and Body » fut donc considérée comme un événement marquant à Berkeley et, fait significatif, les disquaires de l'endroit accrochèrent tous un poisson gonflable à la devanture de leur magasin.

du 1^{er} au 9 mai 1971

tous les jeunes se rencontreront

au



2^{ème} FESTIVAL-EXPOSITION INTERNATIONAL DE LA MUSIQUE DU DISQUE ET DE LA CHANSON

FOIRE DE PARIS * TERRASSE R * SECTION LOISIRS

dans tous les stands, présentation des dernières nouveautés :
instruments de musique, sonorisations, hi-fi, etc...

sur le podium géant :

chaque jour...

parmi toutes les manifestations artistiques

présentation d'une sélection

des meilleurs orchestres et groupes

de **"Musique Pop"**

Avant que ne se termine l'année 1967, le Fish allait produire un second chef-d'œuvre, l'album « I feel like I'm fixin' to die » qui contenait le Rag du même nom précédé du « Fish cheer » (Gimme an F, gimme an I, gimme a C, gimme a K What that's spell?) qui devait un jour devenir le FUCK légendaire et valoir à son auteur un procès retentissant. On trouvait aussi sur ce disque « Who am I? », « Rock Coast Blues » et deux morceaux (« Pat's song », « Thought dream ») dans lesquels Barry Melton s'affirmait, par le lyrisme écorché de ses interventions, comme l'un des grands guitaristes de l'acid-rock, au même titre que Jorma Kaukonen, John Cipollina ou Jerry Garcia.

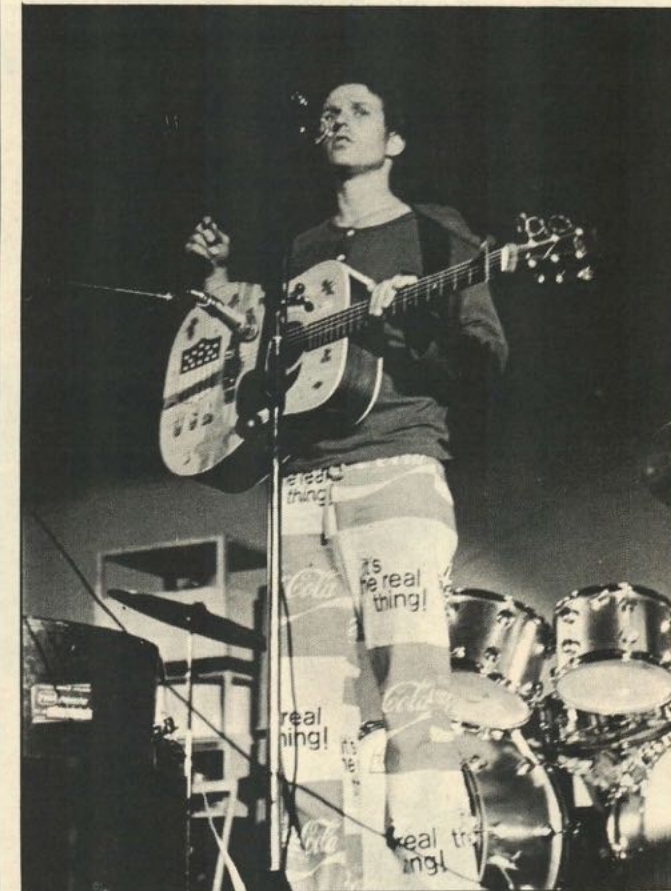
C'est à ce moment que les premiers problèmes se posèrent et que le Fish commença à nager dans des eaux plus ou moins boueuses; Joe, déclarant « qu'il était fatigué d'être l'administrateur du groupe », décida de se séparer de ses amis afin de recommencer une carrière folk et de vivre une vie plus simple; heureusement, quelques semaines plus tard, il était de retour et le groupe reprit le chemin des studios pour graver son troisième album, « Together ». Celui-ci sortit durant l'été 1968 et fut considéré comme un échec dont on attribua les causes aux dissensions politiques (qui creusaient un peu plus chaque jour le vide entre les cinq hommes), à la claustrophobie occasionnée par le séjour à New York (où ils enregistrèrent le disque) et, comme le précisa Sam Charters, « à notre impossibilité de traiter avec l'horreur envahissante ». La situation s'aggravant au sein du Fish, celui-ci se sépara après le concert du 12 janvier 1969, au Fillmore West; David Cohen partit pour Londres, bientôt suivi de Bruce Barthol qui, à son arrivée, forma l'excellent Formerly Fat Harry, tandis que Chicken Hirsch, abandonnant la musique, ouvrait un magasin de fournitures en face de l'Art College d'Oakland.

Avec la dissolution du Fish une grande page de l'histoire de San Francisco était tournée. Joe, cependant, n'était pas résigné à ne jamais en écrire une autre; pendant un temps, il se produisit avec les Pitschel Players, troupe théâtrale d'improvisation dont sa femme, Robin, faisait partie depuis deux ans déjà; puis aidé de Barry Melton, il décida de former le second Fish et, pour cela, recruta le bassiste Pete Albin et le batteur David

Getz, tous deux rescapés de Big Brother, que Janis venait de quitter; c'est donc un groupe tout neuf que Joe emmena avec lui pour sa tournée européenne du printemps 69 (à ce sujet il est inadmissible que le 1^{er}, le 2^e et le 3^e Fish se soient respectivement produits à Londres en février 68, mars et septembre 1969 et que personne à Paris n'ait daigné les faire venir ici).

De retour aux States, le groupe, renforcé par Jack Casady de l'Airplane, les cuivres de Count Basie et des membres de

ner, chantant « It's so nice to have love » ou faisant preuve d'un sentimentalisme débordant dans un morceau intitulé « Maria » (sombre histoire d'un jeune homme qui s'en va à la guerre; après le « Whoopee, we're all gonna die », c'est dur!). Heureusement il y avait aussi « Here I go again », « Doctor of Electricity » et surtout « Crystal Blues » où Barry Melton faisait une fois encore la preuve de son immense talent. Cela n'empêcha cependant pas les critiques américains d'être très dubitatifs et John Morthland dans Rolling



COUNTRY JOE
Jours tranquilles à Clichy.

l'Oakland Symphonia Orchestra, s'enferma dans les studios afin d'enregistrer le quatrième album, « Here we are again ». Celui-ci terminé, chacun reprit sa liberté et Joe forma le troisième Fish avec Barry Melton (guitare), Mark Kapner (orgue), Doug Metzner (basse) et Greg Dewey (batteur de Mad River, autre groupe de San Francisco). Et puis ce fut la sortie d'« Here we are again » (et un « bad trip » pour plus d'un freak californien!), album fort emballant à la vérité, même (surtout!) pour ceux qui, comme moi, sont de vieux dingues du Fish; imaginez l'auteur de FUCK, très croo-

Stone termina par: « S'ils veulent faire du Fifth Dimension ils auront à trouver un meilleur répertoire de style Fifth Dimension et à apprendre à le jouer correctement. » Woodstock ce fut la première apparition majeure du nouveau Fish (qui interprète dans le film et sur le disque « Rock and Soul Music »); ce fut aussi le tour de force de Country Joe qui, alors qu'il interprétait son fameux « I feel like I'm fixin' to die rag » s'arrêta et dit à la foule: « Vous êtes trois cent mille ici à être b.... dans la boue, alors si vous ne pouvez pas chanter plus fort, comment espérez-vous arrêter cette guerre? »; et, chose merveil-

leuse, on vit les gens par centaines se lever et reprendre avec lui: « One, two, three, what are we fighting for... etc. ».

Fuck

L'étape suivante dans la carrière de Joe fut le sortie à l'automne 1969, de son premier album solo, « Thinking of Woody Guthrie », hommage au grand chroniqueur social de l'Amérique de l'entre-deux guerres. Accompagné de gens comme Norbert Putnam, Robbins, Bradley, Martin (ils comptent parmi les meilleurs sessionmen country de Nashville), Joe donnait des versions fort convaincantes de « Roll on Columbia », « Talkin' dust Bowl », « So long, it's been good to know yuh », « Pastures of Plenty », « This land is your land » etc., œuvres maîtresses de Guthrie, qui furent le tout premier répertoire du jeune folk-singer de Berkeley; cet album reçut un très bon accueil des critiques qui louèrent la sincérité émouvante et la justesse de ton de l'interprète.

Il faut aussi noter que dans ce même temps, Vanguard sortait un « Greatest Hits » de Country Joe and the Fish qui, en France, devait plutôt faire usage d'introduction à la musique du groupe que de récapitulatif. Joe se manifesta, à cette époque, par une intense activité sociale; conférences à l'Opportunity High School de San Francisco (établissement libre de « réadaptation » pour drogués et autres marginaux), concerts gratuits avec Sons of Champlin à la prison de San Quentin, ainsi qu'à Tacoma pour les G.I.'s de Fort Lewis etc...

En 1970 on le retrouve avec le Fish tournant un rock-western, Zachariah, basé sur un scénario du Foreign Theater; ils tiennent dans ce film le rôle des Crackers, une bande d'outlaws qui pillent les banques pour s'acheter des amplis et Joe y a des répliques du genre:

« Je sens qu'on va bientôt faire une tournée, les gars, nous jouerons au bureau de poste de Fargo Springs, à la gare de Huck Junction et au dépôt de la Western Union à Waddle Hole ».

Cette année-là, le leader du Fish ne devait d'ailleurs pas tellement s'écarter du cinéma puisque après avoir écrit la musique d'« Arrowfeather », un film de science-fiction de Roger Corman, il composa celle de « Quiet days in Clichy », l'adaptation de l'œuvre d'Henry Miller réalisée par le cinéaste danois Jens Jorgen Thorsen.

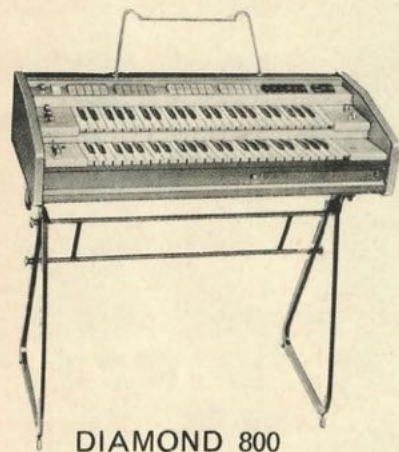
LA LUTHERIE CENTRALE

s'agrandit pour mieux vous servir: Nouvelle adresse
(vente exclusive en gros)
206, rue Lafayette, Paris-10^e - 206.76.15 - 208.79.08. Parking

présente
ORGUES



NOUVELLE
GAMME



DIAMOND 800



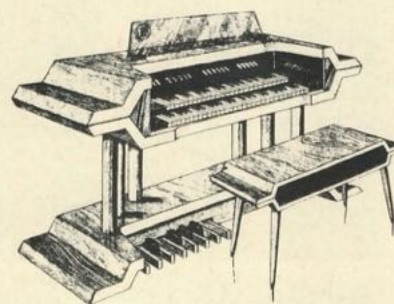
RUBIN



CONCERT 1600



TANZANITE



CENTORIA



TOPAZ

Catalogue et
tarif sur
demande

En avril nous eûmes droit à un nouvel album du groupe: « C J Fish »; enregistré à Los Angeles et produit par Tom Wilson (qui travailla naguère avec les Mothers), ce disque tout en contrastes où violence et tendresse alternaient harmonieusement était un retour à l'esprit des premiers enregistrements et, outre l'habituelle ironie de Joe (dans « Hey Bobby », s'adressant à Dylan, il chantait: « Qu'es-tu devenu? tu nous as manqué dans les rues ») on pouvait remarquer les qualités d'instrumentiste de Mark Kapner, le pianiste. Pour on ne sait quelle raison « C J Fish » ne provoqua pas de très vives réactions.

Quelque temps après le procès où Joe McDonald fut condamné pour obscénité sur lecture d'un article datant de 1783, le Fish se sépara; Barry Melton sortit un décevant album de classiques du blues (« Sky is crying »/Elmore James) et de la soul (« How Sweet it is »/Junior Walker) intitulé « Bright sun is shining »; Joe, lui, nous donna un album de standards de la country-music que je n'ai malheureusement pas encore pu écouter; depuis, rien, sinon des projets.

La première fois que je vis Country Joe McDonald sur une scène, c'était à Bath, en juin dernier; il arriva le soir, sous la pluie, juste après le passage de Hot Tuna, et nous dit, élevant le bras d'un geste désabusé: « Le Fish est là-bas, quelque part en Californie »; la plupart de ses chansons cette nuit-là parlèrent de mort, d'angoisse, de fuite. Qu'il avait l'air triste, le Californien, dans ces projecteurs verdâtres avec l'odeur de la campagne anglaise mouillée qui donnait un caractère oppressant à ses paroles... Quelques semaines plus tard je le revis, à Valbonne d'abord, puis à Biot ensuite; la pluie de Bath me semblait bien loin du décor chaotique et des cailloux brûlants que seule la nuit venait refroidir, et pourtant je retrouvai sur son visage l'anxiété, la résignation, et dans sa voix ces longs silences qui vous font craindre le pire.

Et puis un soir d'automne, à Paris, je relus les propos que Country Joe tenait dans Sing Out, deux ans plus tôt: « Je me souviens quand nous avons participé à cette marche à Zekar Stadium et que nous avons joué ce morceau (« I feel like I'm fixin to die rag ») j'avais l'impression d'être dans un rêve surréaliste, ou un film de Fellini. Nous jouions dans un camion qui roulait. Il y avait une sorte de brouillard de pluie.

C'était tôt le matin. Les rues étaient remplies de gens accoudés à leurs fenêtres. J'étais sous acide, complètement « stoned », et tout semblait vibrer et je regardais autour de moi et je voyais des soldats, des gens qui ricanaient, des photos d'enfants brûlés au napalm et des signes disant « Terminez la guerre ». Et nous étions là, jouant cette musique

incroyablement joyeuse et des gens dansaient autour du camion, nous jetaient des fleurs et nous chantions « Whoopee, we're all gonna die ». Et c'était comme si nous allions vers de magnifiques chambres à gaz pastorales; nous étions tous en route pour une ultime parade dans ces chambres à gaz, et nous allions tous être exterminés. » — YVES ADRIEN.

LES FOUS DU FOLK

Rappelons en commençant que la rubrique « Les fous du Folk », ouverte dans ces colonnes le mois dernier, se veut une tribune d'informations, d'échos et (pourquoi pas?) d'opinions concourant à la naissance et au développement d'un mouvement et d'un réseau « underground » intéressé par la(les) musique(s) folklorique(s). Vos contributions dans ce sens sont attendues. D'ici là, suite des informations en question.

Association « Folk Song International »:
Le groupe Roger Mason, Christian Gour'han, Ben et Croqui sera dans la région de Nantes

le premier (sans poisson), 2 et 3 avril. Renseignements auprès de Patrick Le Masson — Le « Bateau-Lavoir » — Canal de l'Erdre. Tél. 74-59-30 à Nantes. Le groupe de Roger sera à la maison de la Culture de Saint-Étienne le 17 avril. Un nouveau groupe tourne, avec Mary Rhoads (qui joue et qui chante un répertoire Appalachen dans le style de Jean Richie), Phil Fromont (violin) et Youra Marcus (banjo). Ils seront du 20 au 25 avril dans la région de Rennes (renseignements: Gaubert-M.J.C. Mirabeau 635 Rennes; et du 27 avril au 2 mai autour de Nantes (renseignements au Bateau-Lavoir, cf.

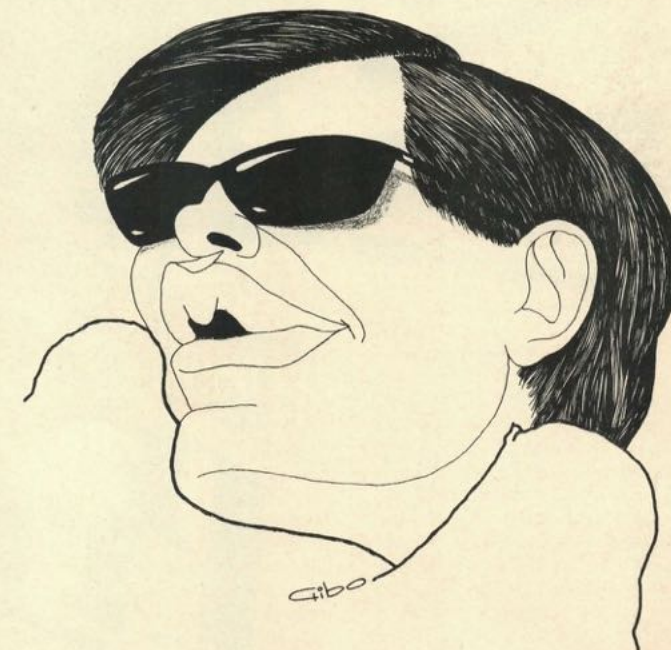
ci-dessus). On reparlera du « Bateau-Lavoir » qui, paraît-il, fait du très bon boulot dans cette région.

Troisième groupe, avec Carlos Benn - Pott, Jean-Pierre et Maria (flûtes et tambours des Andes, folk sud-américain): au centre culturel de Châteauvallon dans le Var, du 2 au 8 avril inclus. Ils tourneront ensuite avec « Folk Song International »: le 21 avril au théâtre de Salon-de-Provence; le 23 à Montélimar; le 24 au théâtre du Centre à Aix-en-Provence; le 28 au centre culturel de Nîmes (avec l'association Jild de Jean-Marie Vallès, qui essaie de se démener autant pour la pop que pour le folk — un même combat); le 30 à la M.J.C. de Grasse. Possible en outre (s'informer sur place), Marseille, Carpentras et Arles.

Quatrième groupe: la New Ragged Company (folk U.S.A., Irlande, et France). Ils joueront à Lyon aux M.J.C. Gerland, Villeurbanne, Ménival, États-Unis et Duchère. Renseignements: Blanc-M.J.C. « La Duchère. Tél. 83-38-98 à Lyon; et le vendredi 30 à Saint-Marcellin. La « N.R.C. » passera aussi à Annemasse, à Saint-Marcellin et au « Hootenanny » du théâtre de l'Atelier à Genève. Ces « hootenannies », organisés par René Zosso, ont lieu chaque mardi tandis que, toujours à Genève, le cabaret des Vieilles Pierres offre un

FELICIANO LE VIRTUOSE

Vedette de casino, coqueluche des âmes tendres mais musicien de premier ordre, José Feliciano est venu, pour la seconde fois, à Paris. Adresse toute professionnelle, virtuosité plus que musicale: tant d'évidences trompeuses que l'assistance, pourtant diverse (puisque d'âges et de nationalités différents), n'a su vraiment observer. De la corde que l'on desserre et resserre sans arrêter de jouer, aux petits airs touchants du genre « J'ai du bon tabac », en passant par « Vive la France » et les doigts en signe de paix, la démonstration du 1^{er} mars touchait à la leçon de Petit Conservatoire de Mireille. Au demi-rock que fut « High-Heel Sneakers », succédèrent sirtakis et hommages à Django Reinhardt au milieu desquels, fort à propos, se glissèrent « Hey jude », « The letter » et « With a little help from my friends ». — BRUNO DUCOURANT.



KENNY CLARKE
Joue en exclusivité sur
Premier

drums
Premier
MADE IN ENGLAND

distribution exclusive
en France par :

HENRI SELMER
PARIS

programme folk chaque lundi. A Bordeaux, « hootenannies » tous les samedis soirs, avec une formule réminiscente de celle de l'église américaine. Renseignements: Daniel Bergeon, Cité Benauges B4-36-(33) Bordeaux.

Pour l'Assemblée Générale de l'Association prévue pour les trois jours de Pentecôte, première interdiction municipale à Montélimar. L'Assemblée pourrait déménager dans le Poitou. Renseignements définitifs le mois prochain. Olympia 27 février: morne journée pour nous qui attendions avec impatience le « Musicorama » de Tom Paxton. Enfin, cette fois-ci, on allait avoir du monde (puisque ce n'était pas la Pentecôte et que l'on n'avait pas eu Cohen 4 jours plus tôt). Las! C'était oublier que sans l'affichage, les annonces et la publicité, même à 15 F pour les étudiants... il ne se passe rien! En outre, dès le mardi, la direction des programmes d'Europe 1, qui adore le folk avait fait d'avance passer le mot sur une note de service: « Annuler l'enregistrement du Musicorama de Tom Paxton ». Comme ça, on est sûr qu'il ne se dérangera plus. Ça, c'est de la chanson!

DISQUES

Viennent de paraître chez « Chant du Monde », un album spécial instrumental de Roger Mason et Steve Waring (U-LDX 74.441), deux recueils de chansons de la Commune « Chants de la Commune » (C-LDX 74.447) et « A l'Assaut du Ciel » (U-LDX 74.449) et un album des chants de la Résistance Palestinienne, enregistrée sur place par Jean-Claude Chabrier (C.L.D.X. 74.446). Tout cela est vivement recommandé.

Raimon est passé en France, le 12 mars au théâtre des Amandiers de Nanterre et le 13 au Havre. Interview probable dans le prochain numéro.

Terminons par une citation de la camarade Isabelle qui, dans « Charlie-Hebdo » du 15 février et sous le titre « Mechamente populaire », rejoint tout à fait nos préoccupations les plus chères du moment: « Pourquoi est-ce qu'en France, il n'y a pas de folklore vivant? Pourquoi sait-on mal faire du populaire spontané? Pourquoi les chansons maoïstes ressemblent-elles tellement à des cantiques de patronage? Pourquoi est-ce que quand on se sent bien ensemble et qu'on a envie de chanter, on braille des chansons de salle de garde? Pourquoi,

pourquoi, pourquoi?... Pourquoi les jeunes qui sont mal dans leur peau et qui grattent une guitare, font-ils du Bob Dylan, et en anglais? Pourquoi la musique est-elle affaire de musicologues et de puristes? Faut voir le baratin des pochettes de disques: cet ensemble a su garder la pureté traditionnelle qui veut que tel morceau, issu de telle région, ne soit joué que par tel instrument et non par tel autre

introuvable dans ladite région. Blablabla. Et alors? j'aimerais voir, dans les rues de Paris, comme ça, des gens qui joueraient ensemble par hasard; ça donnerait, si ça se trouve, kena + accordéon + balalaïka + saxo + ce que vous voulez. Ça serait laid? Voire... Dire ça à priori, c'est aussi con que de refuser de manger des huîtres avec du Muscadet. A méditer avant chaque repas. — JACQUES VASSAL.

GRAND MAGIC CIRCUS



DOCTEUR SHVAIZERE
Tarzan était fort, Zartan est faible.

« Le Grand Magic Circus de Jérôme Savary et ses animaux tristes

présente dans un décor des mille et une nuits le plus bouleversant opéra tropical: LES CHRONIQUES COLONIALES ou Zartan, frère mal-aimé de Tarzan...

29 tableaux somptueux sur les temps heureux où les colonies étaient des colonies, les colons des colons, et les sauvages des sauvages - et les petits coins où il est encore possible de porter le casque colonial sans trop de problèmes. »

Le parti pris de fête collective est total; plus aucune référence au théâtre intellectuel avec texte, mise en scène et intentions sous-jacentes. Savary, qui a commencé il y a déjà quelques années à mettre en scène Jarry, Obaldia et Arrabal s'est débarrassé définitivement de ses prétentions de baroques avant-gardistes, en-

fermées dans les structures du théâtre traditionnel.

Le Grand Magic Circus ne s'est pas produit en France depuis l'année 1968, année de sa création. L'unique spectacle du théâtre de Plaisance, qui contenait en germes tout l'éclat actuel, avait été boudé par la critique et le public. Le Magic Circus s'est baladé à l'étranger, dans plusieurs capitales européennes; il a parcouru les États-Unis, jouant dans les universités, à la « Mama » de New York, à Central Park, et au festival canadien de Toronto. Depuis son retour en France, on a pu le voir dans les rues, dans les cours de facultés et du musée d'art moderne, aux halles, à la sortie du musicircus de John Cage, et dernièrement devant la Mutualité, où se déroulait un meeting du Secours Rouge. Les Chroniques Coloniales sont un spectacle total, qui renoue avec la distraction (au sens fort) populaire, qui déploie dans la dérision et

la bonne humeur évidentes toutes les ressources « primaires » CAD primordiales du cirque, des fêtes foraines et de l'imagerie des juke-boxes et des bandes dessinées avec leurs décors grandiloquents, leurs musiques parades, leurs revues à épisodes, leurs rythmes militaires ou afro-cubains, leur music-hall, leurs falbalas, leurs quêtes, tombolas, concours « dotés de nombreux lots », et le bal. Toute une matière vibrante, joyeuse, branchée directement sur les vibrations ambiantes, dépendante à ce point de la disponibilité des gens en présence, que d'un jour à l'autre, le spectacle varie en longueur ou en intensité.

Le décor carton pâte et le folklore « niais » qui plaisait tant à Rimbaud, les palmiers, les dunes de sables qui s'ouvrent pour laisser place au palais d'Arabie, les brumes artificielles, les ombres magiques, les pétards, les seins nus, les danses du ventre, toute cette mise en appétit immédiate des réflexes de distraction pure sont un retour aux fonctions ludiques du théâtre; cela n'exclut d'ailleurs pas certains grincements, certaines insolences puisque cette matière utilisée est immédiatement détournée au profit d'une démythification simultanée des images et des personnages. L'imagerie exotique a ses cibles: Docteur Shvaizere, grand sorcier de la forêt, cracheur de feu, Baden Powell, vieux satyre des forêts, la reine Elisabeth, monarque en visite, Père Francis, moine blanc crapuleux, Oncle Tom, porteur offert en cadeau à l'explorateur, critique new-yorkais, tombant en applaudissant.

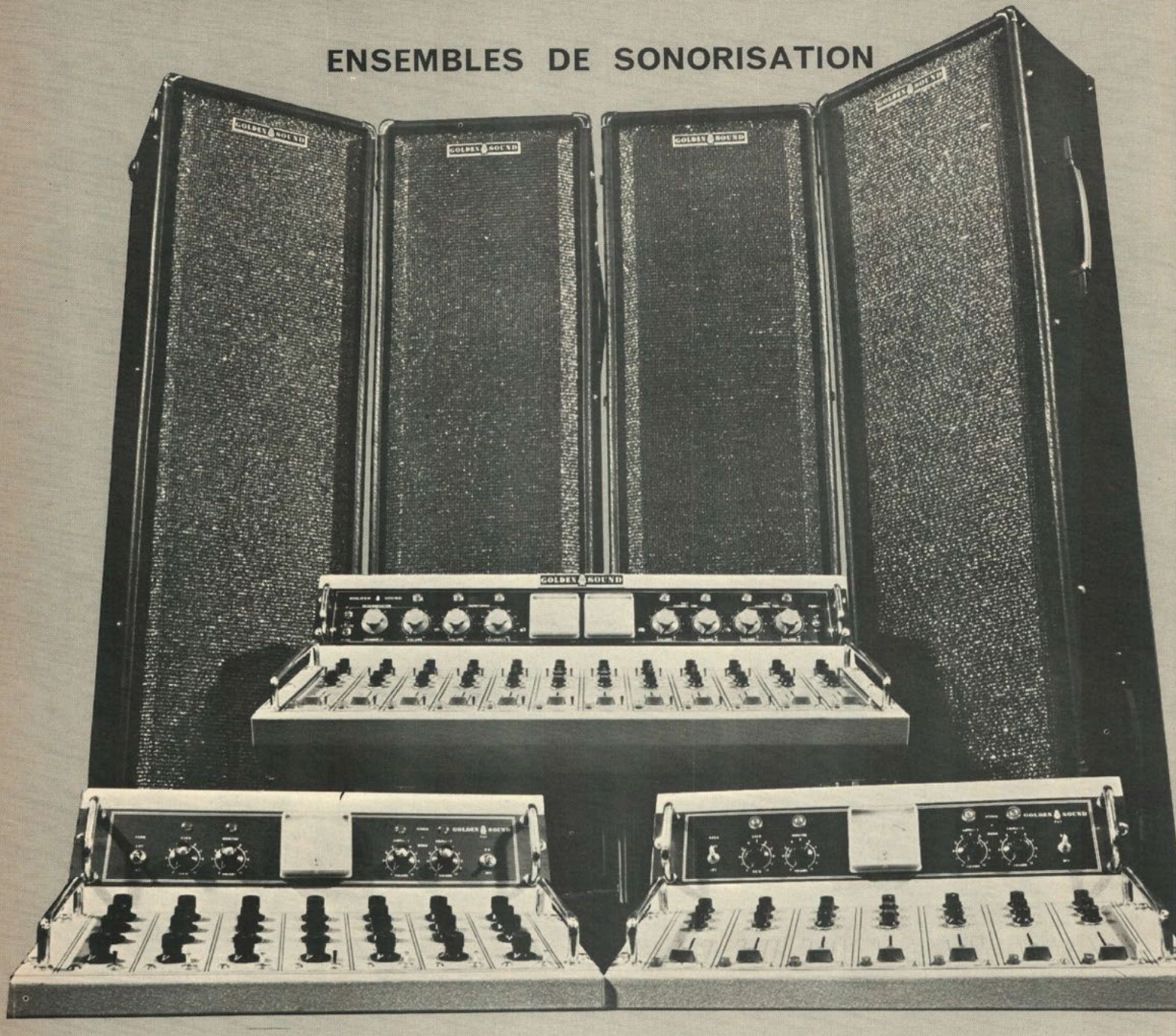
Les pérégrinations de Zartan, de la jungle à la ville, des singes à d'autres singes, permettent d'exorciser tous les monstres qui traînent dans les mythologies actuelles, religieuses et socio-culturelles, sous le couvert d'une grandiloquente parade magique, couleur de bonbon acidulée, tonique, fraîche, funambulesque. La civilisation en péril a besoin d'un nouveau sauveur. Ce sera Zartan.

« Tarzan était fort, musclé, et dominait l'Afrique. Zartan est faible et domine l'Amérique latine. »

L'impérialisme serait-il à l'image de ce héros plutôt frêle, timide, roi dépossédé de la jungle brésilienne, amoureux fou de Madame Louise, prostituée du « Gay Paris » et naufragée sur les côtes brésiennes? L'histoire mouvementée de leurs amours, fuites, retrouvailles permet aux comédiens

GOLDEN SOUND

ENSEMBLES DE SONORISATION



CONSOLE DE MÉLANGE PA 12-T, TRANSISTORISÉE STÉRÉO

12 voies d'entrées interchangeables
6 voies de Sortie à niveaux indépendants
Réverbération intérieure et extérieure
(Voir documentation détaillée)

CONSOLE DE MÉLANGE PA 7-T, TRANSISTORISÉE

7 voies d'entrées interchangeables
3 voies de Sortie à niveaux indépendants
Réverbération intérieure et extérieure
(Voir documentation détaillée)

CONSOLE DE MÉLANGE PA 7-P, TUBES ÉLECTRONIQUES

6 voies entrées Microphone symétrique 200 Ohms
1 voie entrée ligne
Réverbération intérieure et extérieure
3 voies de Sortie à niveaux indépendants

COLONNES HAUT-PARLEURS « SOUND PROJECTOR », AMPLIFICATEURS INCORPORÉS

Comportant :
1 amplificateur de puissance transistorisé GS 140 T, puissance 120 Watts RMS Protection par disjoncteur électronique
Alimentation 220 V - 50/60 Hz

4 Haut-parleurs spéciaux sonorisation type double cône Wide range diamètre 320 m/m

1 coffret baffle gainé (dimensions prévues pour transports aériens et voitures breaks standards)

BEFRA ELECTRONIC 11 et 13, rue Saint-Éloi, MARSEILLE-10^e - Tél. : 48.58.80
3, boulevard de Clichy, PARIS-9^e - Tél. : 878.36.41

Matériel exposé au Festival Exposition International de la Musique : Stand D 27
(1^{er} au 9 mai — Porte de Versailles — Foire de Paris)

de réaliser un fort beau duo : Zartan est désarmant de candeur, de décontraction et de naturel. La flamboyante Madame Louise possède une nature et des inflexions de hanche à la Rita Renoir. Toute la troupe fourmille de talents divers : acrobates, musiciens, décorateurs, mimes, danseurs ; ils assurent collectivement la réalisation et l'interprétation du spectacle.

Les animaux tristes, et la poule naine chère à Savary inaugurent un style de meeting fort dangereux : on a envie en sortant de là de commencer un « magic-circus », d'entretenir la

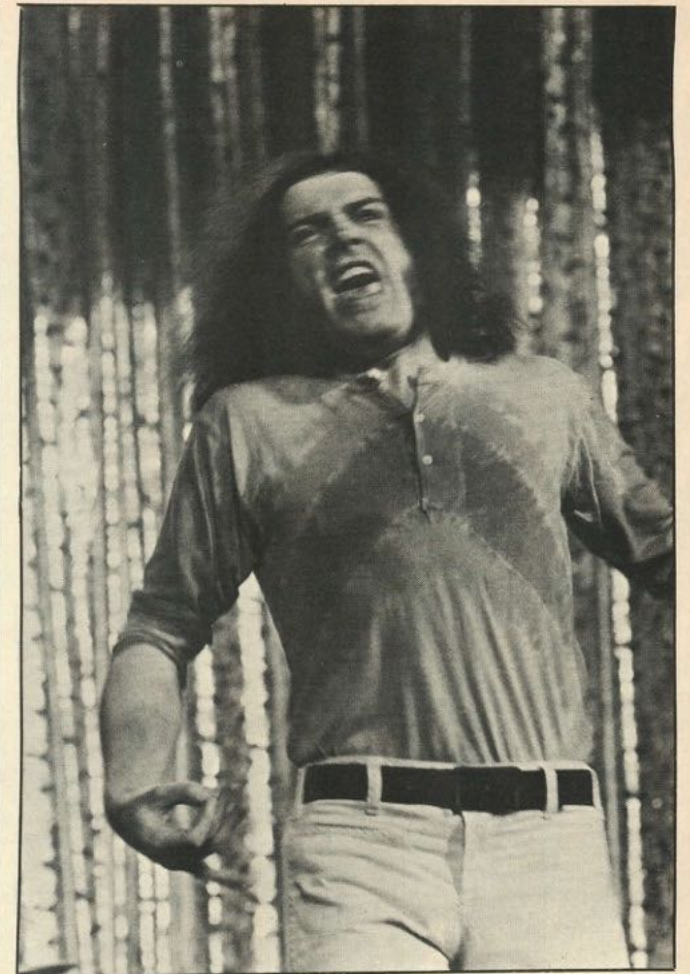
fête quotidienne. C'est là un virus dont le caractère contagieux paraîtra tout à fait insupportable à tous les empêchés de danser en rond. De ce truc plein d'artifices, de niaiseries, de masques, de parades, de cordes, de filets et de ficelles grosses comme des maisons, on sort paradoxalement démasqué, dénoué, déficelé, tout frais tout neuf, quoi. Un peu délavé, démaquillé aussi, ça dépend. Et ça, ça vaut le déplacement. Jusqu'au 12 avril, peut-être plus, au théâtre de la Cité Universitaire, boulevard Jourdan. — FRANÇOISE SÉLORON.

UN PLOMBIER A TUBES

Successivement maçon, charpentier, plombier puis gazier, c'est surtout en qualité de chanteur que Joe Cocker est aujourd'hui connu de tous. Le présenter comme un génie surnaturel et exceptionnel serait sans doute trop simple, quand bien même il faudrait reconnaître la singularité de son talent tout entier ; mais alors comment prouver la valeur de son mérite ? Car enfin, quel est l'avenir d'un chanteur qui ressemble à un autre chanteur, si son imprésario ne se nomme pas Johnny Stark ?

Tout a donc commencé le 20 mai 1944 par la naissance de John Cocker à Sheffield, guillerette ville industrielle du nord de l'Angleterre. Seize jours plus tard, les forces anglo-américaines débarquaient en Normandie ; vingt-six ans après, trois mille personnes font un triomphe à Joe Cocker au Fillmore de San-Francisco, et il n'y a plus d'Américains en Normandie ; ce qui, dans un sens, est fort dommage lorsque l'on apprend que les seuls passages de Cocker en France (hormis une petite télévision), furent destinés à la détente des forces américaines alors basées dans le pays. A cette époque, le groupe de Joe s'appelait Vance Arnold & The Avengers, et avait déjà tourné avec les Hollies et les Rolling Stones. Si la qualité de leur musique était loin de susciter d'élogieux commentaires, leur persévérance à vouloir réussir les amena toutefois à enregistrer un simple chez Decca, avec « Georgia on my mind » de Ray Charles et « I'll cry

instead » des Beatles. Enregistrement mémorable, puisqu'il rapportera à Cocker la modique somme de UN dollar et 28 cents, plus, en prime, la rupture du contrat avec Decca... La réussite semblait bouter notre ancien gazier lorsqu'en 1967, la sortie de « Sgt Pepper » l'enthousiasme assez pour faire renaître en lui la flamme magique qui l'avait jusqu'alors poussé à faire de la chanson son métier. Il enregistre donc une bande avec un ami d'enfance, Chris Stainton, et l'envoie au manager de Procol Harum. Ce dernier leur fait aussitôt enregistrer un simple : « Marjorine », qui atteint le Top 50. Ainsi stimulé, Cocker forme le Joe Cocker's Big Blues Band, et peu de temps après, c'est le coup de théâtre tant attendu avec « With a little help from my friends ». Si le succès est total en Europe, il est cependant moins percutant aux États-Unis, où personne ne connaît encore la couleur du visage de Cocker. Nous sommes en 1969, Londres lui fait une place dans ses clubs, et il ne tarde pas à enregistrer son premier LP, pour lequel il réunit Jimmy Page, Tommy Eyre et Stevie Winwood. Les événements s'accélérent, et c'est bientôt le départ pour les États-Unis. Le Grease Band, qui l'accompagne alors, et que l'on peut voir à ses côtés dans la séquence de Woodstock, est le groupe qui participera à l'enregistrement du second LP. De cet enregistrement, il faut retenir, une nouvelle fois, les noms de Stevie Winwood



JOE COCKER
Le seul depuis Tom Jones et après Presley.

(basse dans « Dear Landlord »), Paul McCartney (auteur de « She came through the bathroom window »), et enfin de Georges Harrison (auteur de « Something »). Le 11 mars 1970, Joe s'envole pour Los Angeles dans le but de former un nouveau groupe. Dès son arrivée, il apprend que le Syndicat des musiciens américains lui interdit formellement de recruter un seul musicien britannique. Cette interdiction n'est pas sans poser quelques problèmes quant au bon déroulement de la tournée nouvellement signée, et débutant huit jours plus tard. Survient alors Leon Russel, malin qui parvient, en une journée, à réunir 10 musiciens, dont le premier travail sera d'enregistrer « The letter » et « Space Captain ». En quelques jours, la formation compte 36 membres, et devient un véritable clan ; c'est la naissance de Mad Dogs and Englishmen, parmi lesquels on compte trois ingénieurs du son, deux secrétaires, des managers à profusion, des femmes, des enfants, des amis et amies, et bien sûr des

animaux... Arrivée de dernière minute, une équipe de cinéma porte l'effectif à 43 personnes, rendant ainsi nécessaire la location d'un avion Super Constellation. Le 19 mars, toute la troupe s'envole pour Detroit, première étape d'un voyage qui la mènera du Michigan à la Californie, en passant par le Texas, laissant derrière elle ovations et acclamations. La tournée se termine le 16 mai ; M.D. & E. ne sont plus qu'un souvenir. Il y a cinq ans, Joe Cocker amusait les trouffions américains, et seuls les Noirs appréciaient vraiment sa musique. Il y a trois ans, alors qu'il était plus à la mode d'aller à Londres qu'à Katmandou, les minets français du Marquee Club aimaient à danser au son de sa voix. Il y a deux ans, au Fillmore East, 500 des 3 000 personnes venues au concert des Byrds, pouvaient prévoir la carrière prodigieuse de ce cinglé qui bougeait ses doigts, ses bras et sa langue dans tous les sens. Il y a quelques mois, toute la France découvrirait une pléiade de génies, et



BUFFET
Crampon
PARIS

18, 20, Passage du Grand Corf
PARIS-2° - GUT. 88-77 et 78

parmi eux Joe Cocker : c'était Woodstock. Aujourd'hui, on achète les disques de Joe Cocker comme on marchande une carte postale (manuscrite, bien-sûr) d'Alain Delon ; l'acteur pour l'acteur, sa tronche pour ma chambre et ma conscience pour moi. Bravo. Cocker en France, c'est Mayall passant à l'Olympia : du beurre aux cochons. Cocker, c'est aussi, depuis Tom Jones, le seul chanteur de rock après Elvis Presley. Alors qu'importe si sa voix emprunte à Ray Charles, puisqu'elle demeure la représentation d'une musique

qui se veut à la fois agressive, mélodieuse et envoûtante. Rien ne sert de reprendre du Beatles, encore faut-il chanter à point. Dieu merci, Cocker fait mieux. — BRUNO DUCOURANT.

Discographie

With a little help from my friends
Pathé LP 2 C 062 90.232
Joe Cocker!
Pathé LP 2 C 062 90.788
The Letter Space Captain
Pathé single
Mad dogs and Englishmen
AM (RCA) 2 LP's AMLS 6.002

QUELQUES IMAGES DE PLUS...



UNE AVENTURE DE BILLY THE KID
Rachel Kesterber et Jean-Pierre Léaud.

Le cinéma souterrain a maintenant ses stars. Celles d'Andy Warhol, peintre pop et cinéaste underground qui est venu à Paris filmer « Gold Diggers 71 ». Warhol, qui a lancé l'objet quotidien comme œuvre d'art (les boîtes de soupe), qui a inventé les projections psychédélices dans une cave de New York, qui a produit le groupe Velvet Underground, a aussi réalisé des anti-films. « Eat » : pendant 45 minutes, une de ses stars mange un champignon. « Sleep » : un homme dort pendant huit heures de projection. « Trash » : drogués et travestis. « Flesh » : libertés pornographiques. « Chelsea girl » : groupies et lesbiennes de Greenwich Village. Le thème de son nouveau long (on est habitué) métrage : deux filles quittent leur collège américain et viennent faire la vie à Paris. Sujet maintenant éculé par

toutes les écoles littéraires du nouveau monde. Fitzgerald et Hemingway (lost generation), Ferlinghetti et Kerouac (beat generation) ont aussi écrit sur ce thème. Ainsi celui que tous les hippies considèrent comme leur père et qui vit maintenant comme un sage à Big Sur, sur la côte californienne, en ressant ses souvenirs : Henri Miller. Quand il était plus jeune, l'exotisme ce n'était pas encore Goa ou Kathmandou mais bien Pigalle et Montparnasse. Un livre très simple en était sorti : « Quiet days in Clichy », beaucoup moins provocant que « Tropiques » ou « Sexus » mais bien plus attachant. Un peintre cinéaste (comme Warhol) danois en a fait un film. La censure française à long-temps bloqué ces « Jours tranquilles à Clichy » de Jens Jorgen Thorsen. Il n'y avait vraiment pas de quoi. Bien sûr, on n'y parle que de

« culs ». Et alors ? La vie ne se limite souvent qu'à ça pour beaucoup de gens. Il est toute-fois dommage que le Scandina-ve n'ait retenu que l'anecdote triviale. Miller c'est aussi un peu de « tête ». Mais le mon-tage est habile avec des légendes sous forme de bulles, des images fixes et la voix off du narrateur (Miller). Les gros mots (cons) ne sont pas traduits, même quand ils sont mis en chansons par Country Joe, un spécialiste (Cf. le fameux fuck craché au visage de l'establishment au festival de Woodstock). Comme mu-sique, les producteurs les plus underground des États-Unis, pour leur film « Cinq pièces faciles », ont choisi Chopin, Bach et Mozart. Jack Nicholson le comédien, est l'incarnation idéale de l'intellectuel-artiste retourné vers la bête. C'est le nouveau type de héros. Au début, on a connu la beauté muette (R. Valentino) suivie de la brute sensible (J. Wayne) puis le révolté social (M. Brando) et surtout le rebelle instinctif (J. Dean). En 71, on rêve de se transférer dans la peau d'un intellectuel désaxé. L'équipe de ce film mérite un développement. Le producteur réalisateur Bob Rafelson et Nicholson, sont deux des créateurs de BBS Productions. De leur petit bu-reau est d'abord sorti « Head », une comédie interprétée par l'ex-groupe des Monkees. « Easy Rider » fut leur second film. Mis en scène par Dennis Hopper, produit par Peter Fonda, joué par tous les deux et aussi par Jack Nicholson (inoubliable avocat sudiste ivrogne qui devient hip avant d'être tué par les péque-nots), c'est devenu l'affaire la plus rentable jamais réalisée dans le cinéma. Il faut éga-lement citer Laszlo Kovacs qui a signé la photo de « Easy rider » et de « Five easy pieces », grand spécialiste des films à motos comme son compatriote (hongrois) Laszlo Benedek (« L'équipée sauvage »). Ces gens sont talentueux et repré-senteront sans doute très vite la nouvelle mafia d'Hollywood. Car Nicholson n'est pas qu'acteur-producteur. Il est aussi scénariste. Et c'est lui qui avait écrit « The trip » pour Corman (autre spécialiste de motos et d'anges sauvages) et « The shooting » et « Ride in the whirling », des westerns d'avant-garde mis en scène par Monte Hellman. Tout se recoupe. On s'aperçoit que ce qui nous avait plu, ces der-nières années, avait pour ori-gine la même bande.

Je ne parlerai pas de « Catch 22 »

que je n'ai pas vu malgré la présence comme comédien d'Arthur Garfunkel. Mike Nichols, malgré le succès du « Lauréat » (avec la musique de Simon et... Garfunkel) ne m'avait pas convaincu quant à la nouveauté de ses démon-strations.

Revenons en Europe. Après tout, c'est là que l'under-ground est né avec la Nouvelle Vague. « Godard c'est ce qui a changé le cinéma », reconnaît l'italien Bernardo Bertolucci. Il a réussi un des plus beaux films d'atmosphère. Seuls « Shangaï gesture », « Hôtel du Nord », et quelques Bunuel ont démontré jusqu'à mainte-nant que le 7^e art n'est pas que visuel et auditif mais éga-lement olfactif. « Le confor-miste » sent l'Italie fasciste d'avant-guerre. Jean-Louis Trintignant incarne cet homme, traumatisé, atteint de folie meurtrière qui pense ne trouver son salut que dans le confor-misme absolu, c'est-à-dire l'at-titude politique du jour. Pierre Clémenti apparaît deux fois dans ce film. Clémenti, depuis les « Idoles » (67) de Marc'O (avec aussi Jean-Pierre Kal-fon, préfiguration du groupe musical « Crouille marteau ») est notre hippy (excuse-moi le mot, mais comment te dé-finir ?) national. Comme comé-dien il a eu la chance de faire ses preuves avec Visconti (« Le guépard »), Bunuel (« Belle de jour ») et Pasolini (« La porcherie »). Il joue aussi dans ses propres films (courts mé-trages projetés au Quartier Latin) et dans ceux de notre cinéaste underground (ex-cuse-moi l'adjectif ; mais com-ment te définir ?) national : Philippe Garrel dont, à part la cinémathèque du père Lan-glois, personne ne veut distri-buer les messages artistiques. Le problème de la distribution reste entier en France. Francis Leroi n'a pas encore trouvé de circuit pour montrer la chute de sa michetonneuse dans l'univers pop des festivals (musique de Pierre Fanen). Étant co-scénariste de ce film, je m'inquiète à double titre de la méconnaissance des professionnels français face au nouveau cinéma et au nouveau public. Luc Moullet a aussi des problèmes de sortie pour son « Aventure de Billy the Kid » (musique de Patrice Moullet, frère de Luc, et compositeur - accompagnateur de Catherine Ribeiro). C'est un western tourné dans des décors rouges et grandioses que Moullet a découvert dans... les Alpes. Avec des chasseurs de primes, des sheriffs et des indiens au second degré. Jean-

CE QU'ILS EN PENSENT...

WAR: "C'est l'aboutissement d'une des démarches les plus passionnantes de la Pop Music". (Pop Music)
 WAR: "Leur musique aussi est fière et dure, animée d'une flamme sombre, à l'image des mots qu'ils chantent". (P. Paringaux, Rock & Folk)
 WAR: "Un souffle prodigieux... dix personnes qui propulsent leur nom en avant comme une flèche inouïe et invulnérable". (Extra)

ET PUIS, ET PUIS.... IL Y A

WAR



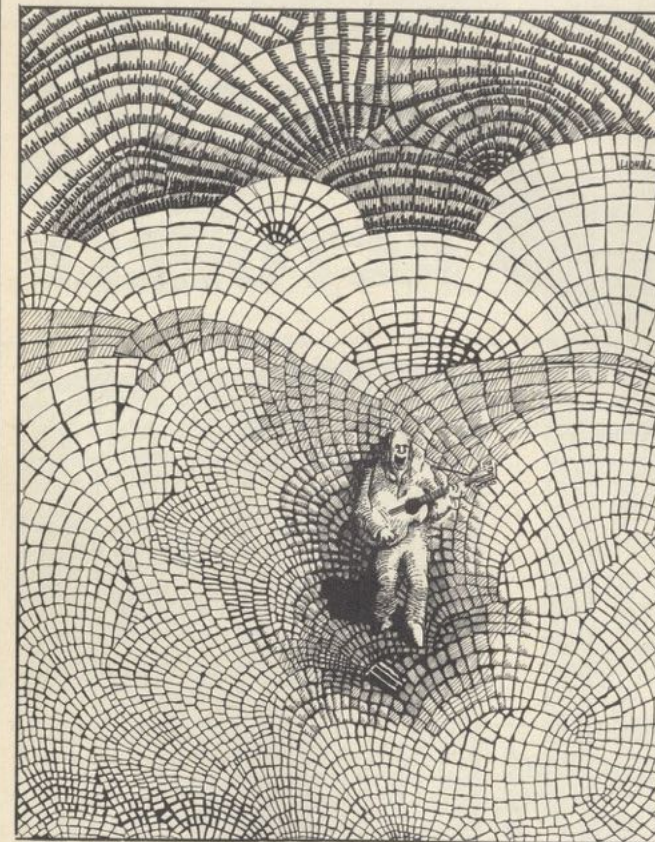
UNITED ARTISTS RECORDS

ref. UAS 5508
 Liberty-United Artists (France) 48 av. Victor Hugo Paris 16

Pierre Léaud (le garçon) traîne Rachel Kesterber (la fille) dans une course-poursuite à la manière de Monte Hellman (précédemment cité) où la mort et l'amour (Schopenhauer) jouent sauvagement avec le délire. L'Amérique a déjà récupéré ses jeunes

talents. La France les ignore. Pour combien de temps? — FRANÇOIS JOUFFA.
 P.S. N'allez pas voir « La chouette et le pussycat » avec Barbra Streisand (fort drôle) pour la musique de Blood Sweat and Tears, elle est inexistante.

BRUITS DE L'OMBRE



Ce circuit parallèle indispensable à la propagation d'une nouvelle culture, ou tout au moins, dans un premier temps, présentation d'activités parallèles, est en train, doucement, de se créer: lieux de rendez-vous pour les musiciens pop et les free jazzmen, mais aussi pour les cinéastes, endroits privilégiés pour la vente de toute une presse en marge: après les Halles (10, rue Viarmes) où Max Peteau propose chaque vendredi un spectacle différent (après le Grand Berthoulet, Red Noise et Planétarium, ce furent tout à tour François Tusques avec « Qui a tué Albert Ayler? », Total Issue, des musiciens arabes, le Gong) ce sont les Beaux-Arts qui,

chaque jeudi, offrent une salle (prix des places: 5 F) à des spectacles de free, de pop ou de théâtre. Chaque mercredi, dans le XIII^e arrondissement, c'est au Cinéma Le Vézelay que sont consacrées des soirées au free jazz (Steve Lacy, François Tusques, etc.). Du côté de la Maison des Mines (rue St-Jacques) s'ébauche une tentative du même genre, avec peu de moyens, une petite salle, chaque vendredi. Se sont déjà produits Red Noise et le Pavé. L'ancien club privé attenant au théâtre du Vieux Colombier (21, rue du Vieux-Colombier) devient le Caf' Open Théâtre, qui présente « Ove », pop comédie en « animal music ». Au théâtre de Sartrouville (rue

René-Brulay), le mercredi 7 avril aura lieu la projection de films underground. Pour tous renseignements concernant la programmation, téléphoner au 962.29.51. La boutique « underground » qui doit s'ouvrir incessamment à Lyon a pour nom Cadence, au 6, rue du Palais-de-Justice (Lyon-5^e): livres de science-fiction, aventures fantastiques, bandes dessinées, disques et free press. Si vous désirez posséder des disques rares d'Hendrix, « Live Experience 67-70 » et de Dylan, « Stealin », au prix de 20 F., téléphonez au 222.70.17. Nouveau venu dans la presse underground française, Free X, même adresse, même équipe que Le Pop, avec un contenu plus politique. Au cinéma Git-le-Cœur ont été projetés les films de Peter Emmanuel Goldman, « Echoes of Silence » et « Wheel of ashes », sous le titre de « cinéma à la première personne ». Programme qui comprenait aussi un film de Pierre Clémenti, dont la bande sonore était constituée entièrement par la musique du disque d'Amon Düül, « Phallus Dei ».

Jacques Thollot, batteur de Joachim Kuhn, enregistre un disque en re-recording: sur ces sillons qui sont comme autant de pages blanches, il dévoile ses phantasmes, sans barrières ni censures, jusqu'au bout d'une obsession (Futura Records).

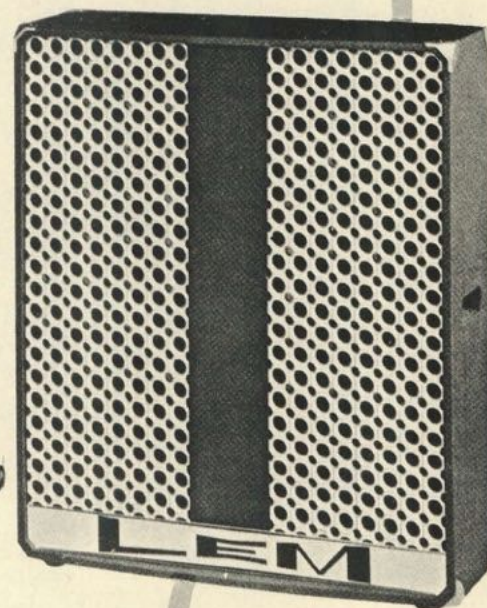
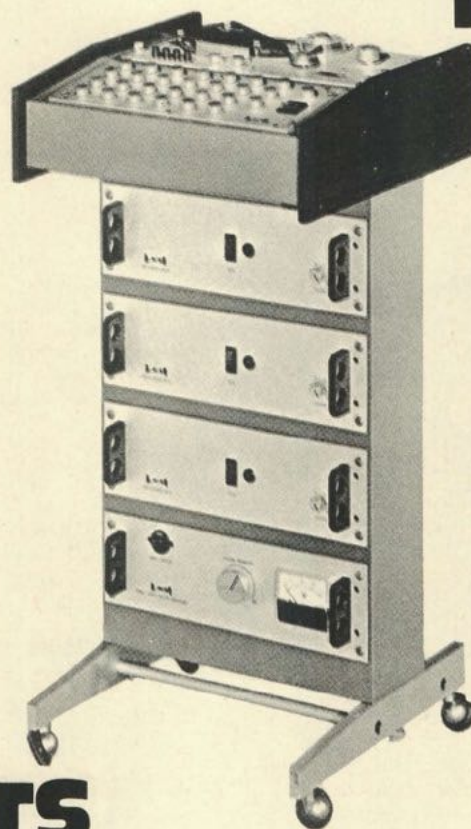
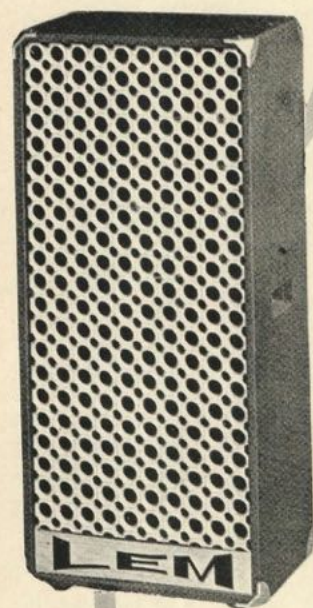
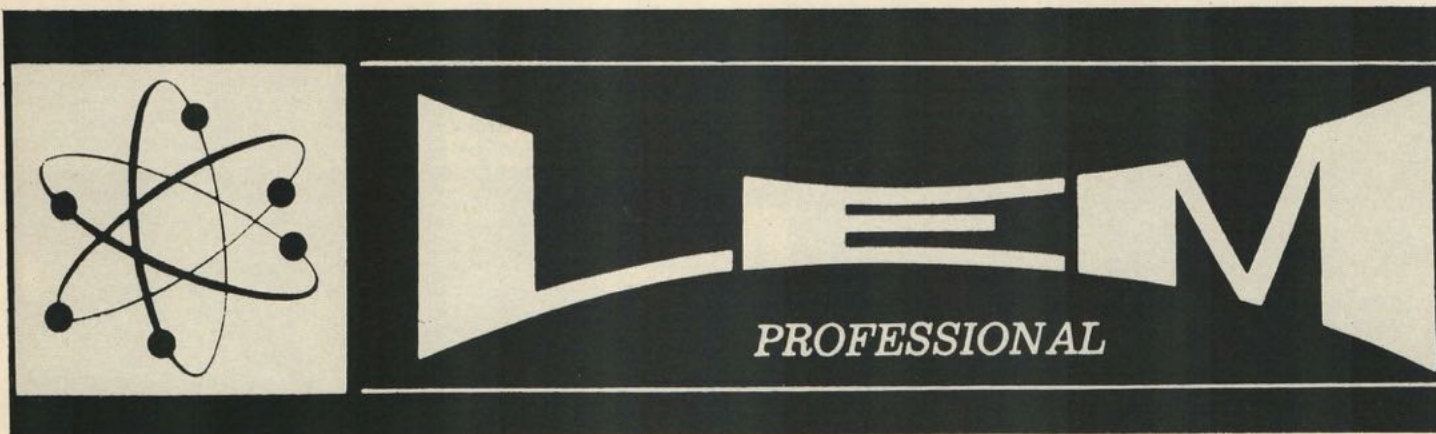
Au Festival du Jeune Cinéma d'Hyères, qui doit se dérouler du 21 avril au 1^{er} mai, une salle sera mise à la disposition des jeunes réalisateurs qui pourront venir y projeter leurs films,

sans autorisations ni formalités préalables (projection et entrée gratuite). Les séances de 24 h 30 à la Cinémathèque ont été supprimées. Certains regrettent déjà ces séances généralement consacrées à de vieux films hollywoodiens ou à l'avant-garde et l'underground. D'autres en sont ravis, pour des raisons de commodité, et espèrent voir ces films projetés aux autres séances de la soirée. Parce qu'il se présente (typographie, mise en page) comme voisin de toute une production littéraire de l'underground américain (voir « Do it » de Jerry Rubin, etc.), c'est tout naturellement dans cette rubrique qu'il nous faut parler d'un livre récent: « Le livre fou », du psycho-sociologue Lapassade, aux Éditions de l'Épi: brassage de tous les thèmes de la contestation, de tous les aspects de la révolte: langage, drogue, sexe, pop, slogans, photos, dessins, analyses se succèdent dans un découpage arbitraire, fait de cassures, de pages inversées, ou s'expriment les étudiants révolutionnaires du Québec. Tout ce livre, dans sa confusion, pour illustrer ce slogan: « la liberté réside d'abord chez les jeunes qui se marginalisent ». Hymne à la liberté totale, au renversement des censures, des codes, des lois, etc. Croyance absolue dans une nouvelle culture qui semble vouloir fleurir aussi en France. — PAUL ALESSANDRINI.

MAYALL SANS RANCEUR

Ce qu'il y a de chouette avec John Mayall, c'est qu'il surprend à chaque fois. Pas par un quelconque changement personnel, non, l'homme et son art sont immuables, mais par leur environnement, toujours différent. On peut aller entendre Mayall chaque année pendant dix ans, on n'entendra jamais tout à fait la même chose. L'autre jour, dans un Olympia qui faillit bien ressembler à un petit Palais des Sports, ce qui arracha au vieux John des propos très sévères (s'adressant aux habi-

tuels envahisseurs: « Vous êtes des gens très grossiers. Vous êtes des cons. Je ne sais pas ce que ce concert va être, mais s'il est raté ce sera de la faute de tous ces bâtards qui sont devant la scène. » Il n'a pas chanté « Plan your revolution... », l'autre jour donc, Mayall se présentait avec ce qui est sans aucun doute son meilleur groupe depuis des années (seuls ceux qui ont vu les premiers Blues-breakers pourraient dire si c'est « depuis le début »). On savait qu'il y aurait Sugar Cane, et



**LA
MEILLEURE
SONO
ACTUELLE**

**120 WATTS
COMPLETE
7780 F**

Votre revendeur vous renseignera. Documentation à :

GAFFAREL MUSIQUE

MARSEILLE 1^{er} - 3, rue Guy-Mocquet, téléphone : 16 91-48.34.24

PARIS-IX^e - 18 bis, rue de Bruxelles, téléphone : 874.40.03

Festival Exposition de la Musique: Stands B 46 et C 39
(1^{er} au 9 mai — Porte de Versailles — Foire de Paris)

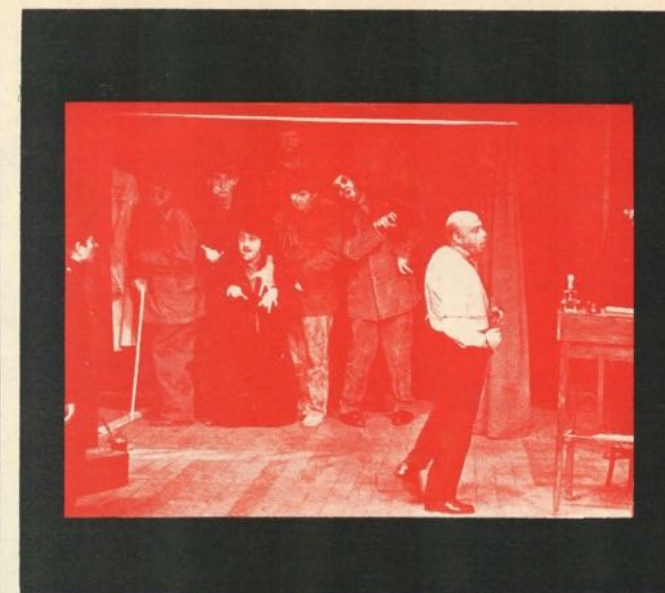
Harvey Mandel, et Larry Taylor, mais il y avait la traditionnelle surprise, en l'occurrence le batteur américain Paul Lagos. Les petits malins savaient bien que ce garçon fait partie — avec Larry Taylor — du groupe de Sugar Cane, alors ils espéraient. Et voilà Mayall revenu à la batterie. Ses compagnons ne doivent pas être pour un peu dans cette décision, qui ont autrement besoin que Mark ou Almond d'une solide assise rythmique, d'avoir le feu au derrière. Lagos le leur alluma, de temps à autre. C'est un groupe super, et Mayall l'a bien compris, qui s'efface de plus en plus derrière ses musiciens. On a eu, cet après-midi-là et pour la première fois, l'impression que l'homme a trouvé à qui parler et qu'il doit être difficile de faire marcher à la baguette des artistes déjà très connus, adultes, et peu disposés, sans doute, à jouer les bons élèves obéissants. C'est Mayall qui apprend, aujourd'hui. Peu importe, la musique est gagnante à tous les coups, mille fois plus percutante qu'auparavant, parce que les musiciens d'aujourd'hui sont des swingueurs frénétiques qui ont été aux bonnes écoles des Canned Heat ou du rhythm and blues et savent ce qu'est la défonce. Ce qui nous valut une belle

succession de solos, après de courts exposés des chansons par Mayall; on ne sait qui enchantait le plus, de Sugar Cane, qui a l'air à moitié paralysé et aux trois-quarts aveugle mais qui, dès qu'il empoigne son violon, met le feu à la musique, de Harvey Mandel, de plus en plus doué, petit bonhomme impassible qui tire de sa guitare un son fuyant et développe ses solos avec une incroyable logique, courtes phrases enchaînées rapidement, colorées, très belles, ou bien de Larry Taylor, accompagnateur et soliste exceptionnel (mais ça n'est pas nouveau) qui improvisa longuement en tirant de sa basse un son plat et sec, jouant de son doigté avec une technique assez phénoménale. Quant à Paul Lagos, il frappe ses caisses et ses cymbales avec une force herculéenne et semble plus à l'aise sur les tempos rapides que sur les blues lents. Il apporte néanmoins au groupe un impact certain et une assise rythmique d'une solidité à toute épreuve. Ce fut vraiment un Musicorama très excitant, et Mayall lui-même, qui avait oublié ses rancœurs du début, dansait comme un jeune homme en écoutant ses musiciens s'envoler. — PHILIPPE PARIN-GAUX.

THÉÂTRE EN VILLE

Boîtes de nuit minables récupérées par l'alibi culturel, les cafés-théâtres prolifèrent. Frissonnants, les jeunes gens de bonne famille vont s'y encaïllier. Les comédiens jouent en contact étroit avec le public. Romain Bouteille monte au Café de la Gare (18, rue d'Odessa, 14^e) « Des boulons dans le yaourt », fête farfelue, toujours drôle, quelquefois acide. Il a réuni ses amis depuis deux ans et la troupe a acquis une cohésion remarquable. Le Sélénite de Paul Genouel (18, rue Dauphine, 6^e), atelier de théâtre expérimental, propose à 22 heures un spectacle Cocteau et deux pièces d'Ana Novac, Roumaine à l'individualisme débordant — « Puisque c'est Hitler qui m'a gâché mon enfance et Staline ma jeunesse, je me réserve le droit de gâcher ce qui en reste par mes propres moyens ». Gilbert Beugnot a

réglé « Un nu déconcertant » et « Ça va et vous ». Françoise Castet, Brigitte Defrance et lui-même les interprètent. A 24 heures, une pop comédie en « animal music » (?) : « Ove », où Claudine Vallier révèle un sens aigu de la plastique du groupe. Dans le show business il est de nouveau question du serpent de mer : la Comédie Musicale. Jacques Lanzmann a ravalé une opérette des années trente : « Les petites femmes de Broadway » (les Nouveautés, 24, bd Poissonnière). On y découvre Sheila White menue et cocasse, chanteuse et actrice. Frederic Botton a écrit les lyrics de « Lili Vertu » (La Potinière, 7, rue Louis-le-Grand). Jamais niais, ils s'intègrent parfaitement à l'action. Sheila White, Frederic Botton, deux noms à retenir. L'événement demeure la reprise au TEP (17, rue



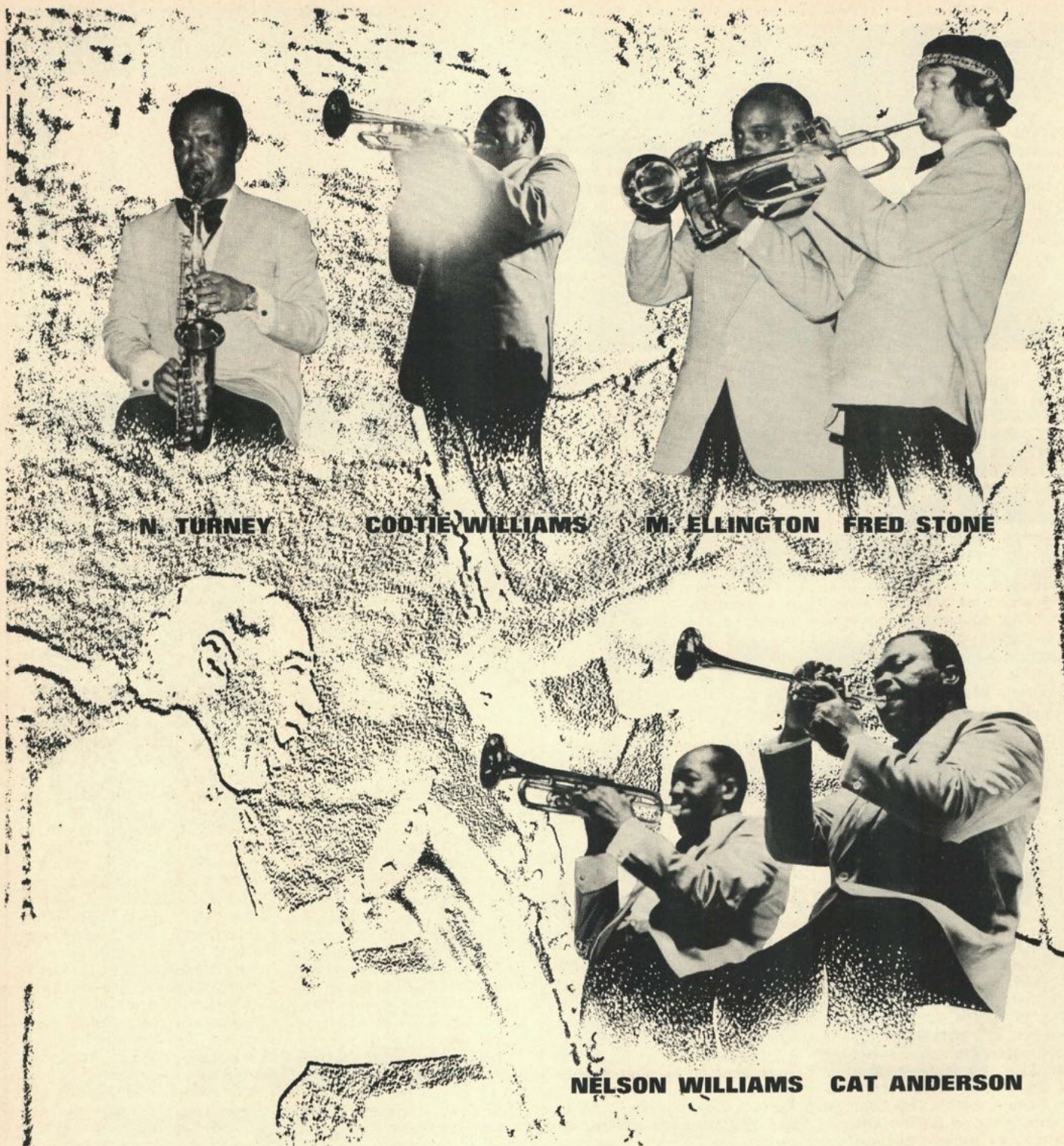
L'OPÉRA DE QUAT'SOUS
L'anti-opéra magistral.

Malte-Brun, 20^e) de « L'Opéra de quat'sous » de Bertolt Brecht sur une musique de Kurt Weill. L'anti-opéra magistral. Trois notables règnent sur Londres et commercent en bonne intelligence : Mackie le Surineur, maître de la pègre, Peachum, directeur du syndicat des mendiants et Tiger-Brown, chef suprême de la police. Leur amitié ne résistera pas aux conflits d'intérêt (chansons enregistrées sur disque Canetti 48.838 distribution CED).

Tout récent, plusieurs spectacles concernant, techniquement parfaits, sur des textes majeurs : A une heure indue, minuit, Jacques Siler, l'ami et compère de Boris Vian, joue et met en scène au Vieux Colombier, sauvé des démolisseurs (21 rue du Vieux-Colombier, 6^e), six actes représentatifs de l'absurdisme contemporain : « le Gobedouille ». Après une longue absence, Laurent Terzieff paraît saisi de stakhanovisme aigu : On le trouve à 21 heures à la Gaieté Montparnasse (26, rue de la Gaieté, 14^e) dans « L'Indien cherche le Bron » et « Sucre d'Orge » d'Israel Horowitz ; à 23 heures dans « L'Homme couché » de Carlos Semprun Maura au Lucernaire (18, rue d'Odessa, 14^e). Jean-Michel Ribes investit le théâtre de Plaisance (rue du Château, 14^e). Les maos du quartier discutent ferme des finalités d'« Il faut que le Sycamore coule ». Il y a de dangereux normaux. Le théâtre de la Ville (2, place du Chatelet, 4^e) présente une alternance alléchante : « La guerre de Troie n'aura pas lieu » de Giraudoux et « Rin tru pa trou tar hin » (en d'autres termes Rentre pas

trop tard, hein) de Billeldoux. Trois constantes : la qualité de la troupe de Jean Mercure, la scénographie impressionnante de Yannis Kokkos et le sympathique restaurant du sous-sol. Le théâtre La Bruyère, c'est un peu le conservatoire Jacques Audibert (5, rue La Bruyère, 9^e). Georges Vitaly crée sa dernière pièce, « la Logeuse », alias Jacqueline Gauthier. Ogre femelle, elle abaisse (ou élève ?) son mari du rang de ministre à celui de modiste. Un jeune auteur de cinquante ans, René Barjavel, signe « Madame Jonas dans la Baleine » (Bouffes Parisiens, 4, rue Monsigny, 2^e), ou comment la pureté s'avère encombrante. Maria Pacome, spécialiste des rôles rigouillards, y confirme son exceptionnel talent. Pierre Cardin tente de faire des Ambassadeurs (1, avenue Gabriel, 8^e) une tribune de la recherche artistique. L'environnement est plutôt réfrigérant : des bâtiments officiels et leurs anges gardiens à gabardine. Il s'agit de rompre avec tout un passé de pièces à placards. Le réalisateur argentin Victor Garcia tente l'opération avec « les Bonnes » de Genêt. A suivre et de près. Les bons spectacles grouillent. Le théâtre offre la possibilité d'une communion inconnue ailleurs. Les acteurs ne sont ni des ombres ni des automates. Allez au théâtre et tordez le cou à l'aliénation. — STÉPHANE CHANT.

Par l'intermédiaire des comités d'entreprise et des associations d'étudiants, une bonne place ne coûte pas plus cher qu'un fauteuil au cinéma.



N. TURNEY

COOTIE WILLIAMS

M. ELLINGTON

FRED STONE

NELSON WILLIAMS

CAT ANDERSON

Tous ces grands musiciens jouent sur

En instruments de jazz
il y a la qualité
et la perfection...
la perfection c'est

Couesnon

31, rue du Maroc - (75) PARIS 19^e
Téléphone : 206-69-80

Pub. Diffusion Graphique

LE MOIS DES JOHN'S

Le Golf Drouot, 2, rue Drouot, Paris-9^e (métro Richelieu-Drouot), est ouvert tous les jours en matinée, à 15 heures, en soirée le jeudi, le vendredi et le samedi, fermé le mardi. Manager: Henri Leproux. Avant de donner les détails de l'exceptionnel programme d'avril, il convient de parler des groupes français et étrangers qui se sont produits récemment au Golf Drouot, enchantant bien souvent autant Henri Leproux que le public. Les John's, d'une part, et Fynn Mac Cool, d'autre part, semblent se détacher facilement des deux douzaines de formations qui se sont produites sur le Tremplin. Les John's avaient fait une grosse impression l'an dernier, au mois d'avril. Ce groupe de Valenciennes (dms: Amado Fantosca, bs: Patrice Lambour, orgn-sax: Dominique Chognet, Jean-Louis Chagnet: voc-flte) est dans une tradition zappienne mais il a su oublier ses modèles pour écrire des compositions personnelles, toujours intéressantes, voire délirantes, d'où l'excitation n'est jamais absente. Ils n'ont pas de « rythmique de plomb », de « solos renversants », ils ne se roulent pas par terre, mais leur musique est d'une qualité bien rare, et leur travail fut récompensé par d'énormes ovations, toutes à l'honneur du public, car ce que font les John's n'est pas « immédiat », même si la défonce est de rigueur. Sur ce Tremplin du 12/2, remporté par les John's, on vit un bon groupe de Montbéliard, « Incrédule » (cette région est décidément une pépinière, cf. Iris et Introversion), Epoque et Soundmakers, au son carré, groupe très orienté vers un rock'n'roll façon Creedence. Le Tremplin du 19 fut remporté par Tante Fanny, groupe parisien qui interprète ses propres compositions, devant un groupe d'Américains-de-Paris, Hollow-Spirit, qui pêchèrent par manque d'originalité, Edgar Allan et Evangile, un groupe de Rueil-Malmaison qui étonna par ses idées, malgré l'incroyable jeunesse de ses musiciens dont le plus âgé a 16 ans. Un groupe à suivre. S.S.B. Association, le 26, nous a étonné, lui, par l'aisance dont il faisait preuve en jouant superbement des morceaux de

Ten Years After, ou inspirés de, sans (trop) se mélanger les pédales lorsque ça allait très vite. On voit tellement de groupes qui se cassent la figure en s'essayant à cette musique, qu'en voir un réussir est un événement qu'on se doit de signaler, en souhaitant que la dextérité qu'ont montré le guitariste, le batteur et le bassiste, sera employée prochainement à quelque chose de plus passionnant. Pourtant, ce sont les Pom's qui ont gagné, grâce à leur chanteur, Chico, lequel aime beaucoup Richie Havens. Le son du groupe est assez original, un peu grêle, mais là aussi il est tellement rare de rencontrer un chanteur qui sache se faire entendre qu'il convient de le dire. Cette soirée fut très positive puisque Pierrot Fanen et Apostolic firent un bœuf comme on n'en avait pas vu depuis longtemps. Une jam qui aboutit sur autre chose qu'un fouillis stérile. On remarque d'ailleurs que les meilleurs bœufs ayant lieu au Golf sont « signés » Fanen; on en tirera les conclusions qui s'imposent. Heaven Roac (Le Mans) revenait le 5/3 pour montrer qu'il était en progrès considérable par rapport à ce que l'on avait vu lors de son dernier passage en janvier. Interprétant aussi bien leurs propres compositions que des morceaux de Led Zepplin, East of Eden ou Triangle, ils remportèrent le Tremplin, devant Crépuscule (reformé). Ce fut ensuite une bonne heure de rock avec l'excellent Mark Robson, et Moustique, toujours aussi enthousiaste, avant que ne se présente un groupe tout à fait étonnant, Carriage Company. Ces Belges sont très connus dans les milieux underground de leur pays, ils ont enregistré plusieurs disques (un LP est en préparation) et ils forment certainement l'un des meilleurs groupes de hard-rock du Continent. Ils jouèrent très fort, certes, mais le son était clair et la musique dépouillée de tout bavardage, ce qui est bien loin d'être toujours le cas! Nous espérons les revoir prochainement. Fynn Mac Cool, le groupe vedette du week-end du 13-14/2 est un peu connu, ayant assuré l'an dernier la première partie d'un Musicorama et



FYNN MCCOOL
Grapefruit et Shakespeares.



LES JOHN'S
Ovations à Valenciennes.

enregistré un très bon single chez RCA. Leur musique, composée de folk-hard-rock-jazz a beaucoup plu. Ils ont joué le « Blue bird » des Buffalo Springfield aussi proprement qu'ils l'avaient fait à l'Olympia. Les membres de Fynn Mac Cool proviennent en parti des Grapefruit et des Shakespeares, qui eurent l'un comme l'autre leur heure de gloire, il y a quelques années. Le 20 et le 21, c'était Nowhere Men, des habitués qui perfectionnent leur musique bluesy sans en changer l'esprit, le 27 et le 28, Chrysais Idominée, en progrès, mais auxquels on peut reprocher de jouer un peu trop fort, le 7 et le 8/3, Prologue, également des habitués. Henri Leproux nous signale qu'il recherche une troupe théâtrale, de préférence aux idées avant-gardistes, avec laquelle il pourrait étudier l'organisation de représentations; c'est une idée qui lui tient à cœur, car il ne veut pas limiter le Golf à la seule musique, sans pour cela vouloir en faire un

« Temple de l'Art Contemporain »!! Il nous informe également que Daniel Sfrontato, ce jeune batteur handicapé, recherche un guitariste-soliste et un batteur; son adresse: 22, rue Emmanuel-Vinson, 93 - Drancy, tél.: 284.74.00. Programme (Exceptionnel) d'avril
Ven. 2: Projection de films: Chicago, Who, Moody Blues, Pink Floyd, James Brown, Booker T., Small Faces, Fleetwood Mac, Variations, etc...
Ven. 9 et 30: Tremplin, 5 orchestres.
Sam. 3, dim. 4: Pictures of Life; Jeu. 8: Triangle, Chico Magnetic Band; Sam. 10, dim. 11: Holly Guns; Lundi 12 (matinée): Krokodil; Ven. 16: Quintessence; Dim. 18 (matinée): Titanic; Jeudi 22: T. Rex; Ven. 23: Jenny Jill; Sam. 24, dim. 25: Iris; Jeu. 29: Spooky Tooth; Sam. 1^{er} mai: matinée et soirée: Caravan. Ça fait beaucoup de bon et beau monde, eh? — JACQUES CHABIRON.

CRUMOR



FABRICATION

Crucianella

PRÉSENTE SON NOUVEL ORGUE
PROFESSIONNEL



MISTRALE 3000

- 2 fois 4 octaves
- Registres 16' - 8' - 5 1/3' - 4' - 2 2/3' - 2' - 1 3/5'
- Sustain, woua woua, vibratos réglables
- Percussions indépendantes sur différents registres

F. 7.650

Autre nouveauté : **GROUP 49** avec ampli
incorporé : F. 2.520

Importateur exclusif pour la France :

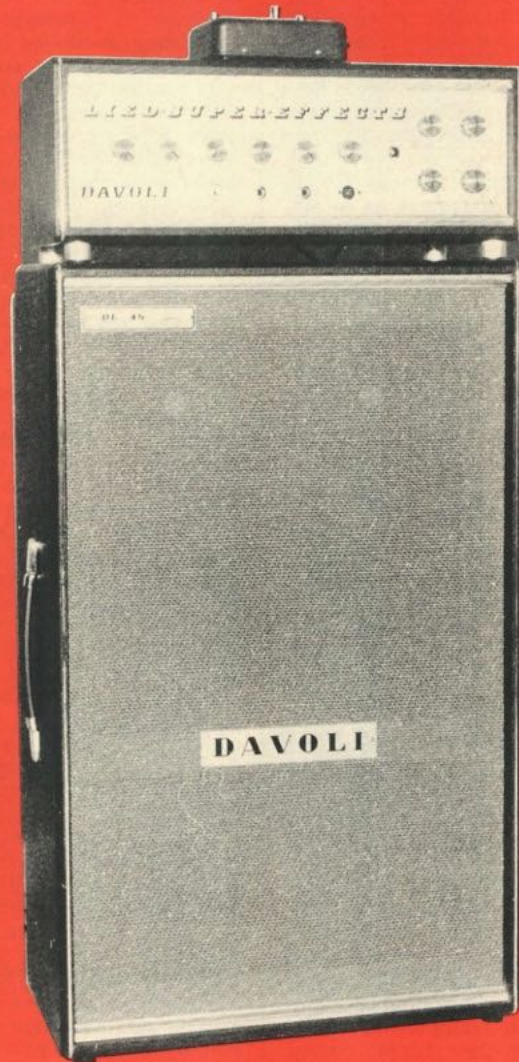
SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e - Tél. : 606-68-06

**CATALOGUE CR4 ET LISTE DES
REVENDEURS SUR DEMANDE**

DAVOLI

LE NOUVEAU 70 WATTS 2 CORPS
SUPERPUISSANT
RÉVERBÉRATION, ÉCHO
DISTORSION
INCORPORÉS



**SOLISTE 2387 F
BASSE 2310 F
GAFFAREL MUSIQUE**

18 bis, rue de Bruxelles, Paris-9^e
Téléphone : 874.40.03

3, rue Guy-Mocquet, Marseille-1^{er}
Téléphone : 16 (91) 48.34.24

Foire de Paris (Loisirama) Stands B 46 et C 39

SAC A POP

Recopié textuellement

« Annulation des concerts pop au théâtre du Huitième (Lyon). Suite aux incidents qui viennent de se produire au cours des derniers concerts de pop music à Lyon et au Palais des Sports de Paris, le théâtre du Huitième, désirant éviter des manifestations de violence parfaitement inutiles, annule les concerts avec le Pink Floyd et Led Zeppelin. On sait qu'une partie du jeune public demande l'entrée gratuite aux concerts de pop music et l'exige par la force au moment d'acquitter le prix du billet. Le théâtre du Huitième, qui a toujours pratiqué des tarifs très inférieurs à ceux des concerts parisiens, qui avait pour seule ambition, sur le plan financier, la récupération des frais engagés pour : aménager les salles, payer les groupes, le personnel, etc..., refuse de recourir à la force, quelle qu'elle soit, pour établir un ordre policier ou répressif. Ces manifestations qui auraient pu être de grands rassemblements de la jeunesse, dans un même amour d'une certaine musique et d'une manière commune de vivre et de penser, sont en train de devenir, en France et en Allemagne, des prétextes à violences physiques et verbales, parfaitement inefficaces et inutiles. Le théâtre du Huitième, contraint de décevoir une partie de son public, lui exprime tous ses regrets ».

Les Rolling Stones, meilleur groupe français

Quelques-uns vont ricaner, bien sûr, mais c'est vrai que nous le savions depuis deux mois et demi, que les Stones allaient venir s'installer en France, dans le sud. On peut même vous dire que dans le jardin de la villa, il y aura un énorme camion-studio d'enregistrement. Un coup de soleil, une idée, hop, enregistrée ! Mais comme on nous avait demandé de garder tout ça secret... Les Stones sont, au moment où ces lignes sont écrites en train de jouer le dernier concert de leur tournée anglaise, avec les Groundhogs en première partie. C'est la première fois depuis cinq ans

que les Stones se produisent dans les villes de la province anglaise, et il serait donc bien étonnant qu'ils se prennent un bide. Au début, il y a eu des petits problèmes, parce que dans une université où ils devaient se produire, les responsables refusèrent de vendre des tickets aux non-étudiants ! Ailleurs, des gens achetaient les billets par paquets de cinquante pour les revendre au



MICK JAGGER ET KEITH RICHARD
Dans le sud de la France.

marché noir. N'ayant vu aucun compte rendu, je ne peux vous dire s'ils ont oui ou non présenté leur nouveau show, comme il en avait été question. Enfin ! puisqu'ils vont habiter sur la Côte d'Azur, nous les verrons peut-être plus souvent ?

Little Richard & James Gang

Le James Gang (« James Gang Rides Again ») est un bon groupe de hard-rock américain, comme chacun sait, et il est très respectueux des anciens, « auxquels on doit tout », c'est bien connu. Aussi, il a été très honoré lorsque Little Richard (« sans moi il n'y aurait pas eu les Beatles ») lui a proposé d'enregistrer un single avec lui. Rendez-vous

fut donc pris à Cleveland, dans le meilleur studio de la ville. Fonçant de l'aéroport au dit studio, Richard salua le Gang en train d'installer son matériel, saisit le micro et commença à improviser sur le thème « I'm not perfect, but I tried », « je ne suis pas parfait, mais j'ai essayé ». Les autres le suivirent tant bien que mal, sans se demander quoi que ce soit au sujet des accords ou du déroulement des opérations. Ils recommencèrent malgré tout deux ou trois fois, pour finalement se retrouver avec un morceau de treize minutes. Un peu long pour un single. Le James Gang pense néanmoins l'inclure dans son prochain LP. Sacré Richard... Encore un groupe qu'il aura bien aidé !

Académie du jazz

Palmarès 71. Il a été proclamé au Gibus Club, à l'exception du « Prix Otis Redding », remis à Ike & Tina Turner lors de leur passage à Paris. **Prix Django Reinhardt** : Ivan Julien, chef d'orchestre, trompettiste, arrangeur, compositeur. **Prix Sidney Bechet** : Sharkey, chef d'orchestre et cornettiste. **Meilleur disque de jazz de l'année** : « The Great Concert of Charles Mingus » (America AM 003.004.005). **Meilleur disque de jazz d'avant-garde** : Don Cherry, « Mu » I & II, Actuel-Byg 1 & 31. **Prix Big Bill Broonzy** : Slim Harpo, « Baby Scratch my back », Excello 500.007. **Prix Otis Redding** : Ike & Tina

Turner, « Working Together », Liberty LST 7650. **Prix Fats Waller** (meilleure réédition de l'année) : Collection Django Reinhardt (18 vol.), Pathé-Marconi. **Prix « In Memoriam »** : Albert Ayler, « Nuits de la Fondation Maeght », Vol I & II, Shandar 10.000 & 10.004. **Mention** : document d'une importance historique exceptionnelle : Original Dixieland Jazz Band, double album RCA 730.703/704. Un bon départ pour la firme Shandar qui projette de sortir la plupart des enregistrements effectués lors des nuits de la Fondation Maeght. Outre Albert Ayler, deux disques véritablement exceptionnels, on attend deux Sun Ra, un Stockhausen, et aussi un (un seul ? il doit bien avoir assez de musique pour en faire dix) LP de La Monte Young & Terry Riley. Outre ces sorties de disques, Shandar a organisé le concert « Live/Electric Music » donné par Steve Reich le 16 mars au Théâtre de la Musique. Steve Reich est certainement le meilleur manipulateur de bandes magnétiques qui puisse exister. En est témoin le disque qu'il a enregistré (une phrase, répétée, allongée, triturée, répétée jusqu'à l'intolérable. Le disque est en vente chez Givaudan, ailleurs, je ne sais pas ; vous y trouverez aussi le nouveau Terry Riley + John Cale, qui est moins rare, mais souvent plus cher !).

8^e Festival de Royan

Le 8^e Festival International d'Art Contemporain de Royan aura lieu du 3 au 8 avril prochains, en voici le programme : **samedi 3** : Concours Olivier Messiaen, Free Jazz, avec Alan Silva, Sunny Murray et une vingtaine de solistes ; Théâtre d'Ombres de Malaisie (pour la première fois en Europe). **Le 4** : Concours Olivier Massiaen, Ensemble Musica Viva Pragensis, Free Jazz (Alan Silva, etc...), Théâtre d'Ombres de Malaisie, Film, « Cinéma de l'Est ». **Le 5** : Colloque, Concours Messiaen, Solistes des Chœurs de l'ORTF. **Le 6** : Film, Entrée libre chez Xenakis. **Mercredi 7** : Colloque, concours Messiaen, Initiation musicale, Libre Jeu d'Ensemble par le groupe New Phonic Art. **Jeudi 8** : Initiation musicale, Film, Musiques pour hautbois, Ensemble du Domaine Musical. **Le 9** : Colloque, Musique Électronique, Ensemble Musica Viva de Bucarest, Concert de l'Orchestre Philharmonique de l'ORTF. — JACQUES CHABIRON.

VOUS CHERCHEZ UNE SONORISATION D'AVANT-GARDE ?



Faites comme

MARTIN-CIRCUS

adoptez le matériel de sonorisation

semprini

Dépositaire exclusif pour la France

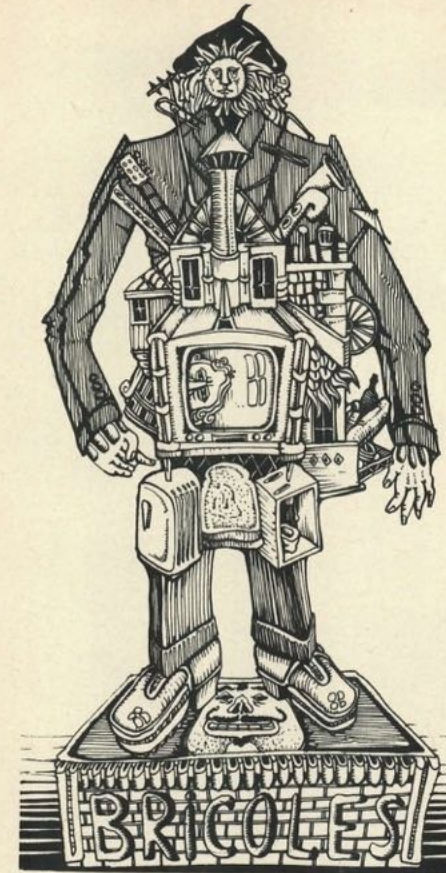
FRATELLI CROSIO

54, rue René-Boulanger, 75-PARIS-X^e - Tél. : 604-94-95 - 206-75-35

Liste de nos revendeurs et documentation sur demande

Matériel exposé au Festival
Exposition International
de la Musique :
Stands A 14 et B 11

(1^{er} au 9 mai — Porte de
Versailles — Foire de Paris)



IF STYX WAS MINE, OU CHANSON POUR QUI LA VEUT

Il cria un beau jour/« Je veux voir Dieu en face »/ Et passa toute sa vie/A épier son visage/Dans un miroir terni./Jusqu'à ce qu'il fut vieux/Et sa chair abîmée./Alors il pleura rouge/Et ses veines s'ouvrirent/Laissant fuir en souffle./C'était au temps d'avant/Où alors juste après/Je ne sais plus très bien/Au temps où tous les hommes/Ouvraient l'œil sans ciller/Au temps où les vieilles femmes/Cherchaient leur grâce perdue/Sous les fleurs d'oranger./On s'en allait alors/Le nez rempli d'espoir/Renifler des images/Et mordre des fruits doux/Dont l'âme de sirop/Coulait en ruisseaux tièdes/Mettant sa poisse aux coudes/Et tombant sur le cœur/Qui fondait comme un sucre/Et engluait le ventre/Car rien n'était perdu. Tout en se promenant/Les yeux contre le ciel/Les hommes crachaient souvent/Par les trous de leurs dents/Des mots qui se plantaient/Et poussaient aussitôt/Pour parfumer la vie./On s'allongeait dessous/Et dans un rêve d'extase/On laissait les pétales/Recouvrir son visage/D'un masque étourdissant/Tout en griffant la terre/Pour l'abreuver de sang./Fidel dormait par là/Enroulé dans sa barbe/Bercé par un pianiste/Qui s'appelait Bobby/Et jouait des rumbas/Avec le feeling juif./Parfois quand il pleuvait/Les hommes s'accroupissaient/Sous les jupons des femmes/Et l'on pouvait entendre/Leurs rires excités/Transpercer le tissu/Plus profonds que l'orage/Qui tournait dans le ciel/Plus brillants que la pluie/Dans l'œil des demoiselles./Puis ils sortaient la main/Et puis eux tout entiers/Un peu congestionnés./A pieds-joints dans les flaques/Ils barbouillaient de jaune/De mauve et d'arc-en-ciel/Tous ceux qu'ils rencontraient/Qui faisaient la même chose/La joie des teintu-

riers./Il y avait un homme/Avec des lunettes blanches/Sous ses cheveux de verre/Qui tournait sur lui-même/En déclarant ceci/« Pensez à tous les morts/Qui sont de l'autre côté/Et qui ne savent pas/Leur boussole cassée »./Les rares qui l'écoutaient/Lui criaient en riant/Qu'il n'avait qu'à aller/En courant les chercher/Et le pauvre homme pleurait/Car il savait trop bien/Que c'était impossible/Et qu'il ne sert à rien/D'ignorer quand on sait./Il tirait de sa poche/Un drap fait de fumée/Et se mouchait dedans/Comme trompe un éléphant/Qui se marche sur le pied./Dans une boîte en soie rouge/La fanfare de Neil Young/Soufflait vers le plafond/Prenant tous les néons/Pour des soleils très blancs/Elle faisait s'enlacer/Dios et sa belle amie/La Vierge au shortrose/Maria la femme-fushia./Ce sera un temps étrange/Quand l'envers était droit/Quand cela était bien/Et les joueurs très calmes./« A quoi tu penses chéri? »/Disaient les petites femmes/Au ventre rose ouvert/Et puis elles riaient aigre/En caressant leurs seins/Aux tétons énervés/Et en roulant dans l'herbe/Avec un autre peut-être./Il y avait un homme/En habits chamarrés/Dont on voyait les os/Il soufflait dans une trompe/Sa main gauche était rouge/Car il était Indien/Mais il était si flou/Qu'on ne savait pourquoi./Près de lui une femme/Du moins on le croyait/Au visage rond et jaune/Vêtue de lèvres rouges/Et de moufles d'émeraude/Elle tenait une pique/Aux deux pointes aiguës/Serrée entre ses jambes/Ouvrant des yeux si ronds/Qu'ils étaient vraiment ronds/Ce n'est pas une image./Entre ces deux humains/Flottait un être brun/Cousu dans une bure/A l'aspect un peu sale/

D'où sortaient ses grands pieds/Armé d'une grosse ampoule/Comme un autre soleil./Et l'étrange Trinité/S'avançait en chantant/Des chansons si obscènes/Qu'elles faisaient s'envoler/Tous les petits oiseaux/Dans un froissement de ciel./C'était quand les mariés/Seront sept ou bien seuls/Et quand les matadors/Dormiront dans les bras/Des taureaux de combat/Et quand Greta Garbo/Sera belle à nouveau/Et fera du cheval/Sur des cœurs enfiévrés/Qui connaîtront par cœur/La véridique histoire./Assis au bord de l'eau/Les gens montraient leur âme/Et parfois en changeaient/Sans se parler d'argent/On s'offrait une glace/A la vanille souvent/Et puis tout était dit./Mais qui donc se tient là/Entre le Bohémien/Et la chanteuse qui boit/Mais qui donc se tient là/Cette lumière au poing?/On laisse évidemment/Trainer une grande oreille/Derrière soi, mine de rien/Et l'on tire d'un coup sec/Sur la ficelle d'argent/Quand un facétieux/Tente de marcher dessus./On échange des baisers/Et des lèvres mouillées/Penchés sur des bidets/Où flottent des enfants/Éponges de l'amour/Engorgées de lait blanc/Comme est toujours le lait./Einstein n'est plus fameux/Il ne joue plus beaucoup/De violon électrique/A la Désolation./Peut-être est-il cet homme/En pantalons violets/Qui allume des pétards/Au derrière des poissons?/C'est vendredi, crie-t-il/Entre deux explosions./Celui du commencement/Se courbe fiévreusement/Et se voit dans une larme/Tombée sur son miroir/« Ce n'est pas, murmure-t-il/Pareil avec la pluie »/Et puis il réfléchit/Et ceux qui passent croient voir/Sa figure de miroir/Et se voit dedans/Ils crient tous au prodige/Et viennent se recoiffer./Dios se taille des baguettes/Dans l'arbre qui a poussé/Là où il a pissé/Et Maria le regarde/Tout en vendant du bruit./Cent mille lui en achètent/Elle appelle Dios Joseph/Et rêve de superstars/A ceintures dorées/Une mauvaise renommée./Justement près de là/L'Indien qui est frisé/Tend le poing vers l'ampoule/Et se met à chanter/« Mais je vous reconnais/Vous étiez pharmacien/Au Drugstore de Chelsea/C'est vous qui confondîtes/Mon ordonnance avec/Celle qu'avait oubliée/Cet androgyne fameux/Qui répétait toujours/Qu'on n'a pas ce qu'on veut/Moi je voulais des rouges/Et lui voulait des bleues/Je suis mort le soir même/Et je n'ai jamais su/Si six était bien neuf. »/L'ombre tombe à genoux/Et son ampoule se brise/Répandant sur le sol/Une lumière de mort/« Ne me dénoncez pas/A ce vieux sergent Poivre/Et à ses quatre amis/Les chercheurs de diamants/Dans le ciel des faubourgs. »/« Ils ne sont plus amis/Dit l'Indien en riant/Ils ont trouvé trop d'or/En cherchant des diamants. »/Il parle d'une voix si douce/Qu'il brise l'œil de verre/D'un très ancien rocker/Qui agite ses os/Sur le noir d'un drapeau./C'était ou ce sera/Comme des pas sur le sable/Effacés par le vent/On ne sait en quel temps. — PHILIPPE PARINGAUX.

Janis Joplin

le dernier
message de la grande
artiste disparue.....

... "PEARL"

Move over - Cry baby - A woman left lonely -
Half moon - Buried alive in the blues - My baby -
Me and my Bobby McGee - Mercedes Benz -
Trust me - Get it while you can 30 cm S 64188



45 t.

Piece of my heart - Summertime 3726
Me and Bobby McGee - Half Moon 7019

30 cm

"CHEAP THRILLS"

Combination of the two - I need a man to love - Sum-
mertime - Piece of my heart - Turtle blues - Oh, sweet
Mary - Ball and chain S 7-63392*

"I GOT DEM OL' KOZMIC BLUES AGAIN MAMA!"

Try (just a little bit harder) - Maybe - One good man -
As good as you've been to this world - To love some-
body Kozmic blues - Little girl blue - Work me,
Lord S 7-63546*

* Existe en musicassette

51

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Mick Jagger	1		Jean-Pierre Leloir
R & F actualités	5 à 23		
Country Joe	5 7	Yves Adrien	Gilbert Nencioli Claude Gassian
José Feliciano	9	Bruno Ducourant	Gibo
Folk	9	Jacques Vassal	
Grand Magic Circus	11	Françoise Séloron	François Massal
Joe Cocker	13	Bruno Ducourant	Jean-Pierre Leloir
Cinéma	15	François Jouffa	X
Underground	17	Paul Alessandrini	Lionel
John Mayall	17	Philippe Paringaux	
Théâtre	19	Stéphane Chant	Nicolas Treatt
Golf Drouot	21	Jacques Chabiron	Roger Habert
Sac à Pop	23	Jacques Chabiron	Jean-Pierre Leloir
Bricoles	25	Philippe Paringaux	Alain Leray
Courrier	29		Alain Leray
Référendum	32, 33 35 37, 41 39		A. Oki Alain Leray Jean-Pierre Leloir CBS Joël Ducange
John Mayall	42	Bruno Ducourant	Jean-Pierre Leloir
Sex stars	46, 47 48 49	Yves Adrien	Elektra Jean-Pierre Leloir Guy Kopelowicz
Miles Davis	50	Paul Alessandrini	Jean-Pierre Leloir
James Brown	54	Jacques Chabiron	Jean-Pierre Leloir
Neil Young	58	Philippe Paringaux	Reprise
New York Overdose	62	Philippe Garnier	Jean-Pierre Leloir
Disques Hors Etoiles	72		Gilbert Nencioli
Presse livres	89	Paul Alessandrini	
Télégrammes	90	Jacques Chabiron	
Hit parade	91		

Éditions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9°. Tél. : 874-44-82 et 71-37. Revue mensuelle.
Numéro 51, avril 1971. Abonnements : France et zone franc, 1 an (12 numéros) : 30 F. Étranger, 1 an : 40 F français. Voir bulletin
d'abonnement page 29.

Directeur : Robert Baudalet. Rédacteur en chef : Philippe Kœchlin. Secrétaire général : Jean Tronchot. Comité de rédaction :
Philippe Adler et Jean-Pierre Leloir (photo). Secrétaire de rédaction : Philippe Paringaux. Publicité : Rachel Belma.

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. Copyright by Éditions du Kiosque 1971. Les manuscrits non insérés
ne sont pas rendus. Ce numéro a été tiré à 87.000 exemplaires.

ampeg

EST LA SEULE MARQUE SUR LE MARCHÉ
MONDIAL UTILISÉE PAR LES PLUS GRANDS



Avez-vous vu les ROLLING STONES.....

Importateur **BEFRA ELECTRONIC**

11 et 13, rue St-Éloi, MARSEILLE-10^e - Tél. : 48.58.80
3, boulevard de Clichy, PARIS-9^e - Tél. TRU 36.41



Quelque part aux USA

Salut. J'habite depuis un an aux USA, et trouvant un peu le temps long dans ce pays de la liberté (?), je me suis souvenu qu'il existait en France un périodique du nom de « Rock & Folk ». Me voilà donc abonné, et je reçois régulièrement, avec un mois et demi de retard, votre journal immanquablement ouvert à la douane, et inspecté sous toutes ses coutures.

Je ne vous écris pas simplement pour vous dire qu'il est peu agréable de voir son courrier épluché (courrier venant de l'étranger seulement), mais également parce qu'il me semble que vous êtes particulièrement mal informés sur la vie aux États-Unis, et sur la pop music dans ce même pays ce qui, pour un journal de votre genre, est tout de même un comble. J'ai remarqué, bien sûr que vos journalistes emploient fort à propos des expressions anglaises tout à fait typiques mais je voudrais apporter quelques petits détails à leurs affirmations sur la civilisation américaine. Bref, je voudrais opposer ce qu'ils ont vu en voyage organisé et en visites rapides et préparées, à ce que vit l'Américain moyen tous les jours et à ce que je subis depuis un an.

Tout d'abord parlons de la pop music. « Pop » music signifie : Tom Jones, Englebert Humperdinck, The Archies, The Monkeys, José & The Pussy Cat et, bien sûr, Johnny Cash (une heure et demie toutes les semaines à la TV). C'est pratiquement tout. Ajoutez à cela Led Zeppelin qui arrive tout de même à se frayer un chemin sur les ondes et vous aurez un panorama de ce que l'on entend à la radio ici (c'est-à-dire ailleurs qu'à New York, Chicago, San Francisco et Detroit). A côté de cela, il existe également quelques voyous à cheveux longs qui font de la propagande communiste... l'Américain moyen ignore leurs noms. Vous allez me dire « et la jeunesse américaine, et les campus ». Vous avez peut-être visité ceux de Chicago, maintenant allez voir ceux de Dallas, Jackson, New Orleans : vous y trouverez peut-être

OFFRE SPÉCIALE

18 ROCK & FOLK
POUR LE PRIX DE 10!

Pour 30 F. (40 F. pour l'Étranger), vous recevrez votre Rock & Folk pendant un an et six numéros anciens que nous vous conseillons de choisir grâce à l'index des articles parus depuis le n° 1 publié dans le n° 36 de janvier 1970.

Remplissez ou recopiez le bon ci-dessous.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK pendant..... an et recevoir gratuitement pour chaque abonnement d'un an, six numéros anciens (liste des n°s disponibles page 88):

.....
.....
.....

Nom :

Prénom :

Adresse :

Je verse la somme de :

aux Éditions du Kiosque, 14, r. Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

du nouveau à brest !..

PARIS MUSIC

STOP LE DANGER EST LA stop

FINI LES MAGASINS POUSSIEREUX stop PARIS MUSIC S'AGRANDIT

LES PRIX LES PLUS JUSTES stop

UN SERVICE APRES VENTE ASSURE stop

12 RUE VICTOR-HUGO, BREST stop UN CHOIX IMCOMPARABLE stop

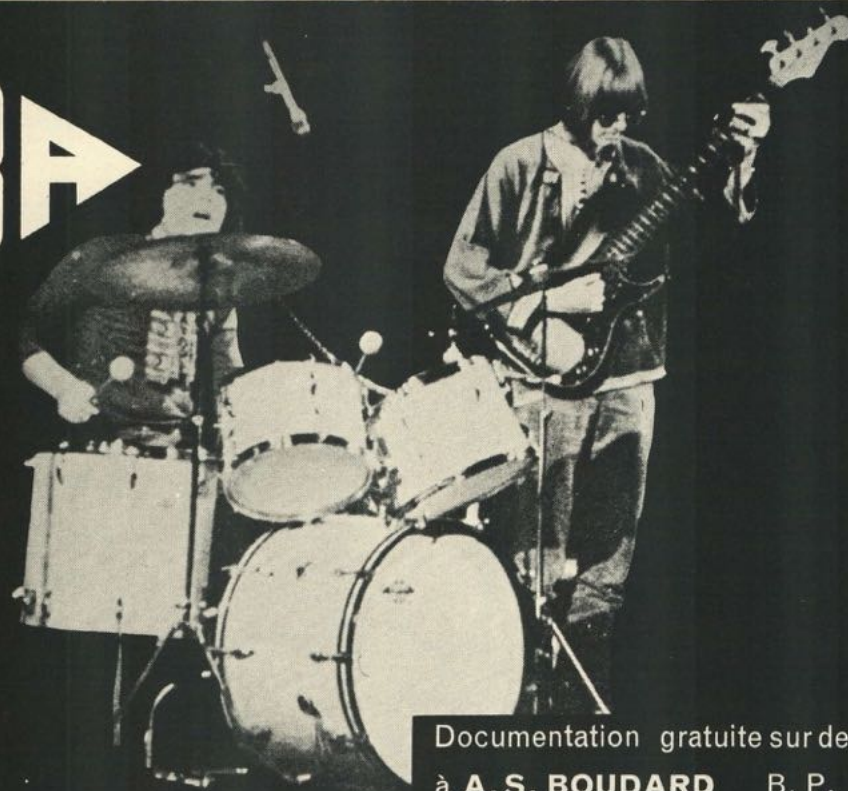
et toujours 37 RUE EMILE-ZOLA à BREST

PARIS MUSIC - 12 RUE VICTOR-HUGO

TELEPHONE : 44-31-98

studio contact / brest

ASBA



Documentation gratuite sur demande
à **A. S. BOUDARD** B. P. n° 3
94 - BREVANNES Tél. : 922-65-59

20 % des étudiants qui savent ce que c'est que Steppenwolf, 10 % qui puissent vous citer un titre de chanson et aucun (je souligne) qui puisse vous dire de quoi cela parle. Oui, Steppenwolf vend des disques, mais si au lieu de crier que la police est l'ennemi public n° 1, John Kay gueulait « sugar, sugar, ya ya yé yé » ça aurait autant de portée. Il a été statistiquement démontré qu'aux USA, parmi tous les disques fichus en l'air, parce qu'usés, la moitié n'étaient détériorés qu'à partir de la 2^e chanson : on pose le disque, on jette le bras dessus, on danse et quand ça s'arrête on rejette le bras au milieu... Quant à écouter les paroles... Savez-vous que pour entrer à l'Université aucun diplôme n'est requis, qu'il suffit que papa débourse 600 \$ d'inscription tous les 6 mois ? Savez-vous que 3 % des élèves des universités américaines ne savent pas écrire leur nom, qu'à 14 ans la moitié des enfants des écoles savent lire et écrire, que 23 % de la population est illettrée... ? Mais j'arrête là, ces chiffres ne sont pas de moi.

Bon, je l'admets il y a des choses valables ici. Tenez-vous bien, j'ai payé le dernier Led Zeppelin (III) 1,25 \$ — 8,00 F, tous mes Vanilla Fudge me sont revenus à moins de 10 F pièce, Best of Buffalo Springfield : 12 F. Par contre, la qualité des disques n'a rien d'inégalable ; que vous les payiez 2 \$ ou 6, les enregistrements sont très souvent pleins de parasites. Je sais qu'en France on paie les disques plus cher mais vous n'en balancez pas deux sur trois dans la poubelle après la première audition. Maintenant, problème : il paraît (cf. Rock & Folk) qu'il y a du côté de la Louisiane un groupe formidable nommé « Red Bone » ; quelle chance j'ai, j'habite la Louisiane. J'ai fait toutes les maisons de disques de la Nouvelle-Orléans jusqu'à Schreverport : ce groupe est inconnu, tout comme l'est un dénommé Zappa Frank, Velvet Underground, Beefheart... qu'est-ce que vous me conseillez dans ce cas, de les faire venir de France ? Non, car comme vous êtes allés aux USA et que vous savez ce que c'est, vous me conseillez d'écouter la télé (13 chaînes, de la couleur partout... bla bla bla). Mais que se passe-t-il : au lieu des treize chaînes annoncées, sur la plus grande partie des USA on ne peut en capter que deux, parfois pas du tout. Prenons notre mal en patience et explorons ces deux chaînes : 10 mn de publicité, 5mn de propagande anti-communiste, un film d'espionnage (on tue beaucoup de vilains Chinois rouges) entrecoupé de publicité, 15 mn de news (le dernier carnage par les assassins Vietcong), publicité again, Adam 12 (feuilleton réalisé par la police de Los Angeles) et enfin... après trois jours d'écoute... de la pop : « The Johnny

(suite page 92)



GRATUITEMENT
un super 33 T. "POP"
commenté par
PATRICK TOPALOFF

méthode audio visuelle **SOLFÈGE ET GUITARE**

accompagnement, solo

La seule en France fondée entièrement sur
l'actualité, chansons et musique moderne

étude des répertoires : Les noms les plus prestigieux de la
chanson et des rythmes modernes

toute la technique de la guitare et de la théorie musicale

●
SOLFÈGE. lecture - harmonie

Technique musicale : improvisations

transpositions : **EFFETS SPÉCIAUX**

●
Chansons

FOLK SONG . BEUES . RYTHM'BEUES . JAZZ
DANSES MODERNES . POP MUSIC . Flamenço

●
RECEVEZ

sans engagements, notre documentation complète et le
DISQUE ESSAI GRATUIT

DESTINATAIRE

LABAT EDITIONS NOUVELLES

7, rue Labat - 75 - PARIS 18^e (Service R E F)

Je possède ou ne possède pas de guitare

VEUILLEZ M'ADRESSER GRATUITEMENT, la documentation et le disque
ESSAI GRATUIT

Nom
Prénom Age
Profession
N° Rue
Ville N° du Dépt.



REPONSES ?1

**Jimi Hendrix musicien
de l'année pour les lecteurs
de Rock & Folk qui
votèrent il y a deux mois.**

CHANTEURS

MONDE

1 Mick Jagger	42.373 pts
2 Joe Cocker	37.608 pts
3 Roger Chapman	32.818 pts
4 Robert Plant	29.837 pts
5 Bob Dylan	17.692 pts
6 John Lennon	17.444 pts
7 Roger Daltrey	17.141 pts
8 Eric Burdon	16.121 pts
9 Donovan	15.189 pts
10 Richie Havens	12.600 pts
11 Ian Gillan	12.477 pts
12 Leonard Cohen	11.607 pts
13 Cat Stevens	11.309 pts
14 Paul McCartney	10.897 pts
15 Neil Young	10.666 pts
16 Jim Morrison	9.327 pts
17 Steve Stills	9.179 pts
18 Ian Anderson	8.842 pts
19 Rod Stewart	8.698 pts
20 John Fogerty	8.003 pts

FRANCE

1 Georges Brassens	29.330 pts
2 Léo Ferré	28.411 pts
3 Jo Lebb	22.830 pts
4 Michel Polnareff	21.617 pts
5 Julien Clerc	15.123 pts
6 Moustaki	15.108 pts
7 Robert Charlebois	10.593 pts
8 Johnny Hallyday	8.789 pts
9 Claude Nougaro	7.018 pts
10 Gérard Manset	7.011 pts
11 Gilbert Bécaud	6.944 pts
12 Serge Gainsbourg	6.287 pts
13 Jacques Brel	6.108 pts
14 Jean Ferrat	6.000 pts
15 Graeme Allwright	4.699 pts
16 Papillon	4.118 pts
17 Chico	3.990 pts
18 Daavid Allen	2.567 pts
19 Jacques Higelin	2.201 pts
20 Alan Stivell	2.196 pts

Pas de bien grands changements en tête par rapport à l'an dernier. Ce sont toujours les chanteurs de hard-rock, anglais et blancs qui ont les préférences du public français. Treize britanniques sur vingt. Un Noir en tout. Ceux qui sont passés par la France récemment (Burdon, Chapman, Gillan, Havens, Jagger) en ont profité. Ces constatations sont à peu près valables pour l'ensemble des réponses, dans toutes les catégories. On peut s'étonner du classement d'un Roger Chapman, d'un Ian Gillan, d'un Cat Stevens, et, en sens inverse (trouvez le sens), de celui d'un Dylan, d'un Neil Young, d'un Jim Morrison ou d'un John Fogerty. Quant à Van Morrison, Taj Mahal, Stevie

Winwood, James Taylor, Jimi Hendrix, John Kay, B.B. King, Muddy Waters, John Lee Hooker, Johnny Winter, Steve Stills, David Crosby, Rusty Day, Lou Reed, Roger McGuinn, Jaime Robertson, Gary Brooker, Country Joe, Captain Beefheart, ils brillent par leur absence... Ce sera pour une autre fois. Pour ce qui est de la France, on s'accroche aux valeurs « éternelles » de la chanson (mise à part la surprenante incursion de Jo Lebb au sommet ; moralité : il faut se montrer) et on aligne des noms parce qu'il n'y en a pas d'autres (Bécaud ! Ferrat !). Charlebois méritait beaucoup mieux (la première place facile), et Nougaro aussi, et Graeme Allwright idem. Dans l'ensemble, ça n'est pas la révolution... enfin, Mick Jagger mérite bien sa première place, ne serait-ce que pour son « Memo from Turner » dantesque.

CHANTEUSES

MONDE

1 Janis Joplin	68.749 pts
2 Tina Turner	51.783 pts
3 Grace Slick	43.883 pts
4 Joan Baez	43.322 pts
5 Melanie	37.329 pts
6 Joni Mitchell	18.473 pts
7 Julie Driscoll	14.424 pts
8 Buffy Sainte-Marie	13.229 pts
9 Aretha Franklin	12.311 pts
10 Catherine Ribeiro	11.019 pts
11 Bonnie Bramlett	7.293 pts
12 Merry Clayton	7.233 pts
13 Judy Collins	6.899 pts
14 Christine Perfect	6.732 pts
15 Maggie Bell	6.667 pts
16 Yoko Ono	5.918 pts
17 Sandy Denny	5.833 pts
18 Laura Nyro	4.776 pts
20 Bobbie Gentry	3.902 pts

FRANCE

1 Catherine Ribeiro	41.373 pts
2 Brigitte Fontaine	24.371 pts
3 Colette Magny	21.342 pts
4 Barbara	19.271 pts
5 Sylvie Vartan	9.909 pts
6 Marie Laforêt	9.182 pts
7 Françoise Hardy	6.453 pts
8 Nicoletta	6.425 pts
9 Gilly Smith	4.130 pts
10 Valérie Lagrange	3.665 pts

Là non plus, pas de grosses surprises : Janis l'emporte haut la main, et, comme elle était déjà première l'an dernier, on n'ose pas supposer que sa mort a beaucoup influencé ses « électeurs ». Elle mérite sa première place. Posthume,

malheureusement. Tina Turner, hier quasi-inconnue, a largement bénéficié de son fulgurant passage en France, mais elle mérite, elle aussi, son classement. Le parfait exemple de l'artiste de talent soudainement découvert. C'est une bonne surprise de trouver Grace Slick à la troisième place ; Melanie, par contre, n'est certainement pas à la sienne, et Joni Mitchell mérite mieux, beaucoup, de même qu'Aretha, Sandy Denny, Laura Nyro et surtout Yoko. Quant à la dixième place « toutes catégories » de Catherine Ribeiro, c'est, pour le moins, une surprise. Juste avant Bonnie... pourquoi pas ? Pour la France, il était impossible d'aligner vingt noms et il y a dans les dix cités un beau mélange. Manquent dans ces classements la magnifique Nico et la non moins magnifique Karen Dalton, qui n'ont pas eu l'honneur de voir leurs disques édités en France ; manque aussi, assez inexplicablement, Nina Simone.

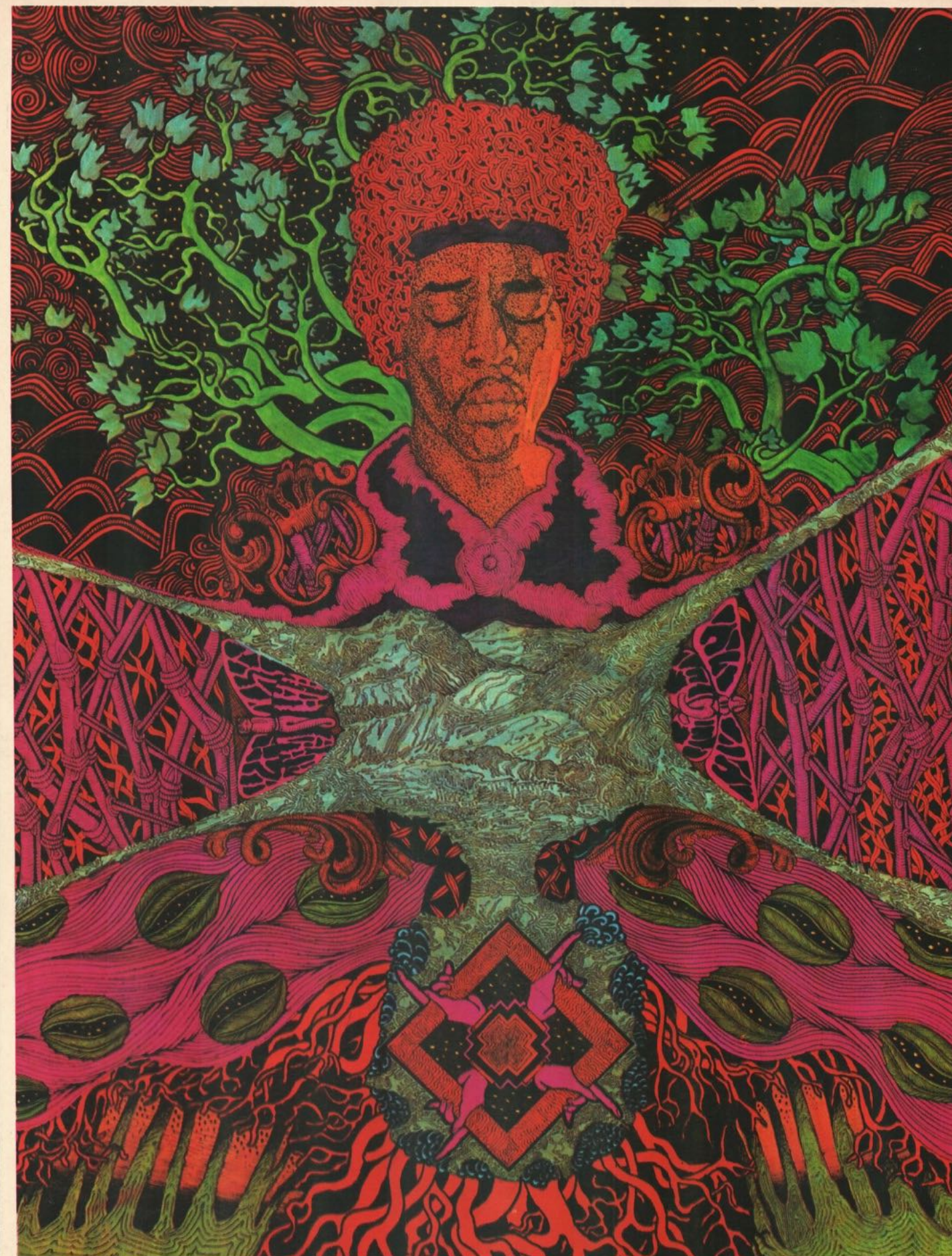
GROUPES

MONDE

1 Rolling Stones	36.565 pts
2 Pink Floyd	33.827 pts
3 Led Zeppelin	28.500 pts
4 Who	24.252 pts
5 Ten Years After	23.198 pts
6 C, S, N & Y	22.881 pts
7 Soft Machine	20.173 pts
8 Deep Purple	18.511 pts
9 Family	14.701 pts
10 Mothers	14.443 pts
11 Chicago	14.199 pts
12 Jefferson Airplane	14.000 pts
13 Canned Heat	12.522 pts
14 Creedence Clearwater	11.133 pts
15 Grateful Dead	9.508 pts
16 Band of Gypsies	9.437 pts
17 Steppenwolf	8.821 pts
18 Velvet Underground	8.518 pts
19 King Crimson	8.192 pts
20 Beatles	7.903 pts

FRANCE

1 Triangle	66.461 pts
2 Zoo	49.363 pts
3 Variations	33.791 pts
4 Magma	27.632 pts
5 Total Issue	27.304 pts
6 Alice	25.555 pts
7 Voyage	19.100 pts
8 Gong	17.233 pts
9 Martin Circus	15.577 pts
10 Dynastie Crisis	13.821 pts
11 Red Noise	11.998 pts
12 Alpes	10.327 pts
13 Ame Son	9.740 pts
14 Tac Poup Système	9.733 pts



**Mick Jagger toujours
premier chanteur et les
Rolling Stones
de nouveau meilleur groupe.**

15 Introversion	8.357 pts
16 Iris	8.004 pts
17 Moving Gelatine Plates	7.521 pts
18 Charlots	5.642 pts
19 Chico Magnetic Band	5.104 pts
20 Ange	4.307 pts

Bizarre : neuf anglais dans les dix premiers, huit américains dans les dix suivants. Et toujours les hard-rock groups en majorité. Par rapport à l'an dernier, les Stones volent au Pink Floyd la première place, Chicago (3^e), les Beatles (5^e) qui ont la bonne excuse de ne plus exister, Creedence (8^e), font un sérieux pas en arrière, tandis que Jethro Tull (7^e), Moody Blues (10^e), BST (12^e), Vanilla Fudge (même excuse que les Beatles (14^e), East of Eden, Plastic Ono Band et Colosseum disparaissent corps et biens dans l'oubli. Ils sont remplacés par C, S, N & Y, Deep Purple, l'Airplane et le Dead, Band of Gypsies, Steppenwolf, Velvet Underground (!). Poussée terrible des TYA (16^e), de Family (15^e), et des Mothers (18^e), ces derniers le méritant bien. Des oublis aussi gros que Traffic, Lifetime, War & Burdon, Miles Davis, Cactus, Spirit, Byrds, Quicksilver, Steve Miller, Doors, Kinks, Sly, et l'impression un peu pénible que c'est ce qui fait le plus de bruit qui plaît le plus, ou ce qui se danse dans les boîtes à la mode (ce qui revient à peu près au même, mais, dans ce cas, pourquoi préférer Deep Purple à Creedence, qui lui est quinze mille fois supérieur?). Chez les Français, Triangle entame un règne qui risque de durer longtemps et Martin Circus, premier l'an dernier, se retrouve neuvième. Il faut se faire entendre, et souvent, pour durer; telle est la dure loi du shobiz. Et quand on compare les deux classements, on se demande sérieusement si on y arrivera un jour, à faire aussi bien qu'eux. Au même niveau que le Dead, on trouve Introversion... Heureusement que cela ne veut rien dire.

GUITARISTES

MONDE

1 Jimi Hendrix	70.512 pts
2 Eric Clapton	54.037 pts
3 Alvin Lee	37.114 pts
4 Jimmy Page	35.138 pts
5 Richie Blackmore	27.957 pts
6 Larry Coryell	21.205 pts
7 Frank Zappa	20.712 pts
8 John McLaughlin	20.549 pts
9 Pete Townshend	12.777 pts

10 Johnny Winter	10.826 pts
11 Steve Stills	10.177 pts
12 Henry Vestine	10.111 pts
13 Terry Kath	7.455 pts
14 Jorma Kaukonen	7.451 pts
15 David Gilmour	6.852 pts
16 Neil Young	5.837 pts
17 John Fogerty	5.800 pts
18 Jerry Garcia	5.169 pts
19 Mick Taylor	4.552 pts
20 Keith Richard	4.312 pts

FRANCE

1 Pierrot Fanen	29.637 pts
2 Mimi Lorenzini	26.842 pts
3 Claude Engel	20.413 pts
4 Marc Tobaly	16.477 pts
5 Daevid Allen	14.729 pts
6 Georges Locatelli	13.142 pts
7 Michel Bonnacarrère	7.929 pts
8 Patrick Dietsch	5.738 pts
9 Alain Renaud	5.177 pts
10 Claude Olmos	5.004 pts
11 Patrice Moullet	4.186 pts
12 Jean-Pierre Auffredo	2.368 pts
13 Alain Crepin	2.145 pts
14 Claude Demet	2.097 pts
15 Patrick Vian	1.738 pts

L'an dernier, Clapton enfonçait, et de très loin, Page et Hendrix. Cette année, Hendrix enfonce, et de très loin, Clapton et Page. Tirez-en vos propres conclusions... Enfin, l'essentiel est sans doute que Jimi soit à la place qui aurait dû toujours être la sienne : la première. Ceci mis à part, on reste stupéfait de voir des Kaukonen, Garcia, Vestine et autres Kath si mal classés et des guitaristes qui ne leur arrivent pas à la cheville prendre des bonnes places. Quant à B.B. King, à qui ces gens doivent tout, personne ou presque ne l'a cité, non plus que Mike Bloomfield ou Roger McGuinn, ou John Cippolina, ou Robert Fripp, ou Albert King, ou Harvey Mandel, ou Ry Cooder, ou Steve Miller, ou Chuck Berry, Randy California, Jerry Miller, Jeff Beck (!), Robin Thrower ou Jerry Hahn. Beau classement, cependant, de Coryell et McLaughlin, les hommes qui montent. En France, Pierrot Fanen reste leader, en dépit d'une année bien effacée. Bonne idée d'avoir cité Claude Engel, qui promet énormément. Pour le reste, c'est le vrai panier de crabes, mais, là comme ailleurs, le grand problème est de trouver plus de dix types qui jouent correctement. Alors on recopie les noms des guitaristes des groupes, qu'ils jouent bien ou catastrophiquement mal.

PIANISTES-ORGANISTES

MONDE

1 Keith Emerson	53.555 pts
2 Stevie Winwood	36.312 pts
3 Rick Wright	35.898 pts
4 John Lord	31.330 pts
5 Al Kooper	24.301 pts
6 Mike Ratledge	23.997 pts
7 Nicky Hopkins	19.012 pts
8 Brian Auger	16.640 pts
9 Larry Young	12.973 pts
10 Leon Russell	10.101 pts
11 Mark Stein	9.644 pts
12 Robert Lamm	8.428 pts
13 Ray Manzarek	7.776 pts
14 Ian Underwood	6.921 pts
15 Chick Churchill	6.819 pts
16 Bobby Whitlock	6.817 pts
17 Chick Corea	6.576 pts
18 Steve Stills	4.815 pts
19 Paul McCartney	4.603 pts
20 Keith Tippett	4.221 pts

FRANCE

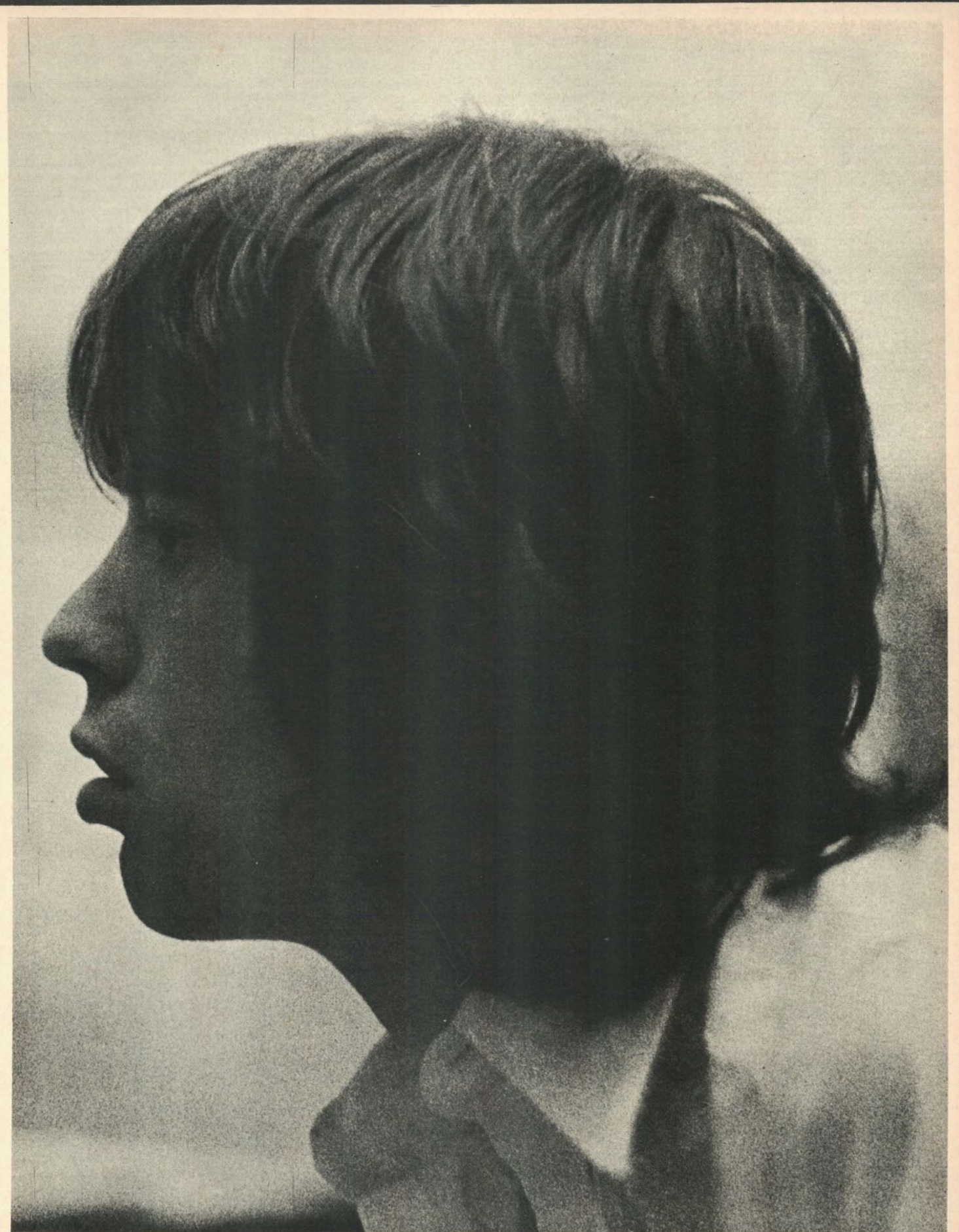
1 François Cahen	26.886 pts
2 François Jeanneau	20.420 pts
3 André Hervé	15.804 pts
4 Michel Polnareff	15.506 pts
5 Laurent Petitgirard	7.182 pts
6 Michel Legrand	6.993 pts
7 Paul-Jean Borowski	6.986 pts
8 Philippe Lhommet	5.554 pts
9 Alain Suzan	3.721 pts
10 Eddy Louiss	3.114 pts

On espérait couper à Keith Emerson et à John Lord : rien à faire. Le cinéma plaît toujours et triomphe même. Ceci est balancé par l'agréable surprise que constitue la simple présence d'hommes comme Ratledge, Hopkins, Young, Underwood, Corea. On s'étonne un peu que Little Richard ait été oublié, ainsi que Garth Hudson, pas loin d'être le meilleur, Edgar Winter, Lee Michaels, Mike Mandel, Peter Lewis, John Locke, Gary Brooker, Billy Preston ou Keith Jarrett. En France, André Hervé méritait la seconde place et le fait que François Jeanneau, qui joue du piano presque en amateur, soit classé second, laisse assez perplexe et montre que bien des artistes sont cités en fonction du groupe dans lequel ils jouent plutôt que sur leur valeur propre. Une aimable plaisanterie, tout comme le classement d'Eddy Louiss, de très loin le plus doué.

CUIVRES

MONDE

1 Miles Davis	33.214 pts
2 Jim Pankow	29.228 pts
3 Dick Heckstall-Smith	25.242 pts



**Dernier hommage
pour Janis Joplin comme
pour Jimi Hendrix : Janis est
classée première chanteuse.**

4 Ian Underwood	23.915 pts
5 Lee Loughnane	16.107 pts
6 Johnny Almond	12.628 pts
7 Walter Parazaider	10.888 pts
8 Bobby Keys	9.271 pts
9 Albert Ayler	9.004 pts
10 Elton Dean	8.856 pts
11 François Jeanneau	8.244 pts
12 Ian Anderson	7.983 pts
13 Archie Shepp	6.620 pts
14 John Coltrane	6.111 pts
15 Chris Wood	6.102 pts
16 Rick Canoff	5.628 pts
17 Frank Posa	3.710 pts

FRANCE

1 François Jeanneau	24.117 pts
2 Gérard Pisani	12.630 pts
3 Richard Rault	8.143 pts
4 Michel Ripoche	6.639 pts
5 Claude Decamps	5.504 pts
6 Jean-Pierre Auffredo	3.883 pts
7 Paco Charlery	3.702 pts

Miles Davis premier : divine surprise. Et tous les gens cités ici sont d'excellents musiciens, même si l'ensemble a une allure un peu bizarre, due au mélange des genres. Les cuivres de Chicago réussissent un tir groupé en tête, ceux de Flock en queue. Ceux de BST sont dans les choux. Beaucoup de jazzmen apparaissent, même John Coltrane qui, hélas, ne souffle plus depuis des années. Chez les Français, François Jeanneau survole les débats et est bien plus à sa place ici que chez les pianistes. Il a été difficile pour les lecteurs d'en trouver six autres. Il y a malgré tout des oubliés. Dans la catégorie « monde », on pense à Jim Pepper, aux frères Brecker, à Steve Marcus, à Wayne Shorter, à King Curtis ou à Pharoah Sanders. En France, Didier Malherbe méritait une des premières places. Enfin...

BASSISTES

MONDE

1 Jack Bruce	54.998 pts
2 Tim Bogert	43.603 pts
3 Jack Casady	26.187 pts
4 Leo Lyons	20.745 pts
5 Roger Waters	17.575 pts
6 Larry Taylor	17.334 pts
7 John Paul Jones	12.673 pts
8 Pete Cetera	10.536 pts
9 Steve Thompson	7.929 pts
10 Roger Glover	6.578 pts
11 John Entwistle	6.405 pts
12 Hugh Hopper	5.954 pts
13 Klaus Voorman	4.823 pts
14 Noel Redding	4.737 pts
15 Greg Lake	4.333 pts

16 Paul McCartney	4.128 pts
17 Mel Schacher	3.682 pts
18 Jim Fielder	3.017 pts

FRANCE

1 Papillon	39.742 pts
2 Bob Brault	15.274 pts
3 Petit Pois	13.527 pts
4 Michel Hervé	13.008 pts
5 Henri Texier	8.148 pts
6 François Moze	8.000 pts
7 Richard Fontaine	5.530 pts

Les trois premiers sont à leur place, le quatrième absolument pas, non plus que le cinquième, le dixième, le seizième et le dix-septième. On les aurait bien vus remplacés par Dave Holland, Harvey Brooks et Ric Grech, par exemple. Ou par David Freiberg, Phil Lesh, Miroslav Vitous, Roy Estrada, Rick Danko ou Stu Cook. Bof. En France, ça n'est pas très en place non plus, et Michel Hervé pourrait bien être le meilleur plutôt que le quatrième... Beaucoup de musiciens pas trop doués profitent de la vogue de la formation dont ils font partie, et l'on en oublie d'autres qui, pour ne pas jouer dans des groupes qui marchent n'en sont pas moins plus doués. Tout serait tellement simple, autrement.

BATTEURS

MONDE

1 Ginger Baker	52.109 pts
2 Keith Moon	28.934 pts
3 Robert Wyatt	27.330 pts
4 Nick Mason	23.044 pts
5 Carmine Appice	22.566 pts
6 Ainsley Dunbar	19.383 pts
7 Tony Williams	18.658 pts
8 John Hiseman	17.770 pts
9 Danny Seraphine	16.993 pts
10 Fito de la Parra	14.216 pts
11 Charlie Watts	13.962 pts
12 Ian Paice	9.124 pts
13 Mike Shrieve	8.867 pts
14 John Bonham	8.320 pts
15 Carl Palmer	4.384 pts
16 Mitch Mitchell	4.382 pts
17 Buddy Miles	4.222 pts
18 Ric Lee	3.770 pts
19 John Densmore	3.524 pts
20 Michael Giles	3.518 pts

FRANCE

1 Jean-Pierre Prévotat	31.918 pts
2 Christian Vander	31.580 pts
3 Aldo Romano	15.164 pts
4 Jacky Bitton	11.608 pts
5 Jean-François Leroy	7.988 pts
6 Christian Devaux	4.530 pts
7 Claude Delcloo	4.422 pts

Ginger reste le favori et triomphe sans peine. Tous de bons batteurs, mais Mitchell, Williams et Appice mériteraient de grimper de quelques rangs. A noter l'absence de merveilleux batteurs tels que Levon Helm, Jim Cappaldi, Ringo Starr, Jack De Johnette, Pretty Purdie, Bobby Colomby, le très bon classement de Robert Wyatt et la prédominance, une fois encore, des musiciens anglais. Chez nous, Prévotat devance de justesse Christian Vander et Claude Delcloo, swingueur frénétique, prend une belle septième place...

INSTRUMENTS DIVERS

MONDE

1 Jerry Goodman (vl)	39.648 pts
2 Ian Anderson (fl)	29.611 pts
3 Jean-Luc Ponty (vl)	27.685 pts
4 Sugar Cane Harris (vl)	26.463 pts
5 Al Wilson (hca)	22.538 pts
6 Ravi Shankar (sitar)	19.611 pts
7 John Mayall (hca)	18.742 pts
8 Robert Fripp (mel)	15.167 pts
9 Johnny Weider (vl)	13.524 pts
10 John Palmer (vb)	10.528 pts
11 Dave Swarbrick (vl)	10.228 pts
12 Walter Parazaider (fl)	8.374 pts
13 George Harrison (sitar)	8.217 pts
14 Charles Miller (fl)	7.561 pts
15 Dave Arbus (vl)	7.414 pts
16 Pete Brown (perc)	6.921 pts
17 Bob Hite (hca)	6.176 pts
18 Paul McCartney (?)	5.725 pts
19 Chris Wood (fl)	5.310 pts
20 John Cale (vl)	4.173 pts

FRANCE

1 Jean-Luc Ponty (vl)	28.535 pts
2 François Jeanneau (fl)	16.997 pts
3 Gérard Pisani (fl)	14.624 pts
4 Alan Stivell (harpe)	14.008 pts
5 Michel Ripoche (vl)	9.383 pts
6 Jean-Pierre Auffredo (fl)	7.333 pts
7 Pierre Henry (?)	6.576 pts
8 Daniel Carlet (vl)	3.693 pts
9 Didier Malherbe (fl)	2.211 pts
10 Patrice Moullet (?)	2.004 pts

Des curiosités : John Cale apparaît (de justesse), ce qui est un petit événement ; Paul McCartney joue bien de divers instruments, mais pas, semble-t-il, de ce qui correspond ici aux instruments divers ; Pierre Henry joue de la bande magnétique ; Patrice Moullet de la guitare à deux manches, ce qui n'est pas si exotique que cela. Énorme majorité de violons et de flûtes et pas grand-chose à dire sur les classements sinon que Ponty et Harris jouent certainement mieux du crin-crin que Jerry Goodman (qui n'est cependant pas le minable



**Jean-Luc Ponty, parti
à la conquête du public
pop, remporte la première
place instrumentistes.**

qu'on a bien voulu dire), qu'Al Wilson était bien le meilleur joueur d'harmonica et qu'il est étrange de voir Walter Parazider dépasser de loin Ian Anderson dans la catégorie « cuivres » et se faire largement dépasser par lui dans celle-ci. Bob Hite n'est pas à sa place, Taj Mahal eut bien mieux fait l'affaire, ou même John Mayall, ou plutôt Jimmy Reed. Et à partir du moment où l'on cite Ravi Shankar, il est un peu ridicule de laisser supposer que George Harrison est le deuxième joueur de sitar du monde (il n'en joue d'ailleurs plus depuis belle lurette). Quant à Sun Ra, il n'apparaît pas, ce qui est triste, non plus que Gary Burton. Jean-Luc Ponty mérite, bien entendu sa première place; il aurait aussi bien pu rafler les deux.

COMPOSITEURS

MONDE

1 Jagger-Richard	25.933 pts
2 Frank Zappa	22.943 pts
3 Lennon-McCartney	20.312 pts
4 Bob Dylan	17.484 pts
5 Pink Floyd	16.876 pts
6 Steve Stills	14.183 pts
7 Neil Young	13.006 pts
8 Jimmy Page	12.777 pts
9 Jimi Hendrix	11.380 pts
10 Pete Townshend	10.612 pts
11 Al Wilson-Bob Hite	10.270 pts
12 Chicago	9.184 pts
13 Robert Fripp	8.565 pts
14 Donovan	8.017 pts
15 George Harrison	7.664 pts
16 Eric Clapton	7.525 pts
17 John Lord	7.381 pts
18 Family	5.908 pts
19 John Mayall	5.808 pts
20 Paul Kantner	5.512 pts

FRANCE

1 Michel Polnareff	29.317 pts
2 Léo Ferré	17.330 pts
3 Gérard Manset	17.214 pts
4 Serge Gainsbourg	16.909 pts
5 Triangle	13.267 pts
6 Georges Brassens	12.524 pts
7 Marc Tobaly	11.374 pts
8 Christian Vander	9.728 pts
9 Gilbert Bécaud	8.355 pts
10 Jacques Brel	7.562 pts

Les Stones, encore et toujours, suivis de près par Zappa, qui est en passe de devenir célèbre en France si ça continue à ce train-là. Lennon et McCartney sont bien classés, pour la dernière fois ensemble, ainsi que Dylan. Ceux dont l'absence se fait cruellement sentir sont Sun Ra, Al Kooper, Gary Brooker

et Keith Reid, les trois Soft, Ray Davies, Keith Tippett, Jaime Robertson, Garcia-Lesh-Hunter, Lou Reed, Roger McGuinn, John Cale, John Cage, Terry Riley, Captain Beefheart, Miles Davis et bien d'autres. Chez les Français, l'absence de Charlebois est tellement énorme qu'on ne voit plus qu'elle.

MUSICIEN DE L'ANNÉE

MONDE

1 Jimi Hendrix	29.446 pts
2 Frank Zappa	24.486 pts
3 Steve Stills	22.276 pts
4 Alvin Lee	15.557 pts
5 Richie Blackmore	12.340 pts
6 Neil Young	11.740 pts
7 Stevie Winwood	11.118 pts
8 Jean-Luc Ponty	10.655 pts
9 Miles Davis	9.294 pts
10 Keith Richard	9.000 pts
11 Rick Wright	8.114 pts
12 George Harrison	7.858 pts
13 Eric Clapton	7.520 pts
14 Eric Burdon	7.426 pts
15 Pete Townshend	7.318 pts
16 Jimmy Page	7.101 pts
17 Mike Ratledge	6.719 pts
18 Keith Emerson	6.660 pts
19 Tony Williams	6.515 pts
20 John Lennon	6.505 pts

FRANCE

1 Jean-Luc Ponty	28.018 pts
2 François Cahen	14.664 pts
3 Michel Polnareff	13.612 pts
4 Christian Vander	11.888 pts
5 Papillon	10.905 pts
6 Marc Tobaly	10.124 pts
7 François Jeanneau	8.817 pts

Là, il y a tout de même quelques trucs un peu gros. Alvin Lee et Richie Blackmore devant Neil Young, Lennon ou Miles Davis, c'est dur à avaler. Jimi Hendrix est premier, ce qui est bien, mais où est Janis? Musiciens, cela veut aussi dire chanteurs... Quatre guitaristes en tête, cinq si l'on compte Neil Young, dont le classement est une bonne surprise, tout comme celui de Zappa. Lennon, Williams et Ratledge méritaient mieux. Quant à John McLaughlin et Terry Riley, ils n'étaient pas là... non plus que Sun Ra, l'astre de l'année. Encore une fois, aucun problème pour Ponty.

ALBUM DE L'ANNÉE

MONDE

1 Deep Purple in rock	19.730 pts
2 Woodstock	18.524 pts
3 Getyerya-ya's out (Stones)	17.542 pts

4 Band of Gypsys (Hendrix)	13.721 pts
5 Déjà-Vu (C, S, N & Y)	12.100 pts
6 Joe Cocker, Mad Dogs & Englishmen	11.683 pts
7 Chicago II	9.118 pts
8 Ummagumma (P. Floyd)	9.004 pts
9 Third (Soft Machine)	8.933 pts
10 Future Blues (C. Heat)	8.355 pts
11 Steve Stills	8.000 pts
12 After the Goldrush (N. Young)	7.542 pts
13 Led Zeppelin III	7.540 pts
14 Eric Burdon declares War	7.008 pts
15 ELP	6.886 pts
16 Weasels ripped my flesh (Mothers)	6.710 pts
17 Cosmos Factory (Creedence)	6.701 pts
18 Live at Leeds (Who)	6.568 pts
19 Volunteers (J. Airplane)	6.044 pts
20 Anyway (Family)	5.998 pts

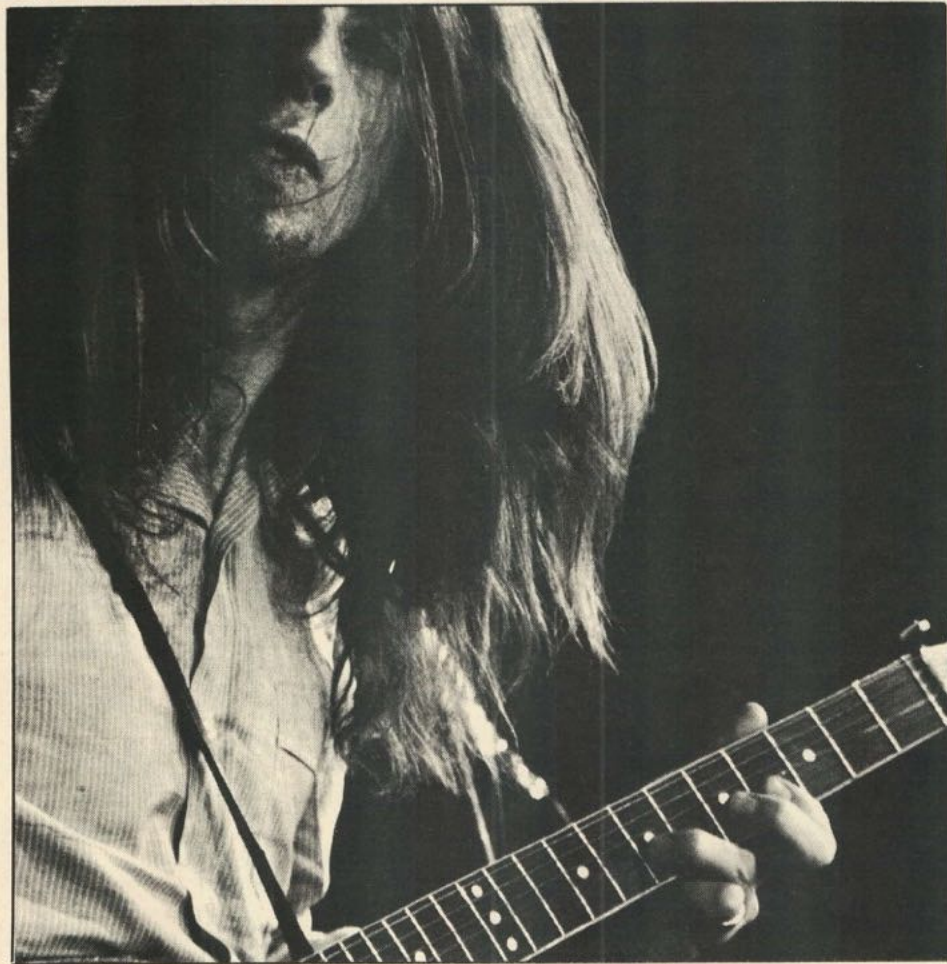
FRANCE

1 Triangle	42.734 pts
2 Magma	37.130 pts
3 I shall be free (Zoo)	31.512 pts
4 Polnareff's	25.660 pts
5 Nador (Variations)	20.274 pts
6 Amour-Anarchie (L. Ferré)	13.718 pts
7 La mort d'Orion (G. Manset)	13.500 pts
8 Ribeiro + Alpes	11.708 pts
9 Feu et rythmes (C. Magny)	11.515 pts
10 Alice	9.505 pts
11 King Kong (Ponty-Zappa)	7.015 pts
12 Gong	6.822 pts

La grosse surprise, c'est la première place du « Deep Purple in rock », qui, s'il est un bon disque, ne méritait pas cet excès d'honneur. « Woodstock » s'imposait plus. Pour le reste, le classement reflète assez justement les goûts précédemment exprimés, à ceci près qu'aucun album des Ten Years After ne figure dans la liste, les voix s'étant partagées entre « Watt » et « Criklewood Green ». « Third », l'un des plus beaux albums de l'année, méritait sans doute mieux, mais il y a un an encore il n'eut probablement même pas été cité, non plus que « Weasels ripped my flesh » (qu'il est étonnant de trouver ici plutôt que « Hot Rats »). De beaux albums tels que « Moondance » de Van Morrison, « Morrison Hotel » des Doors, « Turn it over » du Lifetime ou « Bitches Brew » de Miles Davis n'ont pas été cités. En France, où la cuvée n'a pas été fabuleuse, il semble que le « King Kong » de Ponty et Zappa (qui est d'ailleurs un disque américain) serait plus à son aise à la première place qu'à la onzième...



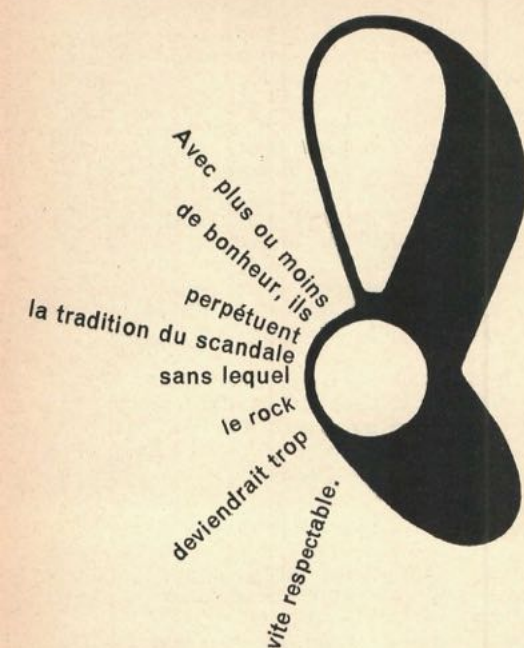
FAIM DE BLUES



Père du blues blanc, John Mayall, tel un missionnaire, ne cesse de prêcher depuis bientôt onze ans ce qui pour lui est et restera l'essence même de son existence : le blues. Le blues, cette musique à laquelle il a voué toute sa vie ; le blues, partie intégrante de son être ; le blues qui, tout au long de ses dix-sept albums, ne cesse d'émouvoir et d'étonner.



CUIVRES	BATTERIE	BASSE	GUIWARE	
	PETER WARD MARTIN HART	JOHN M' VIE	BERNIE WATSON	JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
	HUGHIE FLINT		ROGER DEAN	MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
			BOUNCE TONES & BLUE JAYS	JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
			ERIC CLAPTON (Yardbirds)	MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
			JEFF KIRIBETT PETER GREEN	SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
		JACK BRUCE MANFRED-MAN		JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
			CREAM	JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
			PETER GREEN (Shotgun Express)	JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
			FLEETWOOD-MAC	JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
			MICK TAYLOR (Gods)	JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
				MAI
				JUIN
				JUILLET
				AOUT
				SEPTEMBRE
				OCTOBRE
				NOVEMBRE
				DÉCEMBRE
				JANVIER
				FÉVRIER
				MARS
				AVRIL
			</	



SEX STARS

En 1955, un chanteur de rock'n'roll de Memphis suscite un tel émoi chez les mères de famille américaines qu'à l'annonce de sa venue prochaine dans une ville de la région elles enferment leurs filles à double tour, « afin qu'elles ne puissent pas aller voir ce voyou de Presley », dont le jeu de scène provocant ne manque jamais de déclencher chez l'élément féminin de son audience des réactions « aux conséquences imprévisibles ». Presley à cette époque, est le chanteur sur lequel on rejette le caractère honteux de cette musique à scandale qu'est le rock'n'roll ; pendant quelques mois (jusqu'à sa rencontre avec Parker qui fera de lui un professionnel à la face adipeuse), il va accepter cette réputation, et même l'entretenir : il se présente sur scène en se recoiffant, fixant d'un regard lourd et trouble les premiers rangs de la salle ; puis, sur l'introduction de « Heartbreak Hotel », ses hanches commencent à imprimer un balancement d'une suggestivité très érotique tandis que sa bouche se tord en un rictus épais. Outrées, les dames patronnesses des ligues de vertu vont obtenir de la télévision que Presley ne soit jamais filmé au-dessous de la ceinture et c'est la raison pour laquelle l'année suivante ses hanches seront bannies de l'Ed Sullivan Show.

On a pu le constater à maintes reprises dans des domaines artistiques, politiques ou juridiques, lorsqu'il y a censure (et information suffisante pour que son attention se cristallise), le public fait souvent preuve (par curiosité, défi, etc...) d'un intérêt accru pour la personne, l'œuvre ou l'idée censurée. Il était dès lors prévisible que les adolescentes qui avaient attendu en vain des caméras qu'elles descendent un peu pendant un passage de Presley à la télévision seraient dans le futur très attentives et très observatrices quand elles assisteraient à des rock'n'roll shows.

La mise en place progressive d'une culture parallèle (ou contre-culture), le désir des femmes d'accéder à une plus grande autonomie matérielle et morale ainsi que le climat permissif des années 60 allaient favoriser une implantation prépondérante du sexe dans le monde du rock et contribuer à la naissance de ce personnage mythique : la Sex Star. Parmi ceux qui s'illustrèrent dans cette aventure, il faut citer les Fugs (dès 64, Ed Sanders et Tuli Kupferberg revendi-



Iggy Pop.

quèrent l'emploi de l'obscénité dans la musique), Mick Jagger et Jim Morrison (sur lesquels nous allons revenir), Frank Zappa (pour sa critique radicale de la vie sexuelle de la femme américaine), John et Yoko (une courageuse mais naïve exposition de leur nudité) et Jimi Hendrix. Hendrix l'extasié, sur le bas-ventre duquel la Fender, pénis électrique, se dressait soudain en hurlant vers le ciel ; Hendrix de l'Experience, bohémien céleste qui, par le biais de son instrument, faisait l'amour au public ; Hendrix encore, qui lorsqu'il comprenait que la foule n'avait pas reçu le choc au ventre, s'accroupissait, yeux clos, le corps de sa guitare entre les cuisses, les mains glissant d'avant en arrière sur le manche, lentement d'abord et de plus en plus vite ensuite, quand la sueur venait à son front...

« Scuse me, while I kiss the sky... » La tradition du sexe se perpétue dans le rock : Zappa en rit (« Penis dimension ») et Burdon voudrait bien s'y noyer, seulement il n'est plus un petit garçon mais un homme qui sait nager. La Sex Star est aujourd'hui une valeur qui se confirme. Pour en faire son portrait, nous avons choisi Michael Philip Jagger, James Douglas Morrison, James Osterberg (plus connu sous le nom d'Iggy Pop, chanteur des Stooges) et Alice Cooper (leader de la formation du même nom). Les deux premiers sont des artistes qui se sont fait connaître par leur musique avant de venir des symboles sexuels ; les deux autres sont les vedettes de groupes musicalement pauvres et ils ont accédé à la célébrité grâce à leurs frasques et à leurs scandales. Aussi différents qu'ils soient, ils ont tous cependant un point commun : le fait de savoir comment on doit traiter une foule ; et ils se montrent à ce sujet fort talentueux.

Jagger, le faux ingénu

Il est celui dont on ne peut recueillir que des impressions ; un peu semblable à votre visage dans un miroir où se réfléchit le soleil, si vous l'observez trop longtemps, son contour devient flou et sa forme se dérobe. Mick Jagger fait tour à tour penser à ces jeunes lords décadents échappés des romans de Dickens et à ces garçons des faubourgs qui possèdent l'insolence et l'aplomb de ceux qui savent qu'ils réussiront par les femmes. Cela fait maintenant presque une décade qu'il traîne les Stones, clinquante ménagerie, dans les palais du monde entier ; de cette troupe il a toujours été l'extraverti notoire (il le semble plus encore depuis la mort de Brian Jones).

Vêtu de rose et de noir, il bondit le soir dans les projecteurs qui balaient la scène, tenant par la main le fantôme d'un petit lutin aux cheveux argentés. Il

sait qu'il est le plus grand acteur de l'histoire du rock'n'roll, et ce soir encore, il va le prouver : dès que ses pieds touchent les planches, son regard froid et métallique fouille la salle pour en prendre la température ; si, par aventure, quelqu'un monte sur scène, il sait comment traiter l'importun. Respectueux de la tradition du cirque, il fera tout pour que le show continue ; il l'a prouvé à Hyde Park, le 5 juillet 1969, et à Altamont aussi, mais de manière différente. Cependant, malgré son talent, la foule parfois est fatiguée ; Jagger l'ingénu fait quelques entrechats et lui montre son ventre ; il ressemble alors à une petite fille qui relève ses robes en jouant à la marelle ; s'il a envie d'entendre des cris monter de la salle, il caresse ses cuisses, porte un doigt à sa bouche et dit du ton des enfants coupables : « Vous savez, c'est affreux, je crois que mes pantalons vont craquer... » Cynique, sensuel, pervers, dominateur, tel est Mick Jagger, seigneur d'un monde où la nuit est rose et noir le jour.

Morrison, le rossignol œdipien

Jim Morrison déclarait au début de sa carrière « Je m'intéresse à tout ce qui touche à la révolte, au désordre et au chaos... »

En 1967, le magnétisme et l'érotisme sauvage de ses apparitions télévisées firent de lui le nouveau symbole sexuel américain ; des jeunes filles jusqu'alors très sages se déchaînèrent pour ce garçon vêtu de cuir noir qui associait dans sa musique « violence, sadisme, recherche de la chute des valeurs morales, mensonge et hypocrisie ». On évoqua Artaud



Mick Jagger.

et son théâtre de la cruauté ; les journalistes lui trouvèrent des surnoms sensationnels tels que « the Sex-Death, Acid-Evangelist of Rock » ou « the King of Orgasmic Rock » ; dans Village Voice on le qualifia de « rossignol œdipien de l'Amérique ». Ceux qui l'aimaient disaient de lui que c'était « un enfant de chœur angélique dans un mauvais environnement » ; les autres voyaient en lui « un satyre en quête d'une perpétuelle débauche ».

Si l'attitude de Mick Jagger sur scène évoque le jeu d'un acteur de cinéma, c'est plutôt la mise en scène de théâtre qui vient à l'esprit quand on pense au Morrison des années 67 à 69 (recherche de l'effet — « The unknown soldier » —, caractère emphatique de sa poésie — « Celebration of the Lizard » — adaptation en rock de textes de Bertold Brecht — « Alabama Song »).

En mars 1969, eut lieu le mémorable concert de Miami pendant lequel Morrison s'exhiba intégralement ; il fut accusé « de conduite lascive et lubrique de par l'exposition de ses parties intimes, ainsi que d'avoir « simulé la masturbation et la copulation orale ». Depuis cette affaire, Morrison s'est abstenu de s'écarter de manière trop visible de la « morale » ; nous l'avons vu cet été à Wight où il est resté les genoux serrés, pratiquement immobile ; son procès de Miami (il devait y être partiellement acquitté) était alors imminent et une peine de trois ans pesait sur lui, ne l'oublions pas.

N'oublions pas non plus qu'il y a encore beaucoup de ces adolescentes aux seins lourds qui s'endorment le soir dans la tiédeur des nuits californiennes en rêvant de serrer sur leur ventre Morrison, son cuir et sa poésie.

Iggy le pervers

Iggy Pop, l'homme aux gants argentés. Chanteur des Stooges, groupe rock à haute énergie de Detroit (ville sur laquelle il y aurait beaucoup à dire), il est la plus « atroce » des Sex Stars ; grand admirateur de Mick Jagger, dont il imite remarquablement la voix (« Psychedelic Stooges »), ses scandales ne se comptent plus : le proviseur du College Henry Ford de Dearborn, où se produisaient les Stooges, ayant demandé que le groupe ne soit pas trop choquant, Iggy

lacéra le dos de sa fille lors de sa prestation.

Les spectateurs, Iggy les traite toujours de manière particulière : il leur dit par exemple que ce n'est pas lui qui est là pour leur plaisir, mais eux qui sont là pour le sien, que s'ils ne viennent pas vers lui, il va aller vers eux, et descend à ce moment dans la salle, renversant sur son passage tout ce qu'il y a sur les tables, boissons, livres, sacs à main des filles, etc... Il leur intime ensuite l'ordre de se lever, les menaçant de les arracher de leurs sièges s'ils n'obéissent pas ; puis, quand l'audience est définitivement subjuguée, il s'offre à elle, se laissant porter par ceux-là même qu'il a insultés. Dans une interview parue dans Gay Power, Rita Redd disait : « Jim Morrison n'est capable que de montrer son sexe pour pouvoir prouver qu'il en a encore un. Quand Iggy est sur scène, il n'y a jamais aucun doute à ce sujet ».

Alice en collants noirs

Alice Cooper n'est satisfait d'aucun des deux albums qu'il a enregistrés pour Straight, le label de Frank Zappa ; il voudrait, en compagnie du groupe qui porte son nom, jouer sa musique pour Women's Liberation et Gay Power.

S'il a choisi de se faire connaître sous un nom de femme, c'est par admiration pour Marcel Duchamp, le peintre dadaïste qui, à une certaine époque de sa carrière, prit le pseudonyme féminin de Rose Selevy dans un désir de briser les rôles sexuels ; Alice Cooper estime que chaque être est à la fois homme et femme et que ceux qui refusent cette dualité ne sont pas en accord avec leur sexualité.

Sur scène, Alice se livre à une raillerie continuelle de la virilité ; vêtu d'un pantalon de cuir noir rayé d'argent et d'escarpins à hauts talons ferrés, il s'agenouille sur les planches en chantant « Suck, Suck, Suck » ou bien il déchire un journal avec ses dents, crache une partie du papier au public tandis qu'il place le reste dans l'entre-jambes de ses collants noirs.

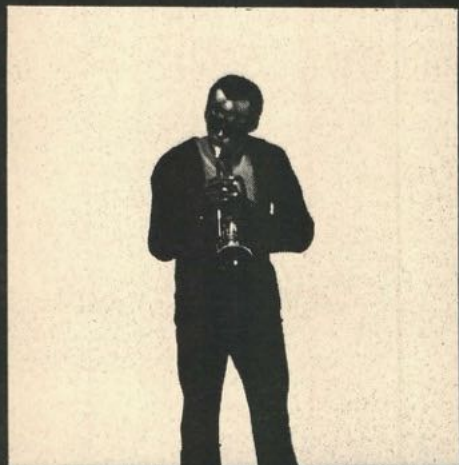
Alice est aussi très sensible au fait que ses prestations attirent beaucoup de jeunes garçons âgés de douze à quinze ans qui viennent le voir dans sa loge après le spectacle pour lui demander s'ils peuvent se faire photographier assis sur ses genoux.

Avec plus ou moins de bonheur, les Sex Stars, héritiers de la vieille réputation « honteuse » du rock, perpétuent la tradition du scandaleux sans lequel cette musique deviendrait bien vite respectable. Les Plaster Casters, groupies au fétichisme exacerbé, ont déjà, par leurs moules de plâtre, immortalisé la virilité de ces messieurs ; il ne reste plus au public qu'à accepter leur existence. — YVES ADRIEN.



Jim Morrison.

LE DANDY A LA TROMPETTE



Il était là en 1945, au moment où Charlie Parker et le be-bop bouleversaient le jazz. Il est toujours là en 1971, au temps du free, et il va jusqu'à triompher dans les temples du rock (Fillmore) et les festivals pop (Wight). Beaucoup de ceux qui ont découvert Miles Davis récemment, et l'ont élu premier dans la catégorie « cuivres » des Questions 71, ignorent quel long itinéraire fut le sien, au-delà et en dépit de tous les genres et de toutes les modes. Voici des lignes pour comprendre la stupéfiante actualité de Miles Davis au cours des vingt-cinq années écoulées.



Miles Davis a traversé l'histoire du jazz, donnant l'apparence d'un grand désengagement, souverain hautain, s'intégrant à des styles historiquement délimités pour très vite s'en dégager et franchir de nouvelles étapes. Intelligence musicale qui anime le son épuré de sa trompette, faisant évoluer vers un constant modernisme les courtes phrases limpides. Car c'est bien ce qui caractérise le jeu de Miles : ce constant décalage en avant, mais sans rupture radicale. Miles ne compose pas avec l'époque qui l'entoure, il l'assume. Il ne s'agit pas pour lui d'affirmer sa vérité, mais de l'intégrer au flot qui submerge : c'est-à-dire que, loin de refuser radicalement l'apport de la pop music, il tient au contraire compte des acquis d'un courant nouveau pour renouveler le background et les structures internes de sa musique. De là cette promotion au rang de pop star, servie par la légende dont il s'est entouré, le luxe, la somptuosité du costume, la pratique d'un dandysme noir. Vouloir cerner le phénomène Miles Davis, c'est vouloir réunir et prendre en considération : Miles Davis — homme noir, Miles Davis et l'histoire du jazz (la rencontre avec Parker), Miles Davis le dandy, Miles Davis et l'apport des jeunes musiciens qu'il sait choisir pour l'entourer.

Toute la démarche ne peut se comprendre que si l'on situe socialement le personnage : préciser, et l'on sentira mieux le poids d'un déterminisme et des tentatives pour y échapper, qu'il est issu d'un milieu de bourgeois noirs (son père est chirurgien-dentiste), contrairement à la plupart des jazzmen, issus de milieux populaires, enfants du ghetto ou des quartiers ouvriers. Dès le départ, il est marqué par cette éducation privilégiée, par rapport au contexte dans lequel il vit, la communauté noire, tout en prenant conscience de ce que signifie être noir dans une des villes les plus profondément racistes, Saint-Louis (Illinois). Choisir le jazz, puisqu'il a pu, lui, choisir entre une carrière à l'université de Howard (grande université noire aux États-Unis) et cette forme d'expression musicale, c'était, d'une certaine manière réagir contre son milieu familial. Le jazz, musique méprisée, bâtarde, jouée dans les lieux de plaisir, sous-musique pour la bourgeoisie dont le désir de respectabilité et l'aspiration à la blancheur se flattent d'un goût de la musique blanche classique. « C'est pour cela, dit Miles, que les étudiants se révoltent à l'université de Howard. Pendant longtemps, il n'y a pas eu de concerts de jazz sur le campus ». Premier affront à cette respectabilité bourgeoise. Le deuxième, et non le moins important, c'est cette affirmation d'une préciosité débauchée qu'il entretiendra ensuite : autre moyen de sublimer ses complexes, de prendre une revanche, de se déphaser par rapport à la bourgeoisie noire et d'insulter la bourgeoisie blanche ; une légende Miles Davis s'est construite qui, au-delà du musicien, crée le personnage, l'un devenant inséparable de l'autre. Personnage-musicien ou musicien-personnage, on vient pour le voir autant, ou plutôt que pour l'entendre. « Tout, l'argent, les voitures, les vêtements, les filles, devait mettre en valeur ma personnalité ». L'attitude qu'il affecte sur scène, tournant le dos au public, quittant la scène pendant les solos des autres musiciens, jouant percimonieusement, c'est encore et toujours le désir de se distancier, de marquer les frontières d'une récupération par les esthètes blancs : le dandy Miles Davis est le reflet sublime d'une société dont il est l'élite noir, mais une société qui

exploite et opprime la communauté noire, tout en privilégiant le jazzman, comme le boxeur ou le footballeur. Comment ne pas penser à Cassius Clay, à son attitude d'orgueil, d'agressivité et de mépris ? Distance dédaigneuse, culte de son physique, autre façon de revendiquer le « black is beautiful » des intellectuels : renverser la suprématie blanche en refusant d'entrer dans son jeu, d'être un objet exotique ou une sorte de clown nègre, comme le sont devenus Armstrong, Lionel Hampton ou Count Basie. S'il sait comment plaire au Blanc et se servir de lui, il reste héros de la communauté noire. S'il est richissime, il est conscient de sa différence, qu'il revendique et assume. Le pouvoir de séduction exacerbé par la parure, le vêtement, velours somptueux, fourrures, peaux de reptiles, témoigne d'un désir de possession, de jouissance arrachée aux Blancs. Cette attitude tend aujourd'hui à se renforcer, après une longue expérience des milieux du jazz et du show business. « Regardez Johnny Winter : ce n'est absolument rien (he's nothing). On dit aux Noirs qu'il n'est pas vraiment blanc, et aux Blancs qu'il n'est pas vraiment noir. Quelle sorte de merde est-ce là ? » Il sait que l'on vend une étiquette, plutôt que la musique. Il agit en conséquence. Certains veulent voir en lui un faiseur de génie ; une sorte de marchand prestigieux qui vend sa musique dans des emballages somptueux et qui suit les modes musicales, ou qui connaît l'art d'utiliser son système. Sans comprendre qu'il affirme par là même une sorte de distance orgueilleuse, et fait subir à sa musique un passage vers les formes modernes d'utilisation des sons, pour élargir le cercle et se projeter en avant, sans révolution musicale, mais par



une évolution qui tient compte des acquis de l'environnement musical qui l'entoure. Plus qu'aucun autre, il pouvait réaliser ce passage. Parce qu'il a toujours été en retrait, distant, initiateur de styles qu'il a su rapidement transgresser, transcender, il a pu ainsi résister à la tourmente révolutionnaire du free jazz, pour redevenir aujourd'hui un moderniste. Ce n'est pas de la même manière que les free jazzmen qu'il revendique le retour à l'Afrique, l'africanité du rythme ; il esquisse, au contraire, une synthèse entre l'électrification et la pureté naturelle des cuivres. Piano électrique, guitare électrique, sont incorporés à l'œuvre, construisent et délimitent les contours musicaux. Ils transforment le background qu'il veut foisonnant, touffu et violent, sur lequel il continue à

apposer ses phrases épurées, ses courtes lignes tendues, métalliques. Ce son épuré a conservé sa pertinence, observe une distance avec ceux qui l'entourent mais que Miles sait choisir : comme un écrin où il laisse tomber ses pierres précieuses et rares, ces phrases syncopées, sophistiquées, qui ont traversé toute l'histoire du jazz.

Du bop au cool

Après son enfance à Saint-Louis où beaucoup de musiciens fréquentent la maison paternelle, il apprend la trompette avec Elwood Buchanan. Bien plus que l'influence d'Armstrong ou celle de Gillespie, il subit très rapidement celle de Clark Terry. Il devient directeur musical d'un groupe local, Eddie Randall's Blue Devils, pour lequel il écrit des arrangements. Dès qu'il lui est proposé une tournée avec l'orchestre de Tiny Bradshaw, c'est l'occasion d'un conflit avec sa mère, qui désire autre chose pour son fils, et qui l'empêche de partir. Mais il se produit avec Billy Eckstine, dans l'orchestre duquel jouent Charlie Parker et Dizzy Gillespie. En 1945, à dix-huit ans, il entre à la Juilliard School of Music, au lieu de l'Université de Fisk choisie pour lui par ses parents. Plus que l'enseignement musical dispensé, c'est l'occasion pour lui de pénétrer dans la grande cité du jazz. Il nourrit dès lors une profonde admiration pour le maître Parker ; pendant un an, il ne le quitte pas, l'écouter jouer, notant ses improvisations pendant des nuits entières, pour ensuite, le lendemain, les rejouer inlassablement sur sa trompette, au lieu d'assister au cours de musique. En 1946, il quitte la Juilliard School, sans avoir le sentiment d'y avoir appris quoi que ce soit d'important. Pour lui, cette école ne sert qu'à sanctionner de ses diplômes les élèves qui ont un son épuré, un son « blanc ». C'est alors qu'il entre définitivement dans le groupe du Bird, dont il va partager la vie. De Parker, il conserve le souvenir d'un homme extrêmement rapace, avide d'argent, et aussi « le roi des junkies ». C'est sous son influence qu'il commence à être « accroché » à l'héroïne, vers 1949. « Je m'ennuyais, et je vivais en compagnie de types qui se droguaient. Alors je me suis laissé aller à cette habitude dont il m'a fallu plus de quatre ans pour me débarrasser. » Cet empire quotidien de la drogue qu'il connut, c'est le lot de la communauté noire oisive (en chômage), celui de la misère à laquelle il était confronté. Après le choix du jazz, rejet de son appartenance à la classe bourgeoise, en baignant pendant dix ans dans ce ghetto suicidaire, il



prolongeait son refus, à la recherche de son identité spécifique de nègre. Il partageait totalement la condition des jazzmen : artiste en marge, rejeté, aux mains des professionnels du show business. Mais, de par sa condition sociale initiale bourgeoise, il ne dépassera jamais l'opposition noir-blanc pour prendre conscience des oppositions économiques et politiques que cette ségrégation recoupe ou présuppose. De là cette attitude actuelle, si différente de celle de Shepp, d'Ornette Coleman, et de tous les leaders conscients politiquement du free jazz. Cependant, il ne rejettera pas pour cela la rencontre avec de jeunes musiciens blancs, disponibles aux apports qu'ils peuvent offrir. C'est ainsi que pendant plus d'un an il put jouer avec Gerry Mulligan, ainsi qu'avec Lee Konitz, John Lewis, etc... Une série d'expériences qui préparaient la rencontre décisive, celle qui allait marquer toute l'histoire du jazz, avec Gil Evans. Ainsi va naître une collaboration étroite avec le compositeur-arrangeur blanc. Leur musique, issue du bop parkerien va tendre vers des arrangements plus limpides, moins écorchés, vers une sorte de plénitude qui va marquer le styl cool dans les années 49-50 (Miles ahead). Ce succès du cool jazz n'empêchera pas Miles d'être bientôt oublié, ou presque, réduit à jouer seul dans les clubs où l'on veut bien lui accorder quelques soirées. C'est vers 1954 qu'il arrive à se détacher de la drogue : « J'étais malade et j'en avais marre... Je me suis couché par terre et j'ai regardé le plafond pendant douze jours ; j'ai chassé tous les gens que je n'aimais pas. C'était comme si j'avais eu une grosse grippe, seulement c'était pire. Je rejetais tout ce que j'essayais de manger. Mes pores s'ouvraient et je répandais une odeur de



soupe au poulet. Alors, ce fut fini. » C'est l'année suivante que commence à se dessiner, avec le succès remporté au festival de Newport, le début d'une période faste. Les disques enregistrés au catalogue Prestige commencent à se vendre. La musique elle-même n'a guère évolué, conservant cette pureté, cette sophistication, cette plénitude qui la définissent essentiellement. Avec le succès viennent l'argent, le luxe et les débuts de cette légende qui n'a fait depuis que continuer à se répandre. La recherche et la somptuosité de ses vêtements, sa vie amoureuse, vont devenir autant de traits spécifiques d'un nouveau mythe Miles Davis. Musicalement, s'il revient au style néo-bop hérité de Parker, il affirme la sophistication et le lyrisme du son pur de trompette. Coltrane dira à propos de lui en 1957 : « Je trouvai Miles à une nouvelle étape de son développement musical... Grâce aux lignes directes et libres de sa musique, il me sembla facile d'appliquer les idées harmoniques que j'avais... La musique de Miles me donna une grande liberté. » Ainsi, ils enregistrèrent ensemble le célèbre « Kind of Blue », disque qui devait marquer toute une génération de musiciens, en même temps que symboliser la perfection formelle qu'atteignait alors le jeu de Miles. Participait aussi à la séance Bill Evans dont il dira qu'il a joué avec lui parce qu'il aimait sa sonorité : « Mais il ne joue plus maintenant comme lorsqu'il était avec nous. Maintenant, il sonne blanc. »

Du cool au pop

Au cours des années 60, maître de sa musique, sûr de sa démarche, il s'entoure de jeunes musiciens qu'il influence mais qui ont à leur tour prise sur le développement de la musique du groupe. Le jazz de cette époque sera fait autant, ou en même temps, par le free jazz des débuts d'ESP (avec Ornette Coleman, Albert Ayler, Sunny Murray, etc...), que par les musiciens de Miles : Tony Williams, Herbie Hancock, Ron Carter, Wayne Shorter. Déjà s'affirme, ce qui ne fera que se confirmer par la suite, le désir de Miles Davis de s'adjoindre des sidemen jeunes qui l'aident à découvrir, ou qui viennent proposer une nouvelle approche des instruments en même temps qu'une contemporanéité continue de sa musique. Loin de figer son art, il veut le confronter avec le modernisme, les formes nouvelles, pour éviter toute rupture, tout changement brutal qui caractérisait à la même époque la démarche coltranienne. Tous les albums enregistrés dans les années soixante témoignent de cette intelligence musicale avisée qui lui permet de perpétuer son jeu sans pour cela le figer : lente et constante évolution des backgrounds, qui ne remettent jamais en question les conceptions longtemps expérimentées précédemment : même si l'on note déjà une libération progressive des structures : ainsi de « Miles Smiles », « Sorcerer », « Nefertiti », « Miles in the sky », « Filles de Kilimandjaro ». On peut noter l'intrusion progressive du piano électrique avec Herbie Hancock, puis avec Chick Corea, celui de la guitare électrique de John McLaughlin dans « In a silent way ». Car il prend conscience alors des apports de la musique née du rock and roll ; mais il dira : « Je n'aime pas le mot rock et toute cette merde. Le jazz aussi est un mot Oncle Tom. C'est un mot créé par les Blancs, je ne l'ai jamais entendu prononcer avant de le lire dans un magazine. » Il ajoute : « Le rock, c'est une musique qui répond à une situation

sociale. Il y en a de deux sortes, blanc et noir. Les bourgeois noirs essaient de chanter blanc, tandis que les Blancs essaient de trouver un son noir... Blood Sweat and Tears est un groupe qui me gêne ; ils essaient d'avoir l'air hip, et ils ne le sont pas ; ils essaient de chanter comme des Noirs et ils parlent comme des Blancs ; ils essaient d'obtenir le son de Basie en y mettant quelques harmonies, mais cela a été fait il y a des années. » Même s'il déclare pouvoir reconnaître un groupe blanc à sa sonorité, il sait reconnaître l'apport de certains musiciens pop : « Quelques-uns de ces groupes sont bons, pourtant. Jimi Hendrix peut prendre deux Blancs dans son groupe et les faire swinguer à tout casser (swing their asses off). » Aussi penche-t-il pour un mélange, des rencontres qu'il a approfondies ses dernières années : « Il faut que les groupes soient mélangés : l'un possède quelque chose, l'autre quelque chose de différent. Mais, pour obtenir le swing, il faut des Noirs... Tony Williams a un groupe mixte, et son guitariste blanc John McLaughlin ne jouerait pas comme il joue avec Tony s'il était dans un groupe blanc. »

Pour « In a silent way », il utilise aussi John McLaughlin ; « Je n'ai pas utilisé John en tant que guitariste rock, mais pour des effets spéciaux, car il n'est pas plus guitariste rock que je ne suis un trompette rock. Il n'y a pas besoin d'une certaine spécificité pour jouer rock. » Pour Miles Davis, il s'agit avec ce disque d'incorporer de nouvelles sonorités, de créer de nouvelles structures qui doivent laisser transparent le son particulier de sa trompette. Aussi élargira-t-il sa formation : deux pianos électriques, un orgue, une guitare électrique, etc... ; de la même façon, il libère harmoniquement les exécutants, en leur proposant des parties musicales très longues, très amples, qui permettent d'établir un climat rappelant certaines conceptions contemporaines de la nouvelle musique et du progressive pop. Mais, toujours selon une direction ferme qu'il veut contrôler : « Je dis à chacun ce qu'il doit faire. » « Bitches brew » accentue cette impression de libération harmonique, avec une tendance marquée vers l'esthétique free que ceux qui assistèrent au festival de jazz d'Antibes en 1969 eurent l'impression de découvrir : un foisonnement musical, une profusion rythmique, portent le son de la trompette qui, lui, paradoxalement, s'affirme toujours souverain, espacé, distancé. Les sidemen ont changé : plus jeunes, parfois européens, plus près de la nouvelle musique (pop, contemporaine, etc...), Dave Holland à la basse, Chick Corea au piano, Jack de Johnette à la batterie et plus récemment Keith Jarrett. L'épure héritée de l'époque de Gil Evans laisse maintenant place à des changements de rythme, à une agressivité des sons et des formes qui les enserrant. De là le succès de la musique de Miles Davis auprès de la pop generation, avec, de plus, son dandysme qui continue à s'exprimer par des artifices vestimentaires, des attitudes de pop star qui perpétuent sa légende dorée. Ainsi fut-il invité au festival de l'Île de Wight, étonnante « promotion » que connaît, parallèlement à lui, son ancien drummer, Tony Williams, pour lequel il conserve une grande admiration. Le dernier enregistrement live au Fillmore, sa photographie en couverture de « Rolling Stone », témoignent de l'actualité de sa musique et de son personnage. — PAUL ALESSANDRINI.

* Extraits d'interview de Rolling Stone n° 48, décembre 1969.



le chaud jacques brun

Cinq « Sex Machine Shows » en trois jours, on peut en tirer un bilan, ce qui n'aurait sans doute pas été possible si James Brown n'en avait donné qu'un seul. Musicalement, ils se valurent tous, mais si l'on considère le pur et simple succès, force est bien de constater que seul le premier show fut parfaitement satisfaisant et qu'au fil des représentations, la salle se révélait de plus en plus difficile à conquérir et à manœuvrer. Le dimanche et le lundi, voire le samedi soir, il fallut attendre le rappel (après l'épisode des fausses sorties), il fallut que Brown et son compère Bobby Bird insistent longuement pour que les gens se lèvent, pour que quelques téméraires entraînent les moins braves vers la scène où les gorilles, en place depuis longtemps, attendaient tranquillement la vague. C'est que pour le premier concert, l'audience se composait de 75 % de Noirs, proportion qui se réduisit jusqu'à 25 % le lundi soir. Ce public n'avait rien de commun avec ceux qui vinrent voir Sly & the Family Stone, Ike & Tina Turner, Eric Burdon et War ; ce n'était plus ces montagnes de cheveux crépus, ces vêtements aux couleurs délirantes. Les coiffures défrisées étaient de rigueur, ainsi que les costumes ajustés, aux épaules relevées. En venant voir James Brown, ils réalisaient un rêve exaspéré dans la moiteur des discothèques du samedi soir, lesquelles sont bien souvent l'endroit où ils vivent les meilleurs moments de leur semaine, de leur vie. La musique de James Brown, c'est leur sortie de secours, la certitude pour eux qu'il existe malgré tout un moyen de ne pas perdre leur identité fondamentale. Rien n'est plus primitif, sans doute, que la musique de James Brown. Rien n'est plus direct que son show. Les mêmes accords inlassablement ressassés lui confèrent un pouvoir hypnotique qui n'a rien de magique ou d'artificiel. Le beat est celui du cœur. Le spectacle, par contre, se veut surnaturel et c'est là qu'intervient le jeu de jambes de James Brown, ce sens miraculeux de l'équilibre, qui lui permet d'effectuer des gestes et des figures défiant le sens commun. Là se produit la relation idole-fidèles, née de l'étonnement. La scène est envahie lorsque le Dieu veut s'en aller, lorsque chacun réalise inconsciemment qu'une période de bonheur total est en train de s'achever.

Et que faudra-t-il retenir de James Brown? Son « jeu de scène » finit par lasser, trop limité à une habileté d'où la spontanéité semble avoir disparu. Il s'agira toujours des mêmes figures, celles qu'un boxeur travaille devant sa glace et qu'un ancien boxeur devenu showman peut reprendre sans rien y changer. Et puis, il y a ces bruques « tombés », avec le micro, ces

trois capes que Bobby Bird jette l'une après l'autre sur les épaules de Brown, qui se dirige vers les coulisses, s'arrête, trépigne, rejette la cape, retrouve « Sex Machine » pour quelques secondes, retombe à genoux, re-cape, re-fausse sortie... La foule hurle, l'idole la quitte dans une débauche de satin, mais elle a assez mollement apprécié de magnifiques versions de « Georgia on my mind », « Bewildered » et « It's a man's man's world ». Là étaient pourtant les moments où Brown montrait quel admirable chanteur il peut être. Ce n'était pas suffisant pour atténuer l'impression de pauvreté que dégageait un show où il ne se passait pas grand-chose avant les dernières minutes. Que « Sex Machine » ou « Super Bad » donnent envie de danser, on le savait depuis longtemps. Mais il est impossible de prétendre que le show que l'on vit à l'Olympia, les 6, 7 et 8 mars est le meilleur du monde.

Ça s'est passé au George V, dans les étages supérieurs. L'appartement était silencieux, une TV, machinalement allumée, faisait une tache grise dans cet air transparent qui rendait beau le vert des tissus. Brown nous tournait le dos. Il se retourna pour nous accueillir d'un sourire réservé, puis il se plongea dans l'examen minutieux du Rock & Folk dont je m'étais muni. Page par page. Il rit en voyant « Sex Machine » en titre de l'article sur Ike & Tina, mais il ne se fâcha pas le moins du monde de voir qu'on lui avait emprunté son gimmick. R & F : Vous êtes venu à l'Olympia, il y a quelques années. Avez-vous retrouvé le même public, où même ce des gens différents qui sont venus vous voir?

J. B. : ...Ce sont les mêmes... mais il y en a davantage, et ils ont évolué. Ils sont encore plus enthousiastes qu'auparavant, encore plus nombreux à venir. Cela me laisse penser que ma musique plaît de plus en plus par ici, que les gens en ont besoin de cette musique... Parce qu'ils la ressentent, elle est leur. R & F : Comment expliquez-vous ce succès toujours grandissant?

J. B. : Parce que je continue dans la voie que je me suis tracée il y a dix ans ; j'essaie sans cesse de perfectionner ma musique. Je veux qu'elle corresponde de plus en plus à la réalité, je veux qu'elle soit LA réalité... Ce que je chante, C'EST la réalité. Vous comprenez? Je ne chante pas des rêves, des histoires inventées, je chante LA réalité, et c'est la raison pour laquelle beaucoup de gens veulent me voir. Je ne les trompe pas. Je suis celui en qui ils ont une chance de se reconnaître, parce que j'ai, ou j'ai eu, les mêmes problèmes. Et ils savent que je peux, que je veux les aider, et ils savent que je les aide... Mon show n'est pas un show, à proprement parler.

R & F : Vous voulez dire que ça ne vous

intéresse pas, le côté spectacle, mais que votre but est que les spectateurs deviennent acteurs?

J. B. : C'est cela. Je ne veux pas de moi et les musiciens d'un côté et le public de l'autre. Je veux être celui qui libère... c'est cela... je veux les rendre libres... Mon show doit être considéré comme une révolution, car, si les spectateurs deviennent acteurs, c'est absolument une révolution, vous savez.

R & F : Ces centaines de personnes qui montent sur scène... vous le désirez, n'est-ce pas? Vous faites tout pour que ça se passe ainsi et vous ne voulez pas partir avant que ce ...happening ait eu lieu. Cela signifie que, parfois, la musique n'est pas suffisante pour « libérer » les gens, et vous pensez cependant qu'ils sont tous semblables, partout. Quelles sont alors les raisons de ces contraintes extérieures à vous, à votre musique, à votre public?

J. B. : (après quelques secondes). Je crois que tout dépend du pays dans lequel on se trouve, parfois, même, tout dépend du lieu... Aux États-Unis, c'est frappant... il y a des endroits où on ne peut pas y arriver (« you never can make it, man ! »), d'autres où il n'y a pratiquement rien à faire. C'est parce que dans certains pays, les gens sont (se sentent) libres, et que dans certains endroits, on se sent plus libre que dans d'autres. L'Olympia est absolument fantastique à ce point de vue. Les gens sont libres... on se retrouve vraiment tous ensemble, il y a des vibrations dans cet endroit. Elles existent, et c'est pour cela que les concerts sont toujours fantastiques.... Aussi, je crois que les Français et moi (et ma musique), nous nous comprenons. Vous êtes des révolutionnaires. Vous évoluez. Vous ne changez pas, vous évoluez, toujours... Vous voulez que ça change...

R & F : Nous avons le même gouvernement depuis plus de dix ans...

J. B. : (grimace). C'est mauvais, ça... il faut changer... les gens veulent que ça change !... « Sex machine » est une chanson révolutionnaire ! Le sexe, c'est maintenant, c'est actuel (« Sex is now !! »); c'est une pensée révolutionnaire que de vouloir être une « sex machine » !

(Bruit de l'appareil photo dans quelques secondes de silence).

R & F : Votre musique, vous dites qu'elle est la réalité et vous dites qu'elle est révolutionnaire. Comment pouvez-vous concilier votre idéal révolutionnaire et votre position de star?

J. B. : C'est justement ce qui me permet d'aider mes frères, mon peuple : je paie beaucoup d'impôts, je donne de l'argent pour les œuvres, pour tout ce qui lui est directement ou indirectement utile... Je les aide, et ce que je fais, personne n'aurait les moyens de le faire à ma place... Je les aide à se

libérer d'institutions qui les oppriment... c'est un acte révolutionnaire.

Clay et Frazier, mes amis

R & F : Avez-vous des projets?

J. B. : ...Continuer, quoique je pense arrêter de tourner aux États-Unis... ça devient réellement impossible, mais je voudrais organiser des « soul music festivals »... Avec des terrains tout préparés, tant pour les musiciens que pour le public... Il y aurait des sonos, du matériel en permanence, tout ce qu'il faut pour enregistrer. Je ne sais pas quand ou comment ça pourra se faire. D'autre part, je vais revenir en France à l'automne prochain, faire une tournée dans quelques villes françaises... J'aimerais énormément vivre en France, m'installer ici... Si j'avais dix ans de moins, peut-être. Je ne peux pas tout déménager pour replanter ici... Ike Turner devrait réellement s'installer en France... Avec ce qui leur arrive ici, ils sont assurés d'être au moins aussi bien qu'aux États-Unis... C'est fantastique, ce qui est arrivé, parce que ça leur permet de revenir quand ils le veulent. C'est ce qui s'est passé pour moi, aussi. Je connais bien Ike ; il avait des tas d'idées, il y a dix ans, et maintenant elles sont toutes réalisées... C'est lui qui a été le premier, par exemple, à utiliser un stroboscope.

R & F : Quelles sont vos relations avec les gens que vous produisez, avec ceux qui participent à votre show? Sont-ils vos amis, ou simplement des artistes au même programme que vous, des « stage acts ».

J. B. : ...Je n'aime aucun des disques que j'ai produits. Quand je les réécoute maintenant, je... je ne peux plus les supporter ! Pour moi, un bon disque est toujours bon, même dix ans après... En général, les gens qui sont dans mon show... sont simplement des « stage acts »...

R & F : Vous est-il possible d'avoir des amis?

J. B. : J'ai des amis. Quelques-uns de mes musiciens, particulièrement le tromboniste, que je considère comme l'un des meilleurs aux États-Unis, même comparé aux meilleurs jazzmen. Ce type, je suis né dans la même ville que lui, nous sommes allés en classe ensemble... Le coiffeur, là aussi, est un ami d'enfance... L'autre, j'ai toujours été en contact avec lui. Il a joué dans beaucoup d'orchestres, et un jour, je lui ai demandé de venir avec nous...

R & F : Est-ce que King Records vous appartient?

J. B. : Non. J'enregistre et je fais des productions pour cette marque. C'est tout. Une compagnie de disque ne m'intéresse pas. Trop de problèmes. R & F : Vous n'êtes pas un businessman ; pensez-vous que cela soit incompatible avec la profession d'artiste?

J. B. : Ça fait trop de choses... On risque de se perdre, effectivement, et c'est parfois dur de faire le point, de voir où on en est. La musique s'en ressent, et vous risquez de perdre le contact avec le public. Il ne vous reconnaît plus. Il ne reconnaît plus votre musique... C'est très grave.

R & F : Cela vous est-il arrivé... de ne plus savoir où vous en étiez?

J. B. : Cela m'est arrivé, oui... Il y a environ dix ans... Je ne savais plus où j'allais, avec ma musique... Je ne savais vraiment plus quoi faire... J'avais perdu le contact...

R & F : Regrettez-vous l'époque où vous faisiez de la boxe?

J. B. : Pas vraiment. Je préfère ce que je fais maintenant. Je ne suis pas certain que j'aurais aussi bien réussi dans la boxe.

R & F : Vous connaissez Clay et Frazier?

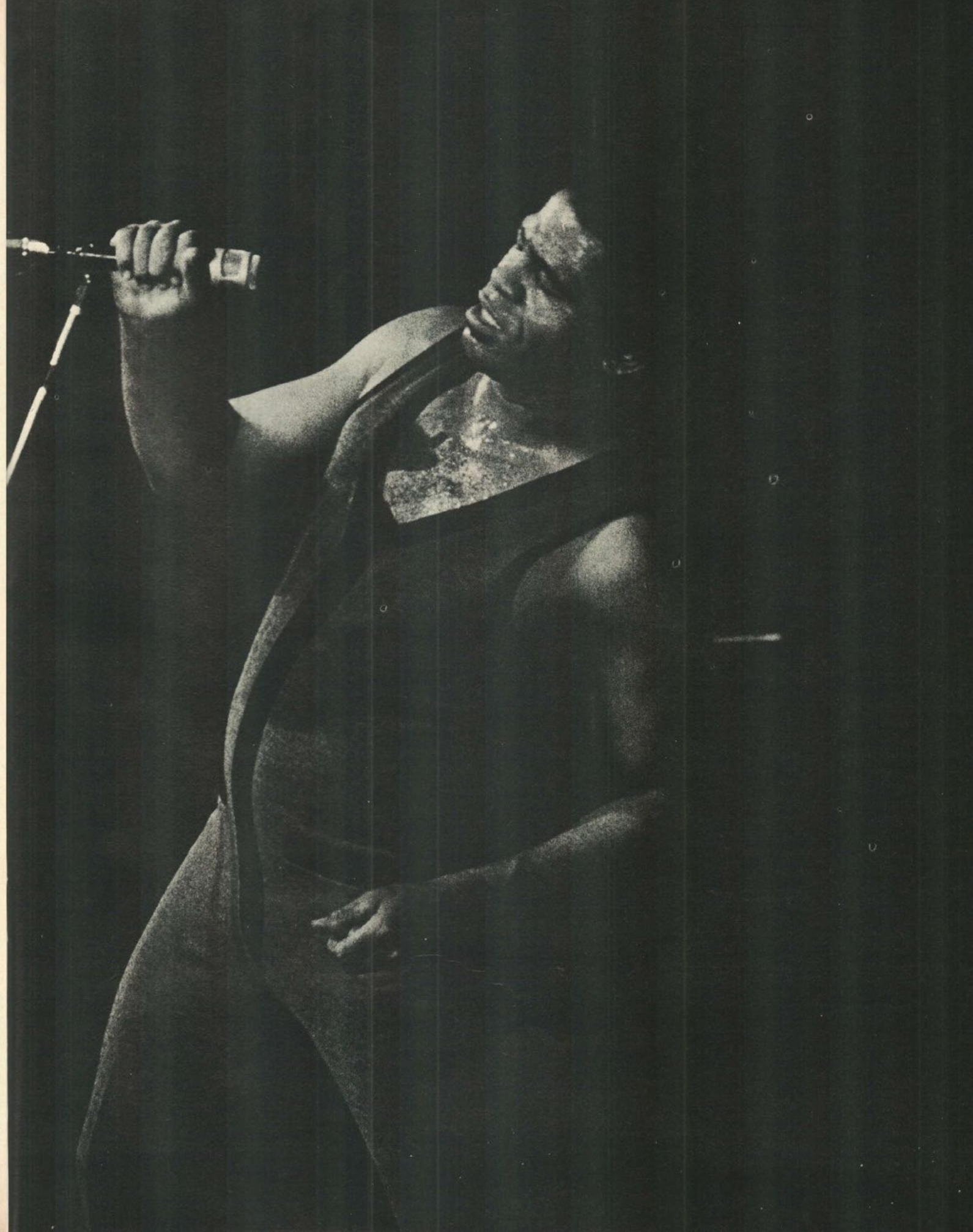
J. B. : Ce sont des amis à moi... Je ne sais pas qui va gagner.

Le téléphone sonne pour la quatrième fois, assombrissant son visage décontracté. Il décroche : « Je ne veux plus être dérangé ». Clong. Coca. Cigarettes vite éteintes parce que la fumée des Gitanes s'avère dure pour sa gorge.

J. B. : Je voulais vous dire une chose... Pourquoi je ne peux pas voir tout le monde... pourquoi je me méfie des journalistes, des photographes... J'étais à Berlin l'autre jour, et, dans la rue, je me suis fait aborder par des types qui ont tellement insisté pour me photographier que j'ai fini par accepter. Vous ne savez pas ce qu'ils ont fait? Ils ont mis cette photo dans un journal communiste en disant que je soutenais le Parti, que j'étais avec eux, etc. ! Je ne suis pas communiste ! Je ne suis pas fasciste, je ne suis rien ! Je suis le peuple, et c'est tout ce que je veux être, le peuple ! Je voulais vous dire autre chose... Je ne comprends pas le français, mais j'ai regardé votre journal... et lui aussi, il est pour le peuple... Vous faites du bon travail (etc., etc...).

Leloir, qui a tout ce qu'il faut comme images : « Vous n'aviez pas ce micro équilibré, il y a quatre ans? ». James Brown ne comprend visiblement pas. « Mais si, le micro dont vous vous servez en ce moment à l'Olympia, qui a un pied lesté, équilibré. Vous savez vous le faites tenir en équilibre, penché... il peut rester immobile plusieurs secondes !... c'est un, heu... « swinging microphone », en quelque sorte ! ».

« Swinging microphone !!! ». Rire énorme de Brown. Qui n'avait jamais vu ce micro avant de monter sur la scène de l'Olympia. Sans doute les instructions faisaient-elles état « d'un micro à pied rond » qui devrait être à la disposition de Mr. Brown dans tous les concerts prévus en Europe. Vraiment un grand sens de l'équilibre, Mr. James Brown. — JACQUES CHABIRON.



Tout comme celui de Bob Dylan en 65, le concert du 27 février fit passer

sur Londres ce frisson si particulier qui caractérise les très grands événements.



L'ÉTRANGER

Comment faire ? Jamais la musique des mots, en admettant qu'on sache la jouer juste, ne remplacera la vraie musique, celle des notes. Et jamais un sentiment exprimé par un autre ne se laissera entièrement capturer, coller en petites lettres noires sur une feuille blanche. La musique, ce sont des sentiments exprimés par des notes, des mots aussi qui deviennent notes. Il n'est pas difficile de reproduire ces mots, mais les notes ? On n'a ainsi, avec toute la meilleure volonté du monde, qu'un aspect des choses qui n'en est même pas la moitié : il y a la musique, et puis les mots, et puis la musique et les mots, ensemble. Il est des fois où il n'est pas trop ardu de donner, à l'aide de phrases construites comme ci ou comme ça et d'explications plus ou moins techniques, un reflet presque fidèle de ce que l'on a entendu. Parce que certaines musiques sont autant visuelles que spirituelles et se prêtent plus à l'analyse que d'autres, font plus appel à un rite gestuel ou à un processus musical presque mécanique, processus et rite que l'on peut à la rigueur décrire et expliquer. Mais comment seulement oser espérer qu'il sera possible de restituer un peu de cette musique-là qui est celle de l'âme, impalpable, vibrante et intime, qui flotte dans la tête comme un songe vague, fuyant à chaque fois que l'on croit l'appréhender ? Permanence lancinante d'un souvenir à la fois extrêmement précis parce qu'il procure encore, des jours et des jours après, le même plaisir, et diffus parce qu'il est absolument impossible d'en rendre la saveur. Tout danse, s'enroule et s'emmêle, et les doigts se referment sur le vide comme s'ils voulaient saisir un nuage. Sentiment aigu de sa propre impuissance à décrire, à restituer l'essentiel de ce souvenir à ceux qui n'ont pas eu la possibilité de le partager mais y ont droit

pourtant. Cette restitution ne peut se faire que partiellement, au bas niveau de la description dans le temps et dans l'espace, à celui de la réinsertion de la musique en question dans un contexte général (mais pas à celui des comparaisons, ici impossibles), à la rigueur par l'explication de ses propres réactions intimes en présence de cette musique. Mais jamais il ne sera question de la rejouer sur un papier, seul un idiot ou un pur génie pourraient l'espérer.

C'est pourtant là la chose capitale, cette permanence du souvenir, ces lambeaux splendides qui traînent dans la tête, une semaine après, alors que l'oubli devrait avoir commencé son œuvre. Émotion encore palpitante au chaud de l'être, après sept jours et sept nuits tout imprégnés d'elle, et beaucoup d'autres à venir qui leur seront pareils, preuves renouvelées de la grande importance de l'événement, pour soi-même au moins. Il n'est pas question de prendre du recul pour laisser aux premiers sentiments, souvent trompeurs, le temps de se décanter, de faire place à l'analyse lucide, car il ne peut être ici question d'analyse. Ni même de lucidité. Juste la force et la douceur d'un sentiment pur et rebelle. Qui dissèque un amour ou la tendresse d'une lumière quand ils lui tombent sur le cœur ou dans les yeux ? On subit, on se laisse emporter. Et quand les gens viennent vous demander « comment était-ce ? », on ne peut qu'ouvrir tout grands les yeux et constater quels pauvres moyens sont les mots. Bonheur d'avoir au fond de soi, bien au chaud, un rêve dans lequel se replonger à loisir. Peine de savoir ce rêve si proche et de ne pouvoir le faire partager aux autres. Mais le bonheur, égoïste, l'emporte toujours, quand reviennent par bouffées les mémoires de l'instant.

« Je suis descendu en ville pour te voir

l'autre jour
Mais tu n'étais pas chez toi
Alors j'ai parlé un moment avec quelques
vieux amis
Avant d'aller errer tout seul.
C'est si dur pour moi maintenant
Mais j'y arriverai d'une façon ou d'une autre
Bien que je sache que je ne serai plus le
même.
Ne changeras-tu jamais tes manières?
C'est si dur de réussir en amour
Quand on est du côté perdant. »
(The losing end).

Le temps des solitaires

La rock music, un moment tout entière vouée à l'expression de groupe, qui était le parti pris à la fois musical et spirituel de toute une génération, est en train, tout doucement, d'évoluer, de revenir à des valeurs plus individuelles. Les chanteurs solitaires réapparaissent, de plus en plus nombreux, et leur chant doux-amer commence à se faire sérieusement entendre au milieu du tonnerre des amplificateurs. Comment ne pas penser, en cette circonstance, à un solitaire de toujours, le plus grand, celui qui montra la voie à presque tous et dont l'influence et la façon de concevoir le rôle de chanteur retrouvent aujourd'hui une nouvelle force? Comment ne pas penser à Bob Dylan? Au moment où beaucoup ne voient plus en lui qu'un souvenir, d'autres un peu pareils à lui reprennent le flambeau. Des hommes armés d'une guitare sèche ou soutenus par des groupes à la seule fonction d'accompagnateurs — l'un des grands principes des groupes de rock était que le bassiste avait — théoriquement — la même importance que le lead singer —, des hommes qui trouvent dans ce moyen d'expression individuel la possibilité d'offrir enfin un peu plus d'eux-mêmes, sans fards ni trucages, sans avoir à partager avec d'autres la musique née en eux-mêmes, sans être prisonniers d'une machine sonore souvent contraignante. Certains sont faits pour s'expliquer par le biais de la fulgurance électrique, d'autres par celui d'une voix d'homme, simple et nue. Ce n'est ni mieux ni moins bien, c'est comme cela. Et ce retour à la simplicité sonore, au dépouillement, correspond indiscutablement à un besoin du public. Ces hommes ne sont pas tombés, pour la plupart, comme une brusque pluie d'automne après la sécheresse. Ils étaient là depuis longtemps, et leurs noms étaient connus de beaucoup, ils faisaient souvent partie de groupes qu'ils ont décidé de quitter quand ils ont su que l'heure était venue de tenter l'aventure solitaire. Parce qu'ils avaient à sortir d'eux-mêmes des sentiments trop intimes pour être compris ou partagés par quatre ou cinq autres individus, quels qu'ils soient et quelles que soient leurs affinités. Des cendres des Them a émergé Van Morrison. De celles de la Flying Machine est né une seconde fois James Taylor. Sa famille suit. De celles du Fish vient Joe MacDonald. L'Airplane, qui n'est pas mort, offre Hot Tuna et Paul Kantner, et Marty Balin. Le Steve Miller Band offre Boz Scaggs, ce qui n'est pas rien. Les Beatles John Lennon, ce qui n'est pas rien non plus. Les Byrds, le Buffalo Springfield, les Hollies et Crosby, Stills et Nash réunis offrent, justement, Crosby et Stills et Nash. On pourrait multiplier les exemples à l'infini. Le point commun à tous ces gens est qu'ils ont un jour ou

l'autre éprouvé le besoin de continuer leur chemin seuls, temporairement ou définitivement, de se débarrasser, ne fut-ce que le temps d'un disque, des contraintes inhérentes à toute création collective. Et tous ont abouti à ce résultat, sous des formes très différentes, qui est l'adoucissement sonore de leur rock and roll et son enrichissement sur le plan des textes et de leur vérité.

« Je veux vivre avec une fille à la canelle
Je pourrais être heureux pour toute ma vie
Avec une fille à la canelle.
Rêveur d'images je courais dans la nuit
Pour nous voir ensemble poursuivre le clair de lune.
Dix saxophones d'argent
Une basse et un archet
Le batteur se repose entre les shows et attend
La fille à la canelle. » (Cinnamon Girl).

Le temps du Buffalo

Neil Young n'a pas suivi ce chemin-là. Pas exactement. Car, s'il fit bien partie de groupes, de deux groupes fameux, toujours il resta un homme seul, réfugié à l'écart, artistiquement et humainement, de ses compagnons, comme s'il était là contre sa propre volonté, en attendant. Il n'a pas eu un jour l'idée de faire une carrière solitaire : il n'a jamais envisagé autre chose. On a l'impression, en écoutant les enregistrements du Buffalo Springfield, que Neil Young se place délibérément en marge du groupe, qu'il y a les autres et puis lui, les compositions des autres et puis les siennes. L'homme avait raison, car ses chansons lui appartiennent trop profondément pour qu'un autre que lui-même les chante (cf. « Flying on the ground is wrong » et « Out of my mind », du premier album), ce qui n'est pas le cas de celles de Steve Stills, par exemple, plus de belles chansons formelles que de vraies confessions (à l'exception, peut-être, de « Suite : Judy blue eyes »), ou, en tout cas, sentiments très élaborés, parfaitement habillés. Jamais Neil Young, lui, n'est plus à l'aise que quand il est seul, et quand il ne l'est pas, les autres doivent, d'une façon ou d'une autre, se plier à sa sombre personnalité, à la force incroyable qui émane de lui. Ceux qui étaient à l'Albert Hall lors du seul concert donné par C, S, N & Y en Grande-Bretagne, l'an dernier, ne sont pas près d'oublier la force saisissante du message de Neil Young ce jour-là, la façon dont il tira ses compagnons, penchés les uns sur les autres, la façon qu'il eut, sans rien faire pour cela, de dépasser de la tête et des épaules ceux qui étaient sur la scène avec lui et qui n'étaient pourtant pas les premiers venus. Sans doute, Neil Young est-il d'ores et déjà l'un des trois ou quatre plus importants parmi les chanteurs de sa génération. Mais il ne faut pas croire qu'il est né hier, le jour où son nom s'est ajouté à ceux de Crosby, Stills et Nash, non plus que le jour où il a enregistré « After the Goldrush », ce disque qui le révéla enfin au grand public. Neil Young, depuis longtemps déjà, était devenu quelque chose comme un mythe pour une fraction importante de la jeunesse américaine, celle qui préfère découvrir plutôt que d'entériner et la qualité à la mode, l'objet d'un respect et d'une admiration sans bornes, presque d'un culte (mais ces gens-là sont justement ceux qui aiment plutôt qu'ils n'adorent). C'est qu'il était dans le coin depuis un bon moment, Neil, depuis ce

jour où, cédant aux instances de son bon copain Steve Stills, il était arrivé du Canada dans un vieux corbillard et avait joint son talent à ceux des membres du Buffalo.

« Il y a une ville dans le nord de l'Ontario
Où sont gardés mes souvenirs à garder.
Dans mon esprit j'ai encore besoin d'un
endroit où aller
Et tous mes changements étaient là-bas.
Les fenêtres bleues derrière les étoiles
La lune jaune qui monte
Les grands oiseaux dans le ciel
Qui jettent des ombres dans nos yeux
Nous laissent désespérés. » (Helpless).

Depuis ce jour-là, Neil Young ne cessera de donner l'impression qu'il est mal à l'aise partout où il vit, qu'il traîne au fond de son cœur une sorte de nostalgie de ce temps de son enfance/adolescence où il n'était qu'un enfant comme les autres, un enfant de la campagne, amoureux de la nature. Nombre de ses chansons (« On the way home », « Helpless » et le tout nouveau « Journey through the past », du prochain album, entre autres) font part de cette nostalgie pesante, de ce mal du pays et surtout du temps de l'insouciance. L'insouciance, Neil ne la trouva pas avec le Buffalo Springfield. Années difficiles et pleines de frustration, années de non-reconnaissance d'autant plus sombres que Neil Young et Steve savaient de façon certaine que leur talent à eux était infiniment plus grand que celui de la plupart des artistes en vogue à l'époque. Mais Buffalo Springfield n'était pas de son temps, il ne faisait que préparer l'après, que prévoir aujourd'hui. Années traversées par de sombres fâcheries qui jetaient Neil, boudeur, loin de ses amis, avant qu'il ne revienne pour repartir bientôt. Neil, eau et feu, maître déjà de cette expression qui est reconnue aujourd'hui, rongé par cette instabilité et poussé par cette force intérieure qui sont sa marque, apposa sur les trois albums du groupe son empreinte : ses chansons sont celles qui n'ont pas vieilli, avec deux ou trois thèmes de Steve Stills. Mais les mélodies et les mots de Neil sont plus vibrants, plus profonds que ceux de ses compagnons, et « Broken arrow », « Expecting to fly », « I'm a child » ou « On the way home » ne sont pas autre chose que des chefs-d'œuvre, tout comme « For what it's worth » ou « Bluebird » de Steve, d'ailleurs.

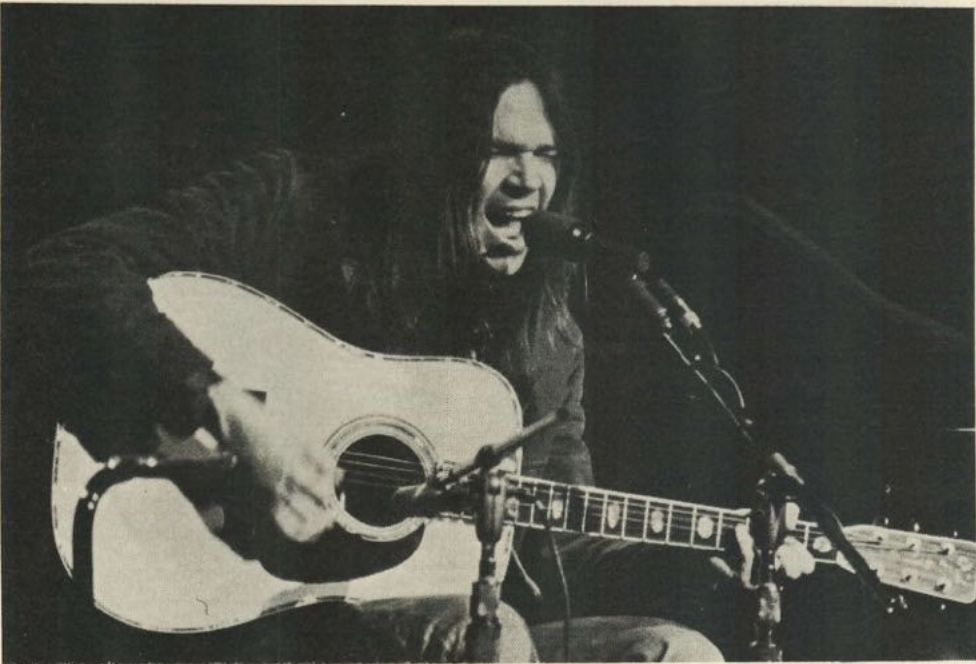
L'aventure du Buffalo se termina dans l'amertume et le groupe se disloqua, éparpillant ses membres aux quatre vents. Tous connurent une période assez longue d'obscurité (définitive pour le batteur Dewey Martin ou Bruce Palmer, le premier bassiste) puis émergèrent à nouveau. Jim Fielder joue avec BST, Richie Furay et Jim Messina mènent Poco vers la gloire, ce Poco qui perpétue l'aspect country qui était une part du Buffalo, quant à Steve Stills, il devint pour un temps musicien de studio (« Super Session », énormément d'albums folk et country) avant de devenir une superstar. Neil Young, dans l'intervalle qui sépare la mort du Buffalo Springfield de son entrée dans C, S & N,registra deux albums sous son nom, albums qui sont sans doute ce qu'il a réalisé de plus important à cette heure. Disques émouvants, profonds, musicalement et spirituellement extraordinairement riches, œuvres absolument authentiques à travers lesquels l'auditeur voit littéralement naître le vrai Neil Young, autorisé enfin à donner libre cours à ses rêveries tumultueuses.

« Neil Young » montre le chanteur en train de se dégager doucement de l'influence du Buffalo Springfield. Disque raffiné, presque sophistiqué par moments pour ce qui est de la musique (arrangements de Jack Nitzche), il offre un Neil Young en cours d'affirmation, plein encore de retenue timide mais déjà possesseur de ce sens de l'image qui lui permet de nourrir ses lumineuses mélodies de mots sombres et graves. Chansons qui sont comme des parfums estompés, des souvenirs qui flottent dans la mémoire, des souvenirs de femmes portés par une voix éthérée, lointaine, pleine pourtant d'une telle tension qu'elle force littéralement l'auditeur à un degré d'attention auquel seuls trois ou quatre chanteurs peuvent prétendre le pousser. « Qu'as-tu fait à ma vie?/Quand nous vivions ensemble (je le croyais)/Je savais que tu resterais/Et même quand tu es partie/J'ai essayé de prétendre que ça allait marcher, d'une façon ou d'une autre/C'est assez dur de te perdre/Sans la confusion de savoir que j'ai essayé/Mais tu as décidé que je serais seul/Maintenant il n'y a plus rien à cacher/Ça m'est égal que toutes les montagnes deviennent poussière dans le ciel/Ce n'est pas juste que je doive me réveiller à l'aurore sans que tu sois là/Qu'as-tu fait à ma vie? » (« What have you done to my life? »). C'est un Neil Young impalpable, d'autant plus difficile à cerner qu'il n'y parvient pas lui-même et se laisse emporter par le flot de ses peines, par la force confuse de son hyper-sensibilité. Et puis il y a le superbe et fulgurant « The loner », ébauche du Neil Young du second album, dont nous reparlerons plus tard, et surtout cette chanson absolument incroyable qu'est « The last trip to Tulsa », l'une des plus belles de Neil Young, forte comme un fleuve en crue, longue pièce dramatique et hallucinée, l'affirmation subite d'un autre Neil Young qui ne poursuivra d'ailleurs pas l'expérience, celui qui gratte furieusement sa guitare et roule au bout de rêves incroyables, dylanques, comme s'il suivait, lui aussi, « Desolation Row ». Ce parfum-là est plus violent que l'autre, un parfum de cauchemar splendide et folle recherche d'une

identité introuvable. « Je me suis réveillé ce matin/Avec une flèche en travers du nez/Il y avait un Indien dans un coin/En train d'essayer mes vêtements/J'avais l'habitude de dormir, vous savez/Avec une couverture sur mon visage/Je suis resté comme cela longtemps/Jusqu'à ce qu'ils découvrent que j'étais morte/Le médecin légiste était gentil/Et je l'aimais beaucoup/Si je n'avais pas été une femme/Je crois qu'ils ne m'auraient pas pris/Ils m'ont rendu ma maison et ma voiture/Et rien de plus ne fut dit/Je conduisais sur l'autoroute/Quand je suis tombé en panne d'essence/J'ai poussé ma voiture jusqu'à la station/Mais je n'osais pas demander/Les pompistes étaient jaunes et l'essence était verte/Bien que j'aie su que je ne pouvais pas/J'ai pensé que j'allais hurler/C'était lors de mon dernier voyage vers Tulsa/Juste avant la neige/Si vous voulez jamais aller là-bas, faites-le moi savoir/J'étais en train d'abattre un palmier/Quand un de mes amis est venu me demander/Si je me sentirais moins seul/S'il m'aidait à manier la hache/J'ai dit non, ce n'est pas un cas de solitude que nous avons ici/J'ai travaillé sur ce palmier pendant quatre-vingt sept années/Il a dit « va te faire foutre »/Et a marché vers sa Cadillac/J'ai abattu le palmier/Et il est tombé sur son dos. »

Le temps des chefs-d'œuvre

Le disque ne fit pas beaucoup de bruit en un temps dominé par les hurlements de sonos. Tous ceux qui le possèdent, cependant, l'ont écouté des nuits entières. Neil Young forma alors un groupe, Crazy Horse, et grava avec lui son second disque en solo, « Everybody knows this is nowhere », au titre révélateur. C'était à l'époque où Van Morrison préparait son « Astral Weeks », où James Taylor enregistrerait pour Apple et ne rencontrait que l'insuccès, le temps où Tim Buckley gravait « Happy/Sad », le temps où ces grandes voix solitaires se noyaient dans l'électricité ambiante. Leur heure est venue, enfin, sauf en ce qui



concerne Tim Buckley, encore à découvrir, et d'autres comme Jesse Winchester, le méconnu Taj Mahal, ou Jesse Collin Young, pour n'en citer que quelques-uns. Le second album de Neil Young donc, atteignait à une telle perfection que l'on se demande comment des choses pareilles peuvent rester ignorées, comment elles ne se fraient pas de force un chemin à travers toutes les modes, toutes les bidonneries incroyablement creuses qui se vendent comme des petits pains. La force de « Everybody knows this is nowhere » est fulgurante, rencontre de la tension interne de Neil Young et de l'instrumentation solide, épaisse, d'un rock and roll apparemment dépourvu de toute fioriture mais bien plus subtil qu'il n'y paraît. La personnalité de Neil Young y explose littéralement, dans un environnement beaucoup moins intimiste que celui du premier album. Comme nanti d'une motivation toute-neuve, l'homme se projette à travers sa musique de toutes ses forces (ceci ne veut pas dire forces physiques), créant un étonnant contraste entre le fond de ses chansons et leur forme, réussissant ce miracle d'être à la fois secret, tourmenté, intimiste, presque exclusivement tourné vers lui-même, et d'exprimer ses sentiments avec une puissance telle que nul ne peut y rester insensible. Sur des entrelacs de guitares électriques et un pesant beat, l'homme continue de s'attacher à explorer la vie en la mesurant à ses propres sensations, comme si le monde et les gens qui le peuplent n'étaient qu'un gigantesque miroir dans lequel il cherche à distinguer son propre visage. « Everybody knows » est tout entier traversé d'une flamme dévorante et éclaire d'une lumière crue toutes les qualités de Neil Young : une voix totalement personnelle, à la fois fragile et fortement expressive, le don de composer de splendides mélodies à l'économie, les mélodies qu'il faut sur les mots qu'il faut (ou le contraire), un remarquable sens des couleurs musicales (son jeu de guitare, heurté, rageur), et, enfin, un talent de parolier confondant, l'art de faire naître et vivre des images à la fois étranges et totalement évidentes, ce genre d'images qui fait dire à celui qui les écoute : « Comment n'y ai-je pas pensé moi-même? C'est tellement lumineux. » Mais personne n'y avait pensé auparavant, et l'un des charmes de Neil Young se tient là, dans cette façon qu'il a d'être différent sans se forcer pour cela, d'être autre avec le plus grand naturel. Il n'invente pas ce qu'il chante, il l'a vécu ; mais il l'a vécu de façon différente, parce que ce que voient ses yeux n'est pas ce que voient nos yeux, parce qu'il ressent toutes les choses et les mesure à sa propre sensibilité, exacerbée. Et la raison principale pour laquelle tant de gens se sont reconnus en Neil Young est qu'il est comme eux, rempli d'une grande confusion et désespérément à la recherche de lui-même, à la fois simple et compliqué, et capable de faire apparaître cette dualité que d'autres ne font que ressentir, comme une faille en eux, ils ne savent pas où, ils ne savent pas pourquoi. Lui non plus ne sait pourquoi, ni où, mais il sait l'effet que cela fait, et il sait le dire, avec des phrases qui touchent juste. Au cœur. Sophistication naturelle, parfaitement évidente tout au long de ce second disque, démonstration éblouissante de ce que peut devenir la rock music quand elle allie à la puissance sonore le jaillissement de l'image poétique et la vérité d'un homme, toutes choses qui (suite page 95) — PHILIPPE PARINGAUX.

**Double
Jackpots
paid by
attendant**

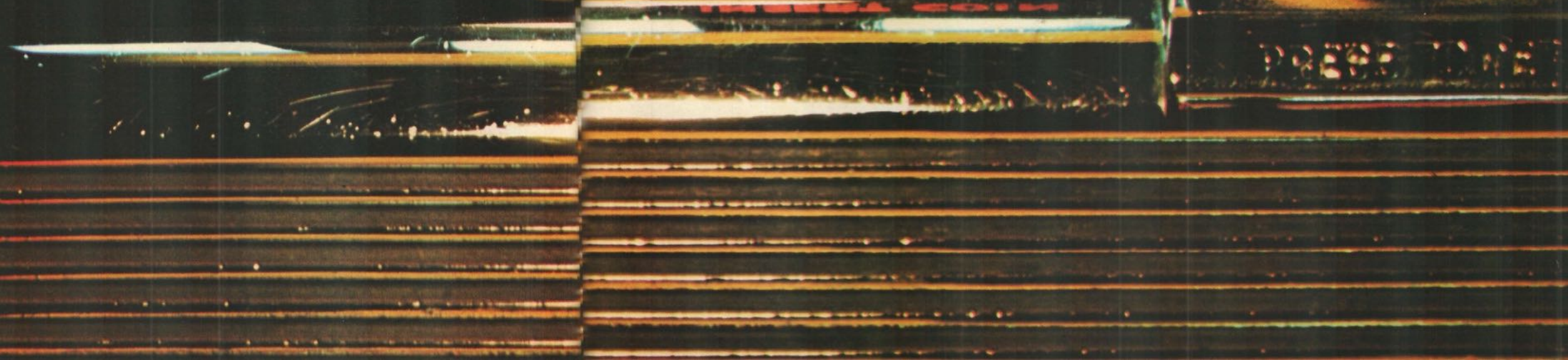


**new
york
overdose**

Au cœur d'un New York glacé et tentaculaire, Philippe Garnier tente de réchauffer son âme au contact de musiques extraordinairement diverses et vibrantes, à celui aussi de gens de toutes sortes au travers desquels il apprend à comprendre l'Amérique d'aujourd'hui autrement qu'en touriste désœuvré.



INSERT COIN



« You've got your country ways » rigole Natch, en me voyant dégringoler les marches du Paradox. Vous. Les péque-nots débarquent. Bottes de terrassiers, chemise de bûcheron à carreaux rouges et noirs, dungarees, bonnet de laine, etc... Upstate, dans les Catskills, l'élégance ne paie pas ; il y fait très froid. L'air est presque pur, de quoi saouler mes amis New-Yorkais. Bob et Natch sont natifs de Brooklyn, et ils ont rompu avec New York depuis longtemps. Mais, comme ils disent, « on y revient toujours... » On a trouvé à parquer dans la 7^e rue, entre la Première et la Seconde Avenue. Outasight. On est contents ; bien roulé, pas trop déprimés en traversant l'Hudson sur le Pont Washington (c'était même plutôt beau : le teint scandinave, avec icebergs et tout et tout). Il est environ quatre heures et demie, le soleil est déjà haut vers les quinzièmes étages, le mercure vole bas dans les moins dix moins quinze. Un bon repas au Paradox ; ça commence bien. Le Paradox est l'un des quatre ou cinq restaurants macrobiotiques de l'East-Side ; c'est le plus populaire. On y trouve de tout : des bons moments (l'après-midi) et des fous quarts d'heure (le soir, quand les « trendies » descendent d'Uptown ; parce que le Paradox, comme le Cauldron dans la 6^e rue, sont des endroits très in en ce moment. Donc, heavy yin vibes par moments). Mais c'est là qu'on trouve la meilleure nourriture, et la moins chère ; des gens bien mais aussi des conférencières du Metropolitan Museum of Art qui crèchent dans Park-Avenue, avec leurs caniches. Jusqu'ici, New York m'avait à la bonne. J'ai toujours trouvé NYC très excitant ; une certaine qualité dans la folie ; un genre de mort intéressant, comme certaines moisissures peuvent l'être. Quand je « descendais » à New York (j'habite à environ 250 km au Nord-Ouest, dans les Appalaches), je devenais fou pendant trois jours, mais avec cette bouée de sauvetage, cette idée que je pouvais toujours quitter le navire. La dernière fois, j'avais passé quatre jours merveilleux. Mon ami Jeff m'avait prêté son appartement, un deux-pièces très funky dans la 11^e rue, passé l'Avenue A ; c'est le Lower East Side dans toute son horreur. L'appartement est assailli par les courants d'air, les junkies et la musique espagnole, qui se joue à un volume absolument incroyable. On n'y dort jamais, dans ces bicoques, on s'y écroule de fatigue. Bref, le matin, réveillé par le soleil (et l'odeur du gaz), c'était plutôt irréel : en plein East Village, côté porto-ricain... What a trip ! Chouette quand on ne fait que passer ; y vivre est une tout autre histoire. Ici les gens se baladent avec des cannes plus ou moins pointues, des barres de plomb dans les poches ; presque tout le monde a un chien, et pas un loulou de Poméranie ; des bergers allemands ou autres adorables bêtes dans ce style ; et on va les promener avec un nerf de bœuf à la main, bien en vue. « Just self-defence ». Quand un cambrioleur est surpris à

l'ouvrage dans un appartement, on n'appelle pas les flics, non ; on appelle les voisins en renfort et on lui casse les pouces ou les bras, et on le renvoie répandre la nouvelle dans le quartier, que c'est plutôt malsain d'opérer au 507, au-dessus du « social club » au nom si avenant : Paradise Alley. Mais, comme dit Jeff, « J'ai rien à perdre, même pas mon profil grec ». C'est plutôt vrai. Jeff est un jeune type qui, comme tous mes amis, et la plupart des jeunes mecs ici, revient de loin ; croyait bien être définitivement « burnt out » (dope, acid, hamburgers and ketchup, de quoi foutre en l'air bien des carcasses). Ils essaient tous de s'en sortir par des moyens divers. Jeff, c'est le yoga, son premier amour ; d'autres, c'est par la macrobiotique ou autres. Ils ont bien failli y rester ; la plupart y sont encore, « Living on reds, vitamines C and cocaine. All a friend can say is Ain't it a shame ».

« Trucking » (The Grateful Dead) Jeff n'est pas le genre à vous entonner Hare-Krishna dans le cornet, mais il sourit toujours, très spaced-out ; occasionnellement, il se souvient qu'il était le White Rabbit de la State University of N.Y. State, que sa mère un jour lui a donné un millier de petites capsules « pour amuser ses amis ». Je suis arrivé à temps pour avaler joyeusement la dernière capsule qui traînait quelque part dans un frigidaire, à Flushing, Queens. On est toujours et forever reconnaissant à l'ami qui vous offre ce genre de bonbon, avec le mode d'emploi épinglé derrière les yeux. Oui, ce dernier séjour avait été chouette, serein même. J'avais passé une bonne nuit le vendredi, au Fillmore : pour trois dollars et des poussières, j'ai eu droit à plus de six heures de bonne musique ; pas une soirée à la con comme le coup d'Elton John et de ce redoutable emmerdeur de Leon Russel (plus tard sur ces oiseaux-là). J'aurais même fait la bise à Bill Graham, si on m'avait demandé.

Papa John Creach et son cordon ombilical

Taj Mahal, lui aussi, semble revenir de loin : il avait disparu des spot-lights, comme on dit à Cinémonde, en retraite quelque part dans son Massachusetts natal, invité occasionnel de la Total Loss Farm de Raymond Mungo and Co dans le Vermont (cf. « Total Loss Farm », de Ray Mungo, Dutton Press, 1971). En même temps, sa femme revient d'Afrique du Sud. Bref, Taj a effectué some heavy changes. Il se pointe dans une robe africaine rayée, son afro aplati par endroits sur son crâne par d'étranges sparadraps-bigoudis. Il joue quelques morceaux acoustiques, seul : guitare, banjo ; parfois même il entonne un blues enjoué sans accompagnement aucun. C'est magnifique. Il a aussi toute une batterie d'instruments de percussions (cela va du grelot à la cloche de bronze ; même panoplie que Leon Thomas ou Pharoah). Le plus curieux, c'est que,

malgré ce nationalisme culturel assez surprenant, venant de Taj, l'Afrique ne crève pas les yeux ; alors que Thomas, par exemple, chante des chants pygmées. A quelques exceptions près, Taj chante toujours le blues, et comment ! Sa voix est plus puissante que jamais : raunchy, râpeuse, un drôle d'organe, la voix de Taj. Puis ses musiciens se pointent : un excellent guitariste (John Hall) économe, vicieux ; une basse, batterie, et John Simon aux claviers ; en plus, il y a...uh... une section de cuivres, quatre TUBAS, pas moins. Et tout ce monde crée une musique robuste, sincère, très chouette. Il faut voir les quatre zèbres se dandiner comme des grenouilles de Disney derrière leur tubas. Et ils nous sortent des trucs comme « Corina » (indiciblement beau) ou bien des choses comme « I don't like the way you walk, mama, but I like the way you stretch your stuff » (demandez à votre prof de vous traduire ça, vous l'embarrasserez : ou bien il ne saura pas, ou bien il/elle rougira jusqu'aux oreilles ; ou bien l'enseignant n'est plus ce qu'il était). Un gros bravo sans arrière-pensée pour Taj, puis c'est Electric Hot Tuna (prononcer Toona). Je suis déjà descendu de ma poulaille à \$ 3 et profite du départ d'un couple de riches blasés. Premier balcon, les meilleures places. Voilà Casady ! J'ai toujours voulu voir cet étrange batracien ; je me souviens encore de sa réponse impayable à la T.V., quand on lui a demandé s'il se droguait parfois : il tricota des sourcils derrière ses sempiternelles lunettes noires rondes, puis, très persuasif : « Non, n-non, j-j'comprend p-pas pour-quoi on pense toujours que je me défonce... » Et il fallait le voir, le Jack ! c'est dans ces moments-là que la tee-vee donne toute sa MeSuRe. Bref, il est là ce soir ; foutre Dieu, un vrai Venusien, avec ses jeans collés sur ses jambes de saute-relu, ses bottes lacées très haut, ses longs cheveux morts, et sa gueule ; il ne déparerait pas dans le Magic Band du Docteur Beefheart. Jack Casady n'a jamais été correctement enregistré ; même « Bless their pointed little heads » — album et titre qui s'en approche le plus — ne lui rend pas justice : la façon qu'il a de heurter les cordes de sa basse. L'écouter sur l'album Hot Tuna est un régal, si on peut l'entendre. Mais ce soir, il joue avec un orchestre entièrement électrique, et c'est là qu'il donne toute sa mesure : avec Jorma Kaukonen et sa grosse guitare rouge, Papa John Creach et son violon à cordon ombilical, et jusqu'à l'harmonica de Will Scarlet qui est amplifié.

Où, ce fut une très bonne nuit : ils commenceront à une heure du matin ; vers 3 h, le type du Fillmore leur fit dire qu'il fallait finir ; Casady fit un purlot avec ses sourcils, et Kaukonen fit dire au type d'aller se faire foutre. Ils jouèrent jusqu'à 5 h 30. On n'en croyait pas nos oreilles ; presque toute l'audience est épuisée, morte de fatigue mais fascinée. Je croyais que Papa John Creach, septuagénaire gaillard, ne serait qu'un

gimmick assez plaisant. Mais il n'en est rien : Papa John pourrait jouer avec Zappa sans être gêné pour deux sous ; il sort des trucs ahurissants. Creach est incroyablement en accord (atuned to) avec des zèbres aussi far-out que Casady et Jorma ; à vrai dire, c'était lui, John Creach, qui était le plus far-out. A total GAS ! Quand il se dandine, tout raide, tout courbé, on croit toujours qu'il va se casser net, comme un bibelot. Il faut le voir se pencher sur la guitare de Kaukonen, à la manière des pionniers du rock... il faut le voir faire plonk-plonk sur son violon, sans doute pour ridiculiser le paganini tocard du Flock (si ce dernier, après sa lamentale exhibition à l'Olympia, en avait encore besoin), ou pour saluer Tiny Tim, qui sait ? Ce type est tellement présent, actuel ; mais en même temps il y a 50 ans d'expérience et de chiennerie qui percent derrière tout ça, qui geignent sur son violon. Il jouait peut-être près du plancher d'église inachevée pour la square-dance de « My darling Clementine ». Et, bizarrement, il donne à Hot Tuna ce qui lui manquait sur l'album : une certaine audace, oui, et un certain jus ; des racines. De plus, Will Scarlet (en dungarees et bonnet de marin) vaut beaucoup mieux que ce qu'on peut entendre sur l'album. Et Sammy Plaza, le batteur, est excellent ; bien meilleur que Joey Covington, l'actuel batteur de l'Airplane. En un sens, j'étais foutrement ravi d'avoir vu Kaukonen et Kasady de cette manière, relax ; sans le pandémonium hystérique que provoque toujours la venue de l'Airplane. Cela en devient tellement ridicule — gate-crashing, bousculades, tickets à \$ 7, queues de dix heures — et donne une petite idée de ce qui arrive au rock depuis un an. Tout ça pour se faire exhorter et faire gueuler dans l'oreille que la Révolution est au coin de la rue. Paul Kantner, c'est le Hoover de l'Amérique radicale-aquarienne. Dommage, parce que j'aime bien son old-lady : Grace Slick écrit très bien, elle a du chien (voir « Gimme shelter », vous regretterez sans doute d'avoir donné mille balles pour voir « Woodstock ») et elle est très excitante, même enceinte (surtout enceinte de Dieu !).

Ry Cooder et le bottleneck

Cette nuit, il fait vingt degrés en-dessous de zéro. Et nous voilà, zooming à travers ces bonnes vieilles montagnes de Pennsylvanie, recroquevillées dans la Volvo 59, sans chauffage aucun. Ce n'est qu'en approchant de Scranton, Pa, que je prends conscience de la folie ambiante : au départ, vers 6 h, il me paraissait tout à fait naturel de se taper 160 bornes pour aller voir le Magic Band, même si l'on n'était pas sûr du jour, ni de l'adresse ; même si Mark, qui conduit, est abruti de fatigue après l'usine. A présent le doute nous étreint : on n'y arrivera jamais ; c'est trop incroyable. Jamais ces réfugiés du Désert Californien ne mettront les pieds (s'ils en ont) dans un endroit pareil, au fond de la Nuit, sous ce ciel



en verre, à.... Ou est-ce, déjà? BARRE-WILKES! Barre-Wilkes.... (ça se prononce comme Strawberry Fields Forever). Danger : éboulements. « Bon Dieu, marmonne Bill, je m'en fous de crever sous les éboulis, MAIS AU RETOUR! »

J'ai rencontré Bill et Mark au Ventre-de-la-Baleine, mon antre habituel (Belly of the Whale, a New Age American Restaurant and Food Store yes, folks!). Mais mes deux compagnons de fortune ne sont pas des habitués : Bill vit chez ses parents, et il va encore à l'école ; en route, il me racontera quelques High-School Follies. Je lui demande si les collégiens se défoncent toujours aux reds et dévalisent toujours l'armoire à pharmacie de leur maman. Il me rigole au nez : « Pills? Y'a de quoi se ridiculiser à jamais! Non, ils sont tous « on smack »; mais pas moi, précise-t-il. L'héroïne me débecte ». Mark, lui, a fini avec l'école. « I'm into the family thing ». Il sourit timidement. Il travaille dans une fabrique de livres (« je suis fier de travailler là-dedans, ça sonne con, hein? ») il est marié et a une gosse. Il n'a pas vingt ans, et il a des dettes. Bref, deux très improbables fans de Beefheart. Pourtant, je n'eus qu'à mentionner que le Captain « passait » ce soir en Pennsylvanie, pour qu'ils se lèvent de table comme un seul homme en me disant : « You got yourself a ride ». Mark a une dizaine de disques chez lui ; parmi eux, « Trout mask replica » et « Lick my decals ». « Man, c'était le seul truc bizarre qu'il y avait dans tout le foutu magasin ; je m'suis dit : — ça doit être bon ; et quand j'ai écouté ça, je pouvais pas y croire. »

Nous non plus, on n'y croit pas trop. On merdoie un bout de temps sur la Route 81. C'est pas Barre-Wilkes, c'est Wilkes-Barres! Je savais bien que ça se prononçait comme Strawberry... Et puis on arrive sur cette place au milieu de ce patelin improbable, et c'est écrit en toutes lettres : MARDI : MAGNUS PROD. PRESENTS : RY COODER & CAPTAIN BEEFHEART IN CONCERT. En dessous, ont lit : Vend. Sam. Dim. JOHN WAYNE - RIO LOBO.

Vous imaginez, vous, Beefheart passant au Kursaal ou au Rex, ou dans votre ciné de quartier? A l'intérieur, c'est pourtant ça : un cinéma. L'écran a été levé. Et derrière, il y a un mur en béton. Je suis très, très surpris de constater que l'assistance est surtout composée de high-school kids, et même encore plus jeunes. Il y a une ambiance qui rappelle les séances de théâtre pour les « scolaires », quand on s'efforçait de me couler du Racine dans le cornet. On voit tout ce qui se passe en coulisses. Les saltimbanques sont prêts, nous aussi. Ry Cooder se pointe, tout seul ; c'est un beau jeune homme frileux. Il joue et chante un blues que je n'ai jamais entendu avant ; sa voix est loin d'être convaincante, mais son jeu de bottle-neck est d'une précision stupéfiante. Cette musique hantante, ces sons qui viennent de loin ; pour moi, je ne puis

m'empêcher de revoir Jagger « jouant » ce blues de Robert Johnson, « Come on in my Kitchen », dans « Performance » (j'espère que vous avez tous vu ce film exceptionnel, génial, excitant, etc...). Puis Cooder joue avec son orchestre, des gens compétents, sans plus ; et, oui, il joue bien de la guitare, et de la mandoline ; son jeu électrique est intéressant. Mais faut dire les choses comme elles sont : Cooder n'a pas encore trouvé un FORMAT adéquat dans lequel il pourra évoluer et montrer son talent. Cette tournée est un promo-tour Warner Bros, et, bon, on nous montre des échantillons. Cooder a sorti un disque avec une pochette un peu trop belle, un disque que je n'achèterai pas. A la place, je préférerais avoir le film-score de « Performance ». Cooder est peut-être le plus précis, et « quite simply » le meilleur joueur de bottle-neck-guitar vivant, mais ça n'en fait pas une super-star, comme le rapporte Chabiron. Depuis trois mois l'Industrie s'efforce de pomper un peu de sang frais pour activer les ventes : les sorciers de studio descendent dans l'arène (la bande à Leon Russel, Elton John, Cooder, etc...). Mais le fait que ce sont des gens très compétents, qui comprennent ce qu'est le rock, et surtout comment on fabrique un son, ou un disque, ce fait indéniable (réserves pour Russel) n'en fait pas des bêtes-de-scène pour autant. Ces hommes ont besoin d'un alibi, et la plupart d'entre eux JOUENT à être des rock'n'roll stars, et ne sont que des clowns barbants : Elton John et sa cape, ses pantalons-à-bretelles canaris, ses maillots de basket, ses chaussettes à la Jerry Lewis et son jeu-de-scène à la Jerry Lee, etc... le chapeau-claque (il en mérite d'autres) de Leon, etc... Au moins Ry Cooder ne donne pas dans le bullshit. Il joue sa musique, et il sait très bien qu'il ne fait pas le poids pour soutenir constamment l'attention et l'excitement d'une foule, comme le fait un Joe Cocker ; and that's what a super-star is all about, Baby. Par contre si par ce terme on veut dire que Cooder appartient au star system que l'on s'est idiotement fabriqué, alors là, je suis parfaitement d'accord : il n'y a aucune raison de railler nos parents qui vivent par personne(s) interposée(s) (star-system) ; il est aussi MORTEL de suivre avidement les faits et gestes de tous ces princes ou duchesses, s'appelleraient-ils Zappa, Cinthia Plaster Caster, Phil Spector ou Harvey Brooks. Au point de vue de l'aliénation personnelle, renifler les couches de Grace Slick ou celles de Grace-de-Monaco, c'est kif-kif.

Mais M. Roquette Morton apparaît sur la scène, comme un bateleur d'antan, sauf qu'il est beaucoup plus distant, et qu'il porte une robe d'intérieur noire, avec ceinture à glands, le genre de robe de chambre qu'affectionnait Pierre Fresnay. Mais Roquette est seul au monde à porter ça avec une casquette de baseball, à longue visière verte. Il arpente la scène, sort de sa poche une.... longuevue, et scrute l'auditoire d'un air

perplexe. L'auditoire est sidéré, et il le sera encore plus lorsque deux minutes plus tard Roquette Morton désintègrera les premiers rangs de l'orchestre et du balcon avec un de ces pistolets sidéraux en plastique qui font VVRRRRRIIIFFFF. Et tout de suite le ton est donné : il y a dans les évolutions de ces êtres étranges une théâtralité de grande qualité, très efficace, encore qu'il soit difficile de dire jusqu'à quel point cette théâtralité est consciente. Roquette s'installe tranquillement derrière son étrange batterie (il fait tout tranquillement, avec circonspection, sauf quand il joue de son xylophon!). Ses cymbales, y compris sa charleston, sont suspendues et non supportées. Tranquillement, donc, il assourdit le public par un vacarme invraisemblable, puis s'arrête, passe derrière son « bassius-o-pheilus ». Silence. Puis, des coulisses, jaillit un rythme d'une puissance phénoménale (et ce n'est pas une affaire de décibels, les amplis sont petits), et un petit homme nerveux, de type argentin, bondit sur scène comme un diable avec une basse à deux « manches ». Son corps est animé de mouvements tout mécaniques, incroyablement disproportionnés avec sa petite taille. Il est vêtu d'un complet bois-de-rose, d'une chemise jaune et d'une cravate camélia, un peu comme un maquereau sud-américain, ou un dictateur brésilien. Et il fume un petit cigare brun. Il est immédiatement suivi par le long corps ondulant de Zoot Horn Rollo, aussi surnommé « Doigt-de-Verre », à cause du bottle-neck qu'il utilise parfois, mais aussi sans doute à cause de son apparence ; vous devez être familier (e)s avec la silhouette de cet humanoïde. Il apparaît sur toutes les pochettes. Quant à savoir s'il est de jade ou de chair...

Avec Zoot H. Rollo, la musique s'humanise étrangement ; des sons très beaux et incroyablement dominés sortent de sa guitare. Morton tape comme un fou sur ses palettes ; et on s'aperçoit soudain de la présence de Drumbo, un clodo à la tignasse folle, dont la grosse guitare blanche grince, éructe et miaule en parfaite harmonie — oui — avec les mélodies lancées par Rollo. Dans un coin à droite, Artie Trip. Ou plus précisément Ed Marimba, comme il s'appelait à l'époque où il jouait avec le Magic Band, un autre Magic Band. Un moment découragé par le despotisme et le génie intransigeant du bon Captain, Marimba s'en fut jouer pour J. Cage et Zappa, avant de retourner au désert. Les batteurs du Magic Band ont toujours été les éléments les plus « far-out » du groupe, même quand Beefheart chantait encore le blues rural d'une manière surprenante, certes, mais néanmoins traditionnelle. A présent que tous les éléments du Magic Band sont sur le même plan, aussi avancés (evolved), Artie Trip-Marimba ne se fait plus remarquer. Son jeu très free est d'une précision alarmante ; too much to take.

Ils sont tous là, et ça tourne rond comme jamais, ça déboucanne de partout à la fois, et ça rock'n'roll à la puissance dix. Les jeunes mecs de l'assistance ne s'y

trompent pas. Pour eux, ce doit être le même baptême que lorsqu'un jour de juin, le rideau de l'Olympia s'est levé sur un immense drapeau américain, et que Dylan et son groupe électrique se mirent à jouer : fort, dur, mais si clair. Si vous avez vu Beefheart à Amougies, vous n'avez sans doute qu'une très faible idée de ce dont les types du Magic Band sont capables de faire sur scène. Finis la trouille, la paranoïa, les concerts foireux : Beefheart a fait plusieurs télévisions en Californie, et partout, tout au long de sa tournée, lui et le Magic Band « blew many minds ».

Monsieur Loyal

Beefheart apparaît soudain ; à vrai dire, on ne l'attendait plus, la musique du Band se suffisant à elle-même. Beefheart porte son éternel chapeau et un blazer rouge ; mais en fait, tout le monde s'en rend compte, il est Monsieur Loyal. Bien sûr, il joue du soprano (et comment !), et il éructe parfois des paroles dont lui-même ne s'attend pas à ce qu'elles soient comprises, bien sûr Zoot Horn Rollo joue SA musique, la musique, les rythmes et les mélodies qu'il trouve dans son cœur, à lui, Beefheart, une musique dictée par les arbres. Bien sûr. Mais il est surtout là en maître de cérémonie, tout à son triomphe, non pas comme un monstre d'ours ou un Monsieur Loyal sorti tout droit de « Freaks », non, mais bien plutôt comme un Maître, le bon maître heureux de montrer comme ses disciples jouent bien : c'est la tendresse de cet égo-maniaque qui fait plaisir à voir, la tendresse du bon Captain envers les musiciens du Magic Band qui n'ont plus besoin de lui pour voler, et, oui, sa tendresse envers nous tous. On n'est pas du même monde, il ne nous comprend pas, on lui semble bizarres, pour le moins, mais il est prêt à nous pardonner notre folie, il sourit, joue pour nous et même nous parle.

J'espère que vous ne vous attendez tout de même pas à ce que je vous dise les titres de ce qu'ils ont joué. Je n'ai repéré que « Gimme dat harp, boy » et « Electricity ». Ce qui importe, c'est comment ils jouèrent. Dire que la musique et les bizarreries soudaines de Roquette étaient du goût de tout le monde, ça serait mentir. Quelques personnes s'éclipsèrent avant qu'on leur soulève leur âme ; beaucoup restèrent muets, confondus. Il semble en effet inconcevable qu'on puisse siffler le Magic Band, car même si l'on est effrayé ou déboussolé par elle (malaise comparable à la notion qu'il puisse exister une vie quelconque sur une autre planète), cette musique EN IMPOSE. La musique de Beefheart se situe au-delà de toute critique ; elle ne cherche pas à plaire, pas même à choquer (ce qui est une faiblesse comparable : on se situe par rapport à la société, même si on crache), elle est ; elle se joue devant nous, elle se joue de nous et de nos systèmes référentiels. Comment pourrait-on juger, critiquer ou louer une telle musique ?

Au nom de quel langage ?

En pleine frénésie, Ed Marimba se précipite sur le devant de la scène, avec ses tambours bas. Il tombe sur les genoux et se met à taper comme un dément. A n'importe quel moment, l'un des musiciens est susceptible de quitter la scène ; ou parfois Drumbo et Marimba s'arrêtent de jouer et glandent sur scène, écoutant la musique. Le plus étonnant de tous ces gens est encore le bassiste, malgré — ou plutôt à cause de — son allure « straight ». A un moment, il lâche sa basse, jette son cigare dans les coulisses avec la même précision que Walter Brennan crachant dans un spittoon, et le petit homme nerveux se met soudain à danser. Au début on pense qu'il essaie d'apprendre la brasse ; mais ses gestes, si brusques et mécaniques auparavant deviennent souples, flottants, et il exécute une danse stupéfiante, défiant les lois de la pesanteur, sous les yeux amusés du Captain, qui en a vu d'autres. Quand ils eurent terminé, ils s'en allèrent. Sous le vacarme des applaudissements, Beefheart passa en coulisse, puis revint sur ses pas, regarda le public d'un air perplexe (les lumières étaient déjà allumées), ne semblant pas comprendre nos réactions, puis d'un geste décidé il saisit le micro, et, à la manière d'un tragédien élizabéthain, ou de Luis Mariano, il ouvrit les bras, ferma les yeux et cria de sa voix du tonnerre de Zeus : « MERCI ».

C'est sans nul doute le comportement le plus bizarre dont nous fûmes témoins cette nuit-là, la nuit où le Great Medecine Show choisit, d'entre tous les endroits du monde, Wilkes-Barre en Pennsylvanie pour monter ses tréteaux.

Le Velvet roule toujours

Il est neuf heures et demie, et dehors, le froid a fondu. A marcher dans les rues sombres et luisantes de Soho, je me dis qu'après tout la soirée va peut-être être bonne. Je prend Broadway, pour éviter les poivrots du Bowery (à cette heure, c'est toujours douloureux) ; Broadway, au niveau de Midtown, ce n'est plus qu'une rue étroite et sombre, avec des buildings de dix étages seulement, début de siècle. Le New York de Céline, celui du « Voyage ». Bref, en plein Broadway, je me fais braquer. C'est la première fois que ça m'arrive, et la vue des deux pétards m'émeut plus que je n'aurais cru. De plus, les deux jeunes Noirs ont l'air d'avoir autant la trouille que moi ; et c'est là que ça devient vraiment dangereux. « Your money, Motherfucker, etc... ». Je m'en suis tiré à bon compte ; ils m'ont même rendu ma montre ; et n'ont pas trouvé les soixante roupies planquées dans la doublure de mon escarcelle. Pas des professionnels, pour sûr. Mais les Noirs sont tellement exaspérés en ce moment, tellement AU-DELA de toute loi, que je m'étonne de m'en être tiré à si bon compte. Ils auraient pu me fendre le citron, juste par dépit.

OOHH, fuck that, à présent j'ai les jetons de me balader dans les rues ; autant aller finir la nuit à l'Electric Circus.

Là, je crois qu'il eût mieux valu pour moi que les deux types me laissent sans un rotin : parce que l'Electric Circus, c'est la mort ; et il faut même payer outrageusement cher pour s'y faire laver la cervelle. Bref, le genre d'endroit que tout être intelligent ou normalement constitué évite d'instinct : le Spectacle Total, comme ils disent. Aux Limites du Permis, blah, blah. C'est une boîte immense, dans laquelle il est impossible d'échapper aux fureurs des stoboscopes et de la musique ridicule jouée à un volume encore plus ridicule. Je n'ai jamais pénétré dans le Rock'n'Roll Circus à Paris, mais l'Electric est encore pire, j'en suis sûr. Stobo-Led Zep, stobo-Grand Funk, stobo-Sly « I Want to Take You HIGHER », tu parles, Mac ! C'est plein de barbeaux-videurs, coups-de-poing américains, etc... La violence se lit sur tous les visages (cf. « Gimme Shelter », encore et encore). On n'est pas jolis-jolis. « We blew it », qu'il disait, Fonda, à la fin d'« Easy Rider » Voui, il y a belle lurette.

Enfin, le Velvet commence son premier set. Vous le savez maintenant, le Velvet nous a légué ce qui est peut-être son plus beau disque (je n'en suis plus certain), un des meilleurs disques de rock de cette année. « Loaded » est tout ça, et aussi tout ce qu'on a dit de lui partout ; mais c'est un peu triste, parce que « Loaded » est le dernier d'une belle lignée. En effet, depuis cet été (après le légendaire engagement « upstairs », at Max's Kansas City cet été), Lou Reed ne fait plus partie du Velvet. Ironie suprême, puisque c'était lui, le Velvet (depuis le départ de John Cale). C'était Reed qui écrivait 80 % des chansons (et tous les textes, ces lyrics far, far fuckin'out) ; c'était Reed qui avait cette voix marrante (écoutez « Sweet Jane »), le phrasé impayable, un phrasé original, définitivement l'un des plus marquants du rock (avec celui de Chuck Berry, ou de Dylan, ou de Jagger) ; c'était Reed, enfin, qui prenait ces solos délicieux, furieux, rigolos, comme vers la fin de « Sweet Nuthin' ». Reed va sans doute faire comme John Cale : produire de très belles personnes, enregistrer « seul », écrire des poèmes, etc. (cf. son Christmas Poem dans le « Fusion » de janvier). And the Velvet Underground is no more. Ça veut dire qu'on va commencer à sortir leurs disques en France.

Ils sont pourtant là : Sterling Morisson, le colosse à moustaches, Walter Powers, nouveau venu de Boston pour tenir la basse ; à la batterie, je ne suis même plus sûr de reconnaître Maureen Tucker. Oui, c'est pourtant elle/lui (?), l'air frêle et malade. Le batteur que j'ai vu à Central Park, c'était donc... ah, bah...

Et Doug Yule, Yule qui, ironie, ressemble un peu à Lou Reed ; il chante presque toutes les chansons ; les autres aux harmonies. Ça démarre avec « I'm waiting for my man » (with 5 S in my hand) — ce que j'ai payé pour assouvir mon addiction), et la nuit va se passer comme ça ; ça fait un peu sous-produit MGM. The Velvet Underground's

Greatest Hits. Ils vont jouer presque tout « Loaded », « Beginning to see the light », et même des oldies comme « I'll be your minor », que chantait Nico. On ne peut pas reprocher à Doug Yule de ne pas posséder la voix magique de Nico. Mais à entendre ces renditions aimables des chansons d'un autre, on est bien obligé de se dire que Yule ne fait pas le poids. Ses vocaux sont très faibles ; et il n'a pas le dynamisme tout à fait dingue de Reed ; il se garde bien, par exemple de chanter « Rock'n Roll » ou « Cool it down », et quand il se risque à faire « Sweet Jane », c'est un bide indiscutable.

Bref, le Velvet Underground roule toujours, mais un peu sur la lancée que lui avait conféré le génie touffu de Lou Reed. En un sens, l'histoire du Velvet est une vraie métaphore pour ce qui arrive au rock : on continue d'en faire ; on continue d'en écouter (moins, beaucoup moins qu'avant, on devient méfiant), mais, comme l'écrit ce vieux Michael Lydon, « vos ongles aussi continuent de pousser, après votre mort ».

Pourtant, cette nuit-là, le Velvet joua à la perfection les deux titres qui ont fait de lui un groupe quasi-légendaire : un très beau « Heroin » (une chanson d'amour, précise Doug), et l'extraordinaire « Sister Ray ». Ils en firent un long instrumental aux riffs violents, vicieux ; le drumming peu orthodoxe de Maureen et les riffs joués par Yule étaient un pur régal. J'ai même dansé. Donc les fantômes peuvent encore réveiller les morts ; tout espoir n'est donc pas perdu ? Non. Ils ne s'exécutèrent pas pour le rappel, me laissant sur une bonne impression : il n'aurait plus manqué que ça ! se plier à ce fastidieux ron-ron du show-bizz.

J'ai fini la nuit sur les banquettes en bois de Grand Central, un endroit chic. La 42^e rue à 7 h du matin, vous pouvez pas savoir. Nausée. Ouais, à New York City D.D. Cet énorme abcès qu'est NYC, mais qui est aussi EN MOI, EN VOUS, EN NOUS TOUS, cet abcès plein de désirs moines, moites, tout ça a éclaté, m'a giclé dessus. Ceci à un moment où je prends sérieusement mes distances par rapport à tous les lièvres que j'ai couru. Cette nuit, c'est peut-être ma dernière prgie ; peut-être.

Je vous raconterai comment on vit, ici, comment on aime et mange. Pas à New York, non ; je veux parler de vie, de la vie qui s'est réfugiée un peu partout dans les carcasses des dinosaures, dans des coins trop pauvres et « défavorisés », impropres à devenir un champ d'épandage (progrès, emploi, niveau de vie !). Et, puisque après tout j'écris dans un canard-à-musique, je vous dirai comment on perçoit la musique, ici. Très différent du Pop-Klub, de Woodstock ou d'Altamont, vous vous en doutez. Je vous parlerai peut-être de révolution technique, de Video et de Global Village. PHILIPPE GARNIER (New York, février 70).

TRANSATLANTIC



dernières nouveautés

john renbourn

«THE LADY AND THE UNICORN» - TRA 224

pentangle

«CRUEL SISTER» - TRA 228

storyteller

«MORE PAGES» - TRA 232

jody grind

«FAR CANAL» - TRA 221

stray

«SUICIDE» - TRA 233

storyteller

TRA 17572

peter bardens

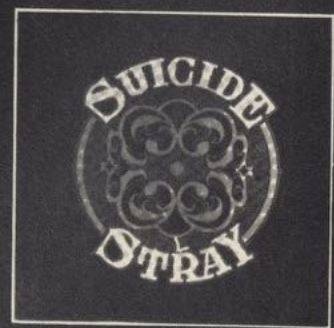
TRA 17568

duffy power

TRA 17574

ralph m^c tell

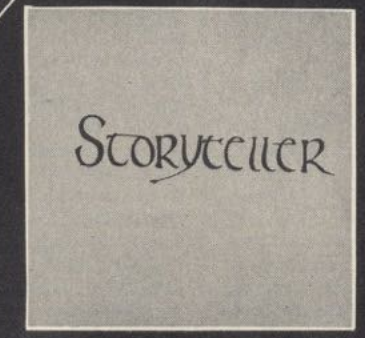
TRA 17573



**24f25
OFFRE
EXCEPTIONNELLE**



SUPERB SUPER GUITAR SESSION
DOUBLE ALBUM





disques hors étoiles

JIMI HENDRIX

THE CRY OF LOVE. Freedom. Drifting. Ezy rider. Night bird flying. My friend. Straight ahead. Astro man. Angel. In from the storm. Belly button window. BARCLAY 080.433 U/30 cm Comment, à l'écoute de ce disque, ne pas évoquer les premiers enregistrements d'Hendrix et de l'Experience? C'est en effet un retour à cette musique pleine d'étincelles, à une agression électro-acoustique dont « Axis: Bold as Love » ou le premier LP de l'Experience étaient jusqu'à présent les meilleures illustrations. Sans doute le retour de Mitch Mitchell y est-il pour beaucoup, sans doute ce drumming saccadé, plein de brisures et de fracas, aura-t-il poussé Hendrix à jouer comme il le faisait auparavant, rageusement, faisant exploser les sons. La wâ-wâ les triture, les liquéfie jusqu'à l'incandescence, et, de l'autre côté, un nouveau solo démarre, une longue suite de notes qui, en une ligne sinieuse, rejoint, dépasse, puis se substitue aux sonorités démoniaques de l'instant précédent. Le conflit dramatique de l'homme, déchiré par son incapacité à se réaliser pleinement dans son œuvre, n'était pas si évident dans « Electric Ladyland », disque qui, justement, possède ce caractère divin, où toutes les questions sont résolues, où tout devient facile. Hendrix peine rarement dans « Electric Ladyland ». Tout semble venir naturellement, faci-

lement, même si on sent, parfois, qu'il est tout près de revenir à une dimension plus humaine. « The cry of love », par contre, est le disque d'un homme qui essaie vainement de retrouver cet état de grâce dans lequel il se trouvait il y a quelques années, à l'époque d'« Electric Ladyland ». « I want freedom, give me freedom, that's what I want, that's what I need, to give... » de la musique. Il retrouve ces soli torturés, absents de « Band of Gypsies », il n'hésite pas à en enregistrer deux, trois, pour une seule chanson, pour tenter d'exprimer du mieux qu'il lui est possible ce qu'il veut signifier. C'est un disque qui fait mal, bien souvent, malgré cette voix « cool » qui jamais ne crie (sauf « In from the storm ») des mots profondément vrais, profondément humains. Il n'y a plus de refuges dans le rêve, plus de « Voodoo Child »-Hendrix. Seulement un homme qui réalise soudain qu'il n'est qu'un homme, recherche l'amitié, un soutien, l'amour peut-être. Les



morceaux rapides, genre « Fire » (« Freedom », « Ezy Rider »), illustrent une colère désespérée, les ballades proches de « The wind cries Mary » (« Angel », « Drifting »), la quête d'un amour impossible, et toujours présent, le blues, cool, décontracté, celui des moments de bonheur ou de mélancolie. (« My friend », mais surtout « Belly button window », ou le délicat accompagnement à la wâ-wâ est une véritable merveille). Un disque d'adieu. Un disque où une boucle semblait se refermer. Peut-être était-ce vraiment une fin. Peut-être était-ce un nouveau départ? Jimi n'était pas homme à recommencer éternellement. Il n'était qu'un homme, comme le démontre la musique de ce « Cry of Love », Cri d'Amour. Les Dieux n'aiment rien, ils ne font que jouer à aimer. Pas lui. — JACQUES CHABIRON.

BUFFY SAINTE-MARIE
SHE USED TO WANNA BE A BALLERINA. Rollin' mill man. Bells. Moratorium. The surfer. She used to want to be a ballerina. Shakedown. Smackwather. Soldier blue. Song of the French partisan. Sweet September morning. Now you've been gone for a long time. Helpless. VANGUARD 519.034/30 cm Celui-là, nous l'attendions plus qu'impatiemment (cf. notre N° 49), parce qu'il promettait d'être assez extraordinaire. Disons tout de suite qu'il l'est (mais vous vous en doutez), et tâchons d'expliquer pourquoi et comment. C'est d'abord la voix de Buffy, dont la puissance contrebalancée par la subtilité représente un véritable viol pour l'oreille de l'auditeur le plus blasé. C'est ensuite l'excellent choix de morceaux, allant des compositions de Buffy Ste-Marie elle-même (« Moratorium », « Shakedown », « Soldier blue »...) à celles de Neil Young (« Helpless ») ou de Leonard Cohen (« Bells »). Cette dernière est une nouveauté, du moins officiellement, son texte fait pendant à celui de « Your famous blue raincoat » et la mélodie est une des plus belles que Cohen nous ait données.



Mais ce n'est pas tout : dans cet album, Buffy est hantée par le problème de la guerre. Elle y revient à plusieurs reprises, en commençant par évidemment « Moratorium » où elle accompagne au piano un texte d'une formidable portée politique. De la face 2 se détachent à ce propos « Smackwather » (encore au piano, très efficace), puis une version éblouissante du « Partisan » popularisé par Leonard Cohen. Et là, c'est criant de vérité, y compris (si ce n'est surtout) lorsqu'elle écorche les mots français avec son mauvais accent. Et puis l'on a « Soldier blue », avec des chœurs et une orchestration terriblement travaillée (une autre histoire de guerre). On admire le haut niveau des musiciens de studio américains, les chœurs à la Phil Spector dans un très beau « Helpless », et l'on a envie de crier « Pouvoir Rouge ». En attendant, procurez-vous « She used to wanna be a ballerina » d'autant plus vite qu'« Illuminations » (ô honte!) a été retiré du marché. — JACQUES VAS-SAL.

IKE & TINA TURNER
LIVE IN PARIS. Grumbling. You got met hummin'. Everyday people. Shake a tail feather. Gimme some loving/Sweet soul music. Son of a preacher man. Come together. Proud Mary. A love like yours don't come knocking everyday. I smell trouble. Respect. Honky Tonk Women. I've been loving you too long. I want to take you higher. Land of 1000 dances. LIBERTY LBS 83.468/69/2 x 30 cm C'est vraiment très bizarre, cette façon qu'ont les artistes américains les plus fameux de toujours consi-

dérer Paris comme l'étape la plus importante de leurs tournées dans le monde. Cela n'est pas valable sur un strict plan financier, bien sûr, mais l'est certainement sur un plan sentimental. Plus même que Londres, pour la plupart des artistes US, et même ceux de rock, qui, en principe, ne devraient pas avoir l'esprit trop encombré par ce vieux cliché de « Paris ville lumière, capitale mondiale des arts, Paris sans la consécration duquel personne ne peut prétendre être une star ». Et pourtant... Ce fut la même chose pour Ike et Tina Turner, la même chose que pour Chicago, Otis Redding ou James Brown : la volonté d'offrir aux Parisiens le meilleur d'eux-mêmes. Et c'est une bonne idée qu'a eue Liberty d'enregistrer le show de l'Olympia et d'en faire ce double-album plein de feu et de vie, très bien enregistré de surcroît, ce qui ne gêne rien (Europasonor). La « jeune dame » et le « petit homme au visage de pierre », comme dit Tina elle-même dans sa présentation, ont justifié en cette occasion la réputation qu'ils avaient d'être le meilleur groupe de soul music de l'heure. On se rend bien compte, en écoutant cet album, du pourquoi de cette réputation : les disques live, surtout générateurs de chaleureuse excitation, sont souvent de bien cruels miroirs au fond desquels on peut percevoir, au-delà de cette excitation de surface de bien cruels défauts. Les erreurs restent



pour toujours figées dans la cire... Cela est arrivé à bien des grands, et bien d'autres ne s'y risquent point. Or, cet album-ci est remarquablement pauvre en défauts — seules quelques belles fausses notes du trompettiste, dont une juste au moment où Tina attaque sa première chan-

son —, très proche dans sa qualité musicale des disques enregistrés par Ike et Tina en studio. C'est qu'il n'y a pas de miracle : le travail paie. Et l'on sait combien celui du couple Turner est acharné, aujourd'hui encore qu'ils ont atteint le sommet. Mise en place impeccable ajoutée à l'émotion d'un spectacle en direct, cela donne un disque constamment intéressant. Et intéressant pour tout le monde, même ceux qui possèdent les titres qui y figurent dans d'autres versions. Il y a aujourd'hui un nombre incroyable d'albums d'Ike et Tina sur le marché une vingtaine peut-être — et ça n'est pas fini : les rééditions succèdent aux rééditions, celle de Capitol (« Her man... His woman » (Pathé) est très bonne), mais celui-ci figure parmi les meilleurs. Peut-être peut-on regretter qu'il soit en grande majorité composé de succès déjà pas mal entendus, mais c'est ainsi qu'est le show des Turner, pas autrement. Un regret effleure l'esprit quand on entend la façon qu'a Tina de chanter « I smell trouble » ; le blues... et l'un des grands moments du show avec « Proud Mary », « I've been loving you too long », « Higher » et un super « Honky Tonk Women », rageur et graisseux à souhait. Les cuivres flottent un peu par moments, mais ce genre de choses est inévitable, je suppose. Quant à la section rythmique, et particulièrement le batteur, c'est du solide, parfait support pour la voix de la star du show et la guitare de son mari. « River deep » ne figure pas sur l'album pour des questions de droits, mais cela vaut vraiment la peine d'écouter le petit jeu à trois entre Tina, son mari et un public très heureux de jouer le rôle du voyeur dans « I've been loving you too long ». Bel exemple d'éducation par le disque. — PHILIPPE PARINGAUX.

WHO
BEST OF THE WHO VOL II. Heaven and hell. The seeker. The hawk. I'm free. Go to the mirror. Tommy, can you hear me? Run run run. Can't reach you. So sad

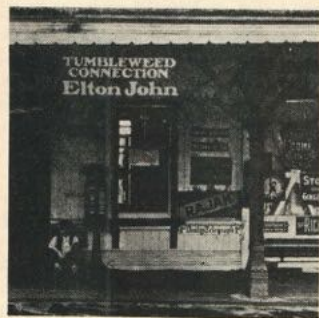


about us. I need you. Circles. Someone's coming. POLYDOR 2484.013/30 cm Deuxième volume du meilleur des Who, lesquels ont une carrière suffisamment bien remplie pour que l'on puisse, à la rigueur, sortir prochainement un troisième recueil. Les morceaux que l'on trouvait moyens, où même pas bons, prennent avec le temps un vert-de-gris qui leur fait du bien, les rend acceptables — surtout lorsqu'ils sont des souvenirs. Ici, il y a des choses récentes, extraites de « Tommy », d'autres qui le sont moins, extraites de « Magic Bus » (« Run run run », « Can't reach you »), des singles qui ont plus ou moins bien marché, plutôt moins, et on les a mis sur un LP pour que les royalties rentrent. Et puis, Townshend s'est bien amusé. Il a passé quelques après-midi à remixer la quasi-totalité des titres de ce disque, si bien que certains sont tout à fait différents des versions originales. Ce petit trafic est particulièrement visible dans les deux titres extraits de « Magic Bus ». Il y a de la wâ-wâ dans « Run, run », on a rajouté des voix et de la guitare dans « Can't reach you », et le mixage donne un son beaucoup plus étouffé qu'auparavant. Le résultat, appréciable peut-être, est que l'on peut écouter le disque sans être surpris par les changements de sonorité. Et puis, les fans voudront absolument acheter ces nouvelles versions. Je regrette presque de l'avoir dit... — JACQUES CHABIRON.

ELTON JOHN
TUMBLEWEED CONNECTION. Ballad of a well-known gun. Come down in time. Country comfort. Son of your father. My father's gun. Where to now

St. Peter? Love song. Amoreena. Talking old soldiers. Burn down the mission. DJM DJLPS 410/30 cm (dist. CBS) Dans la pochette, on trouve un livret, avec les paroles des chansons, les noms, photos de tout le monde. Les images ont ces couleurs poussiéreuses de western en noir et blanc, les gens n'ont pas l'air très gais, semblant regretter qu'aujourd'hui on trouve moins de bateaux à aubes sur les eaux boueuses du Mississippi. Une atmosphère westerno-romantique. On n'imaginait pas Elton John dans ce cadre, lorsqu'on l'a vu à Cannes, vêtu d'un costume écarlate scintillant, un nœud papillon en tôle argentée autour du cou. Il avait l'air d'avoir envie de rire, pourtant ! On nous le présente comme « Mister Superfunk » — n'enlevez pas le n, surtout ! — et l'on a un chanteur très sérieux, qui chante superbement de graves chansons composées par son compère et néanmoins ami Bernie Taupin. Une association qui fait pas mal de bruit, depuis quelques mois. L'Anglais qui prenait bide sur bide dans son pays provoque une « émeute hip » en Californie. D'un coup, il devient énorme, fait gagner une masse de fric à une compagnie (DJM) qui commençait à se demander « quand est-ce que ce sera notre tour? »... L'engouement est parti des professionnels du spectacle, qui, ravis d'être pour une fois en avance sur la majorité du public, poussent, poussent Elton John. Tant pis s'ils ne trouvent pas très rigolo ces « chansons formidables, coco ! Je tombe par terre à chaque fois que j'entends « Love song » à la radio ! » (pour votre gouverne, « Tomber par terre » est vraiment l'expression à employer en ce moment). « Tumbleweed Connection » est un disque passionnant. Passionnant, cette beauté, cette mélancolie ; chaque note, chaque chanson, restituent une histoire romanesque, qui force l'attention. Ou, plutôt, cela nous attire, nous fait songer, rêver... « et elle rêve de torrents de cristal »... (« Amoreena », l'une des meilleures chansons de l'album). Pourtant, Elton John n'a pas une voix magnifique ; il lui arrive de crier dans les aigus, son

chant n'a pas la pureté de celui d'un Donovan ou d'un Neil Young, mais, comme eux, il est supérieurement juste, convaincant, et peut-être que l'un des avantages d'Elton John est de le modular à la perfection, de faire passer l'exacte nuance, la couleur qu'il faut indiquer. Ainsi est surmonté l'obstacle de la chanson seulement interprétée. E. John est de plus un honnête pianiste et un élément prépondérant pour l'efficacité de la section rythmique, bien souvent presque noyée par l'orchestration généreuse qui aurait très bien pu rendre guimauveuse cette musique si travaillée. Aussi, il ne faudra pas s'attendre à des solos ou autres excentricités de la part de ces musiciens qui ne font — très bien — que ce qu'on leur



demande de faire. Bernie Taupin et Elton John ont écrit et interprété un très beau disque, certainement leur meilleur à l'heure actuelle. Un disque important, aussi, parce qu'il s'en dégage une poésie, une certaine poésie, nouvelle, très différente au niveau du langage et de l'expression, de tout ce que nous a fait connaître l'école post-dylannienne. Les influences existent, bien sûr, surtout ce « Love song » qui rappelle irrésistiblement Leonard Cohen — mais ce n'est pas une de leurs compositions. C'est aussi l'un des premiers disques indiquant que nous revenons dans une période « chanteurs », après l'ère des groupes. N'empêche qu'on voudrait bien que sorte un disque « Elton John-Leon Russel », que l'un apporte à l'autre sa sensibilité, que le second fasse sourire ces lèvres qui ne semblent pas en avoir envie. Elton John était annoncé en France fin mars. Nous en reparlerons dans le numéro de mai. — JACQUES CHABIRON

NICO
DESERTSHORE. Janitor of lunacy. The falconer. My only child. Le petit chevalier. Abschied. Afraid. Mütterlein. All that is my own. REPRISE 6.424/30 cm (import Vogue)

« Desertshore » est le troisième album de Nico. Nouvelle plongée dans un univers religieux et mystique, — lente et enivrante psalmodie — monotonie de la voix qui porte les mots, à laquelle répond une multitude de bruits, tout un monde qui grouille, entre-tenu par John Cale, ancien membre du Velvet Underground, qui a écrit ici les arrangements. Cet étirement des mélodies, incantatoires, hypnotiques, donne à l'ensemble une linéarité, image d'une quête de l'infini. Longue marche à travers un monde étrange, habité de voix, de chocs et de formes mouvantes. Étendue désertique qu'illustrent les photos de la pochette extraites du film de Philippe Garrel : « La cicatrice intérieure » (dont les deux chansons « Mutterlein » et « Abschied » composent la musique). On ne peut d'ailleurs rencontrer cette musique qu'à travers ces images, qui sont aussi solidaires du chant, de cette voix qui fait se lever les fantômes. Étendues planes de la conscience, voyage... Une sorte de code secret commande ce rite sacré : chaque morceau s'intègre logiquement au suivant et au précédent, dans une suite lente, étale, qui découvre des formes mouvantes et changeantes, étirées dans une durée obsessionnelle. Incantation médiévale, qui définit cet univers d'érotisme mystique et de magie noire accentué par la voix qui chante parfois en allemand, les chœurs, et les sonorités troubles de l'harmonium, créant le vertige, mais aussi le recueillement de la nuit. Une aventure que Nico



poursuit de disque en disque, jusqu'au bout d'un trip. N'attendez pas, pour Nico, comme pour Janis Joplin, qu'elle meure d'une dose trop forte. — PAUL ALESSANDRINI.

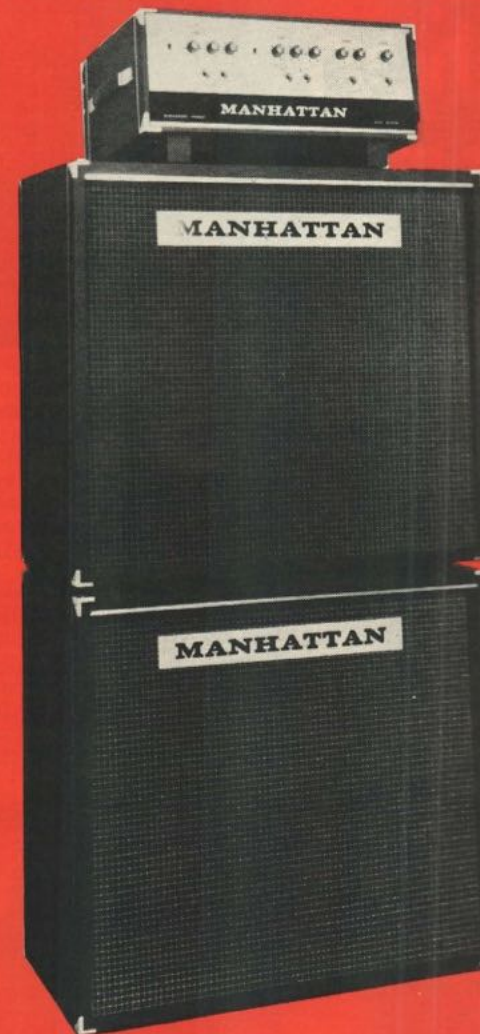
STEPPENWOLF
GOLD. Born to be wild. It's never too late. Rock me. Hey Lawdy Mama. Move over. Who needs ya? Magic carpet ride. The pusher. Sookie, Sookie, Jupiter's child. Screaming night hog. DUNHILL DSX 50.099/30 cm (imp. Pathé)
Steppenwolf a, à cette heure, enregistré sept albums (dont un double). Six ont été publiés en France, ce qui n'empêche pas les gens de par ici de ne guère s'intéresser à ce groupe au son peut-être un peu trop féroce pour leurs tendres oreilles. Espérons que cette compilation, qui réunit les plus grands succès du groupe, réparera en partie (ne rêvons pas) cette petite injustice. Steppenwolf s'en fout, il est l'un des deux ou trois groupes qui vendent le plus de disques aux USA, je sais ; mais ça n'est pas une raison, les Français ne sont pas si underground que cela. S'ils achetaient par wagons les albums du Velvet ou de Captain Beefheart, on comprendrait. Bon, les plus grands succès, cela ne veut pas toujours dire les meilleurs morceaux. Pas souvent, même. Ici, il ne faut pas se plaindre : Steppenwolf est un groupe super qui ne fait jamais de médiocrités, et « Gold » présente la crème de leur production. A part « Move over », peut-être, qui aurait pu être avantageusement remplacé par un bout de « Monster », ou « Don't step on the grass Sam », ou « Renegade ». On rétorquera qu'il s'agit ici de « grands succès », mais, à ce compte-là, « The Pusher » n'en fut pas un. Il figure ici, ne nous en plaignons pas. Tous les albums de Steppenwolf ayant été chroniqués en long et en large dans ces colonnes, on ne peut que conseiller à tous ceux qui n'ont pas tenu compte de nos pertinents avis d'aller jeter une oreille à celui-ci, entre deux Chicken Shack. Ça vaut le coup, et ça donnera très probablement l'envie de poursuivre l'ex-



périence. C'est pourquoi je préfère, plutôt que de me répéter en vous disant combien est admirable Steppenwolf, et puissant, et excitant, et combien John Kay enfonce la plupart de ses petits copains chanteurs de rock, je préfère vous dire de quels albums sont extraits les titres qui figurent ici. Incorrigible optimisme, à l'extrême limite de la naïveté. « Born to be wild », « Sookie Sookie » et « The Pusher » proviennent du seul album du groupe non édité en France (ça commence bien !) ; « Magic carpet ride » vient de « Steppenwolf the second », qui est un disque superbe ; « It's never too late » et « Jupiter's child » viennent du troisième (le premier, c'est « Early Steppenwolf », édité en France, avec une incroyable version de toute une face du « Pusher »), intitulé « At your birthday's party », ainsi que « Rock me » ; « Move over » vient de « Monster » ; « Hey Lawdy Mama » du double « Steppenwolf live », qui est presque un « best of » enregistré en public : fantastique ; « Who needs ya » vient de « Steppenwolf 7 », et celui qui manque, cherchez, est le nouveau simple du groupe. Finalement, les albums comme celui-ci sont très chouettes parfois (ici c'est le cas), mais ils sont loin d'offrir à l'auditeur une idée exacte de la musique d'un artiste. Ce qu'a fait Steppenwolf et qui ne figure pas ici est sensiblement de la même qualité, parfois supérieur. Mais « Steppenwolf Gold » est un très bon moyen de faire connaissance avec le groupe le plus « grassex » d'Amérique. — PHILIPPE PARINGAUX.

MC GUINNESS FLINT
Lazy afternoon. Bodang Buck. Mister mister. Heri-

manhattan for the Peppest Popsound



100 W. RMS (130 en crête)

LIGNE AMÉRICAINE COMPACTE
SON POP SUPER PUISSANT

GARANTIE TOTALE

3 CORPS SUPER SOLO REVERB 3490 F
3 CORPS SUPER BASSE 3290 F

Documentation complète ainsi que liste de nos dépositaires régionaux envoyée gracieusement sur demande.

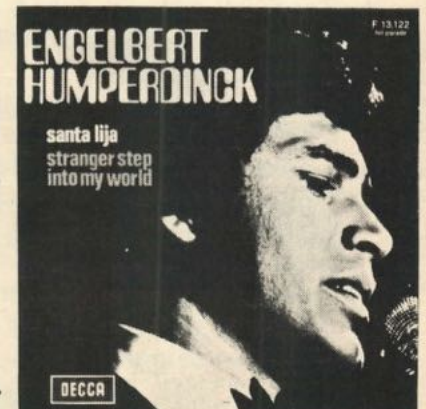
MUSIKENGRO IMPORTATEUR NATIONAL :
29, rue Tissot, 69 - LYON-9 - Tél. : 83.61.40



ENGELBERT HUMPERDINCK
le 5 avril à l'Olympia

santa liza
stranger step
into my world

45 t hit parade F 13.122 B



sweetheart

California maiden - Woman in my life - I'll be your baby tonight - Take me for now love - The first time ever I saw your face - Santa Liza - Live and just let live - For the good times - Put your hand in the hand - When there's no you

33 t 30 cm SKL 5078 B

DECCA



Nouvelle déclaration des droits du voyageur aérien. Et de son épouse.

Tout finit par s'arranger. Au début, un billet d'avion vous donnait tout juste le droit d'être transporté d'un point à un autre. Depuis, beaucoup d'air a passé sous les ailes.

Depuis Pan Am a tour à tour servi le premier repas chaud en vol, réalisé la première liaison transatlantique régulière en jet 707, fait voler les premiers 747.

Ne vous étonnez donc pas que ce soit Pan Am encore qui lance cette nouvelle charte des droits du voyageur aérien. Qu'il soit célibataire ou marié. Pour le prix d'un simple billet.

43 ans de service ont fait de Pan Am la compagnie aérienne la plus expérimentée du monde. Celle qui a toujours fait — et continue à faire — le plus pour ses passagers.

1

En vol: le plus varié des programmes de variétés.

En plus des programmes musicaux habituels, Pan Am vous propose un ensemble exclusif de distractions: musique Pop spécialement enregistrée par Radio-Géronimo, et deux grands films*.

Pour vous endormir: une sélection de musique douce. Pour l'écouter: de nouveaux écouteurs merveilleusement souples et légers.

2

Les meilleurs lits du monde.

En prenant votre billet vous pouvez demander qu'on vous réserve gracieusement et sur le champ, si



vous le désirez, une chambre d'hôtel à chacune de vos étapes, une voiture, et les correspondances avec les autres compagnies.

3

Avec votre billet, la clé de votre résidence aux Etats-Unis... ou ailleurs!

Car Pan Am est en mesure de vous mettre en rapport avec une bourse centrale d'échange de résidences.

(Vous économiserez de l'argent et vivrez "chez vous" à l'étranger).

4

Le premier compartiment tout confort. Pour bagages.

A l'intérieur des conteneurs du Pan Am 747, vos bagages voyagent désormais en petits compartiments séparés, bien à l'abri des chocs et des empilages! (encore une exclusivité Pan Am).

5

En voyage, même si vous ne connaissez pas votre adresse, Pan Am vous en donne une.

Pour votre courrier, une seule adresse, toujours la même, de ville en ville: le bureau Pan Am (il y a plus de 230 bureaux Pan Am dans le monde: de quoi encourager vos amis à vous écrire).

Paris: Tél. 225.92.00 - Nice: Tél. 88.99.11 - Lyon: Tél. 42.62.02

* Léger supplément exigé par les règlements IATA

tage. I'm letting you know. Let it ride. Dream darling dream. When I'm dead and gone. Brother Psyche. Who you got to love. International. CAPITOL CO 64-80.603 (Pathe)/30 cm

Ce disque est un événement, car McGuinness Flint est l'un des groupes les plus intéressants à apparaître ces derniers temps; il est tout simplement le premier groupe anglais sachant jouer de la musique country & western, ce qui n'est pas toujours facile, loin s'en faut. Faire grimper cette musique dans les charts est encore plus difficile, mais ce n'est que le début. Les Byrds arrivent, et Neil Young, et beaucoup, beaucoup d'autres. Dans deux ans, en France, on s'apercevra sans doute que le country-rock est autre chose que le banjo du cowboy de saloon (mais sans le cow-boy de saloon, on n'aurait peut-être pas eu de C & W?). Toujours est-il que voici un disque qui s'écoute avec un plaisir extrême, jamais ennuyeux parce que très varié, mine de rien, formidablement enregistré, emballé, et produit. Graham Lyle (g, mandoline, bs, voc), Benny Gallagher (g, bs, pno, orgn, voc), Tom McGuinness (g, bs), Dennis Coulson (pno, voc), Hughie Flint ancien batteur de Mayall, sont

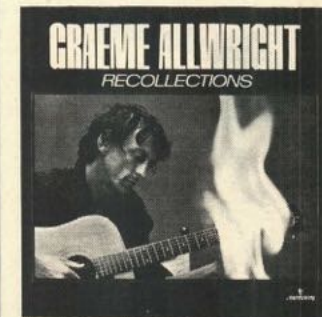


tous des musiciens qui connaissent parfaitement leur affaire, jouent très décontractés. Tout cela coule naturellement, sans effort, comme doit être jouée cette musique, avec une bonne dose d'humour, illustré par les vocaux repris à l'unisson (« Let it ride »), les coups de trombone qui surgissent çà et là. Une très belle chanson « Heritage » et beaucoup d'autres qui déménagent parfois sérieusement (« When I'm dead and gone », bien sûr, mais aussi « Who you got to

love » et cette guitare au son clair qui double le chant). Un disque très frais, agréable mais important, à l'heure où Neil Young a donné un grand coup de vieux au hard rock. — JACQUES CHABIRON.

GRAEME ALLWRIGHT RECOLLECTIONS. Virginia. Sitting in my room. The right kind of place. The beach. Take me home. Play play play. Don't you forget it. My flocks feed not. MERCURY 6.459.101/30 cm « Quand il n'y en a plus, il y en a encore »: vous vous souvenez sans doute que Graeme Allwright, qui a déclaré ne plus vouloir faire professionnellement de chansons, a repris son interminable burlingue. Aux dernières nouvelles, il se trouvait dans un patelin proche de la frontière indo-népalaise. Seulement, la maison Philips gardait encore en réserve dans ses tiroirs des bandes enregistrées lors des mêmes séances qui donnèrent naissance au fabuleux album « A long distant present from thee... Becoming » (que vous DEVEZ connaître). De ces bandes proviennent les chansons de « Recollections », qui est une nouvelle petite merveille. La première face, où nous retrouvons les gens de « Becoming », (Catherine Jolivald, chant; Jacques Dudon et Gilles Mathias: guitares; Hubert Scemama: tablas), est composée de deux longs morceaux, mi-chansons, mi-incantations improvisées, d'une dizaine de minutes chacun: « Virginia » et « Sitting in my room ». On se replonge ici exactement dans l'atmosphère très planante de « The pen » ou « Give me my coffee hot », enrichie dans « Virginia » par la participation du flûtiste Roscoe Mitchell (A.A.C.M.). La face 2, qui s'ouvre sur une chanson comique (« The right kind of place ») avec tout le groupe qui rigole généreusement et, à la fin, la voix de Graeme qui se défonce d'incroyable manière, se poursuit avec cinq chansons plus classiques, toujours en anglais, dans lesquelles Graeme se retrouve face à lui-même. Quatre de ces chansons ne sont autres que les versions originales d'adaptations

françaises précédemment enregistrées par Graeme, à savoir: « La plage » (« The beach »), « Emmène-moi » (« Take me home »), « Joue joue joue » (« Play play play ») et « Garde le souvenir » (« Don't you forget it »). Il est intéressant de prendre connaissance des versions anglaises en étant déjà familiarisé avec les adaptations, et cela à deux titres: d'une part, la plus grande aisance de Graeme chantant dans sa



langue maternelle; d'autre part, la comparaison des textes, qui confirme une nouvelle fois que Graeme fut un très grand adaptateur. Le « Suzanne » annoncé ne se trouve pas dans ce disque mais nous avons à la place, pour clore le tout en beauté, un bon vieux texte de Shakespeare (« My flocks feed not »), que Graeme a mis en musique dans un style très XVI^e (Siècle, rassurez-vous, pas Arrondissement). Est-ce à dire qu'il reste encore beaucoup d'inédits en réserve? Nous verrons bien mais, d'ores et déjà, ces « Recollections » devraient aider bon nombre d'entre nous à ne pas oublier l'exemple de Graeme et, je l'espère, à s'en inspirer. — JACQUES VASSAL.

CARAVAN IF I COULD DO IT ALL OVER AGAIN, I'D DO IT ALL OVER YOU. MOTORS 44.002/30 cm **JACKSON HEIGHTS KING PROGRESS** MOTORS MT 54.004/30 cm (dist Discodis) Les deux premières sorties de cette jeune marque sont... courageuses! Ce n'est certainement pas Caravan ou Jackson Heights qui leur donneront des tubes! Ce n'est pas de la musique pour la radio, hélas, et, le grand public ne se ruera proba-

blement pas sur ces deux excellents disques. Domage. Autant Caravan que Jackson valent le détour, groupes anglais d'une génération qui se refuse à suivre les routes sûres. Il y a longtemps que Caravan a fait ses preuves, preuves qu'il n'était pas un groupe ordinaire. Le premier LP, paru chez Verve et jamais édité en France, offrait déjà cette musique subtile, mélange très personnalisé de Soft Machine, Nice et Pink Floyd. Caravan continue dans cette voie, et son mérite tient à ce qu'il a réussi à percer sans rien changer, si sa musique a évolué. Elle est plus accessible, car il y a une volonté de simplicité, un désir d'amener progressivement l'auditeur vers les choses plus compliquées, ardues, telles que le très long et très beau « Can't be long / Françoise / For Richard / Warlock », suite qui occupe les trois quarts de la seconde face. Une très belle pièce de musique, au cours de laquelle chacun prend un solo. Celui qui donne sa couleur à Caravan, c'est l'organiste David Sinclair, qui tire de son instrument des sonorités dignes de Ratledge, mais reste dans les limites que Caravan s'impose; celles d'un groupe qui se veut accessible, dans lequel personne ne dirige. Les interventions de la flûte, du sax, ou de la guitare achèvent cette musique, contribuent à augmenter son impact. Un très bon disque pour un groupe qu'il ne faut pas ignorer.

Ce que propose Jackson Heights est tout à fait différent, mais peut-être aussi intéressant. On ne pourra jamais reprocher à Lee Jackson de continuer ce que faisaient les Nice. Ici, c'est une musique qui n'a plus pour finalité la virtuosité individuelle (ou plutôt, dans le cas des Nice, d'un individu). Ce groupe cherche, à partir de sonorités naturelles, — les instruments acoustiques, la voix, les petits bruits, qui, sur un rythme généralement bien enlevé, se mélangent, interfèrent entre eux, donnant parfois des résultats surprenants. « Mr. Screw », « Doubting Thomas » sont à cet égard les morceaux les plus intéressants. On trouve aussi des choses plus ordinaires, telles que des ballades, « Insomnia ».

Pan Am, la compagnie aérienne la plus expérimentée du monde.

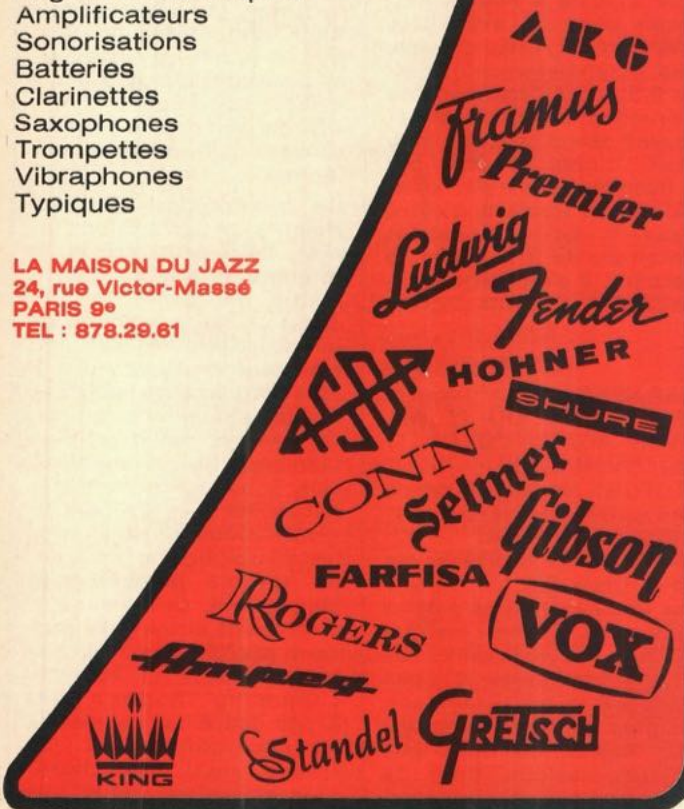
LA MAISON DU JAZZ



Le plus grand choix de :

Guitares électriques
Guitares classiques
Orgues électroniques
Amplificateurs
Sonorisations
Batteries
Clarinettes
Saxophones
Trompettes
Vibraphones
Typiques

LA MAISON DU JAZZ
24, rue Victor-Massé
PARIS 9e
TEL : 878.29.61



Ils reprennent aussi un morceau des Nice, « Cry of Eugene », traité différemment — sans orgue, pour tout dire. Ce n'est pas très convaincant, il y a une ou deux minutes en trop, mais encore une fois, la voix fait un bruit qui n'est pas banal. On ne sait pas trop où ils vont, Jackson Heights, mais leur tentative est intéressante. Elle montre que certains tentent quelque chose, en Angleterre. Caravan et ce groupe-ci sont bien placés pour être dans le peloton des nouveaux leaders. — JACQUES CHABIRON.



SERGE GAINSBOURG
HISTOIRE DE MELODY NELSON. Melody. Ballade de Melody Nelson. Valse de Melody. Ah! Melody. L'hôtel particulier. En Melody. Cargo Culte. PHILIPS 6397020/30 cm. Voilà un disque bien étrange, l'un de ceux dont on se méfie terriblement avant de les avoir entendus, pour tout ce qu'ils pourraient devoir aux vents de la mode et du snobisme, et sous le charme duquel on tombe bien vite, presque sans s'en apercevoir, presque malgré soi. « Histoire de Melody Nelson » porte en lui une dose assez étonnante de séduction, une séduction qui ne s'offre pas à l'état brut, comme une vérité qui touche par la force de son expression, mais sous les formes du raffinement et de la sophistication, par la magie de son climat lourd, riche, vaguement frelaté et subtilement pervers. Les putains se vendent, Melody Nelson se fait désirer et ne se laisse pas oublier. « Les ailes de la Rolls effleuraient les pylones, quand, m'étant malgré moi égaré, nous arrivâmes, ma Rolls et moi, dans une zone dangereuse, un endroit isolé. Là-bas, sur

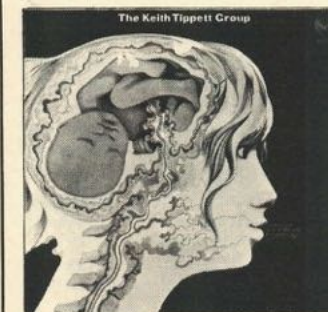
le capot de cette Silver Ghost de 1910, s'avance en éclairant la Venus du radiateur, dont les voiles légers volent aux avant-postes. » Dès les premiers mots, le ton est donné: le monde de Serge Gainsbourg est ailleurs, le monde trouble des dandys fourbus et livides qui s'encanaillent, à la recherche d'un stimulant très fort pour durer encore un peu, qui vivent jusqu'au bout des passions de plus en plus perverses et raffinées, ignorant superbement qu'il existe autre chose, ailleurs, et d'autres gens. A la poursuite du plaisir factice de plus en plus loin vers la destruction, lente consommation des sens dans la chaleur des alcools et les fumées des drogues, les boîtes de nuit de luxe et les fourrures épaisses, les femmes-objets aussi. Parfois survient, brutale, la rencontre avec la pureté, ici Melody Nelson, et avec elle la conscience qu'il existe autre chose, un plaisir d'une autre qualité, une raison d'exister positive. Et l'homme blasé devient enfant devant l'enfant, se plie à ses caprices en même temps qu'il la plie aux siens et l'entraîne dans son univers trouble, au milieu des dorures qui s'écaillent, parvenant à un subtil et éphémère équilibre, ici brisé par le destin. Ce monde et cette histoire sont un peu, sans doute, ceux de Serge Gainsbourg. Il en a fait un disque très beau et très prenant, réussissant ce miracle d'émouvoir et de captiver en racontant une aventure qui eût pu (dû) laisser totalement indifférent, voire révolté. Musicalement, l'homme offre là sa plus belle réussite, grâce à ce sens superbe de la mélodie qui est sien, grâce à la façon qu'il a de faire naître et faire durer des climats étouffants. Musique « au milieu du chemin », mi-pop, mi-variété, qui mêle avec une habileté extrême le son d'une section rythmique de rock (glissades de la guitare électrique, chaleureuse, tempo binaire monotone et fortement marqué), les parties de cordes et des chœurs superbement arrangés. Musique largement aérée, chantante, pleine en ses replis de drames et d'ombres. Noire, comme les mots, de l'aveu de Gainsbourg sa plus belle

réussite à ce jour (bien que tout, en la matière, ne soit pas parfait: pas mal de facilités, d'enchaînements hasardeux, de concessions faites à la métrique, de répétitions ou de pléonasmes nuisent à la pureté d'un texte qui se veut poétique quand on l'analyse; mais il n'est pas fait pour cela, il est fait pour chanter avec la musique); phrases sinueuses, d'une découpe pareille à celle des tragédies classiques, enchaînement d'images frappantes, plus récitées, d'une voix sensuelle, épaisse et monotone, que réellement chantées, souvent faciles pour qui fréquente les poètes mais bien peu habituelles dans une chanson française sans imagination et qui a bien besoin de gens comme Serge Gainsbourg pour s'éloigner un peu de ses clichés archi-usés. « Où es-tu Melody, et ton corps disloqué hante-t-il l'archipel que peuplent les sirènes? Ou bien, accrochée au cargo dont la sirène d'alarme s'est tue, es-tu restée? Au hasard des courants, as-tu déjà touché ces lumineux coraux des côtes guinéennes, où s'agitent en vain des sorciers indigènes qui espèrent encore dans les avions brisés? » Toutes les imperfections formelles que n'importe quel grammairien pourrait déceler dans ces vers comme dans ceux cités plus haut s'effacent, se fondent dans la musique, conservent aux phrases leur couleur, leurs affinités avec les notes et leur musique intérieure. « Histoire de Melody Nelson », disque d'une beauté sombre et d'une réelle originalité, est peut-être l'indication que Serge Gainsbourg, artiste hyper-doué mais trop ami de la facilité va se mettre sérieusement au travail. Enfin. — PHILIPPE PARINGAUX.

THE KEITH TIPPETT GROUP

This is what happens. Thoughts to Geoff. Green and orange night park. Gridal suite. Five after dawn. Dedicated to you but you weren't listening. Black horse. VERTIGO 6.360.024/30 cm. Le nouveau jazz et le nou-

veau mouvement pop sont devenus solidaires, parce que faits pas les mêmes musiciens. Dans cette période creuse de la rock n'roll music, qui semble insuffisamment motivée pour la plupart des groupes anglais, ce sont en effet les héritiers d'un patrimoine jazzy qui viennent occuper le devant de la scène. Un même noyau de modernistes, surtout composé de cuivres, a introduit peu à peu les sonorités métalliques dans la pop. Mais un transfert s'effectue dans l'autre sens, avec la tendance vers le jazz de musiciens pop comme Robert Wyatt. L'album du groupe de Keith Tippett est à l'intersection de ces deux zones d'influence, réalisé dans un climat pop, mais où transparaissent des structures très élaborées, très techniques. Il ne s'agit pas pour ces musiciens de



mettre en place une énorme machine lourde, pesante, semblable aux grands orchestres de jazz, mais d'élargir le champ des possibilités sonores, tout en conservant la souplesse, le climat des petites formations. Nick Evans au trombone, Marc Charing à la trompette, qui furent en un temps la section des cuivres du Soft Machine, ainsi qu'Elton Dean qui, lui, en fait maintenant partie intégrante. Robert Wyatt qui est ici l'un des batteurs, Gary Boyle qui fut le guitariste de Brian Auger, un certain nombre de musiciens des ex-Blossom Toes, etc., sont aujourd'hui présents dans toutes les expériences, faisant par là même subir au jazz anglais, avec Surnam, Stu Martin, Mike Osborne, Barre Phillips, un grand bond en avant. Bond en avant qui est aussi celui de la pop, par ricochet, puisqu'il conduit la musique au devant d'une modernité contemporaine, in-

ayez le son facile
grâce aux
anches RICO, aux becs
LARSEN et OTTO LINK



Anches Rico Royal

Bec Larsen



Anches 7 forces différentes de 1 à 4
Becs Larsen : 6 forces différentes de 95 à 120 (de 5 en 5).

Becs Otto Link : 4 forces différentes de 6* à 9*.

Bec Otto Link



Anches Rico Roseau

Importation directe
MAJOR CONN
3, rue Duperre
Magasin de gros : Tél. : 874.29.14

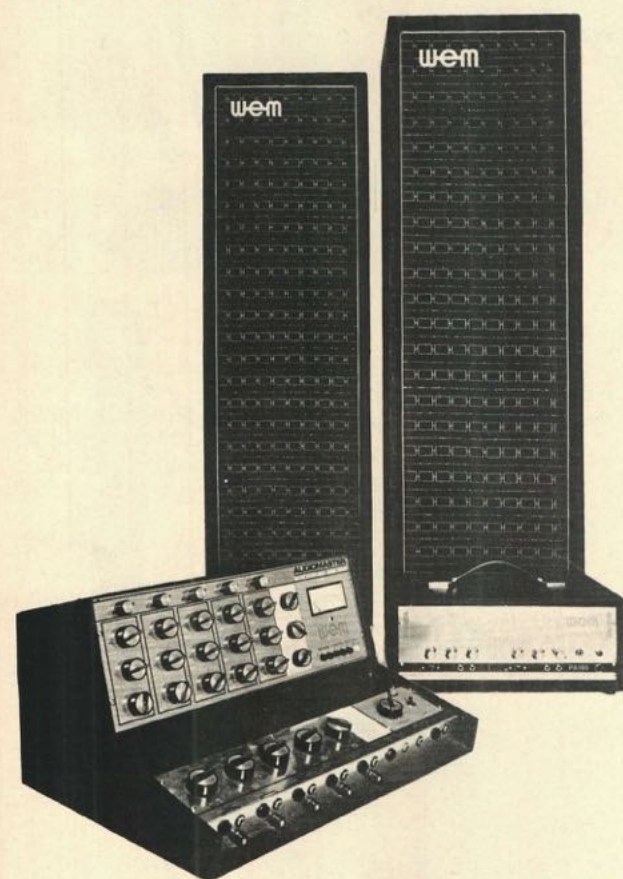
Tél. : 874.75.24

wem

et la Maison MESSEAN

seront heureux de vous accueillir à la Foire de Paris du 1^{er} au 9 Mai (FEIM : Stand C 21), pour vous faire essayer la sono des

PINK FLOYD, LED ZEPPELIN, JETHRO TULL, DONOVAN, THE WHO, EAST OF EDEN, FAMILY, SOFT MACHINE, ROLLING STONES, etc...



Sono sans limite de puissance de 100 à 2.000 Watts et toujours les amplis de 40, 100 et 200 Watts et la formidable chambre d'échos COPICAT.

IMPORTATEUR :

MESSEAN - MUSIQUE

45, rue de la Monnaie, 59 - LILLE - Tél. : 55.17.85

Également importateur des célèbres baguettes américaines à bout nylon « REGAL TIP »

LISTE DES REVENDEURS SUR SIMPLE DEMANDE

tégrant la technique et le swing du jazz, les solos free, les sonorités nouvelles (cris, échos), une masse compacte qui repose sur le martèlement d'une rythmique fournie par quatre batteurs. C'est une merveilleuse réussite musicale, parce que tous les éléments s'interpénètrent sans heurt, avec une cohérence qui ne renie pas la chaleur et le bouillonnement pop. La progression de cette musique, son enrichissement, vont de pair avec une plus grande aisance, une moindre rigidité des techniques instrumentales; les contacts avec la pop ont apporté aux musiciens de jazz décontraction, frénésie, agressivité ou même un certain charme. Nous avons là, avec des morceaux comme « Five after dawn », composition du pianiste Keith Tippett, ou « Dedicated to you but you weren't listening » d'Hugh Hopper, Marc Charing et Elton Dean, des exemples remarquables de cette rencontre « œcuménique » musicale, qui tend à créer une nouvelle musique contemporaine, en dehors de l'académisme de celle à laquelle on reconnaît officiellement le droit de porter ce nom. — PAUL ALESSANDRINI.

MATTHEWS' SOUTHERN COMFORT
LATER THAT SAME YEAR.
To love. And me. Tell me why. Jonah. My lady. And when she smiles. Mare, take me home. Sylvie. Brand new Tennessee Waltz. For Melanie. Road to Ronderlin.
PHILIPS 6.369.701/30 cm
Ian Matthews s'est récemment séparé de son groupe Southern Comfort (qui continue sans lui et sous ce même nom). D'où la sortie un peu précipitée de cet album, dont le titre de



« Plus tard cette même année » est peut-être une astuce involontaire. L'impression d'ensemble est nettement plus favorable qu'avec le précédent 30 cm, lequel était de très bonne qualité mais moins excitant. « Later that same year » est assez riche et diversifié sur le triple plan vocal, instrumental et de l'intérêt des compositions. En dehors de « To love » qui, placé en 1 A, n'est guère qu'un appât commercial, l'ensemble échappe au côté variété que l'on aurait pu craindre. Il est même très folk: voir le banjo dans « Mare, take me home », ou le jeu assez sophistiqué des guitares dans « And me », « Tell me why » (de Neil Young, décidément très chanté en ce moment) et un peu partout ailleurs. Un type très chouette au sein de ce groupe, c'est Carl Barnwell dans « Jonah », avec une excellente partie de piano. On retrouve Barnwell dans d'autres compositions de sa plume (« Sylvie », « For Melanie ») sur la face 2. Le groupe, avec ici Ray Duffy, Andy Leigh, Gordon Huntley, Mark Griffiths, Ian Matthews et Carl Barnwell, n'a plus tout à fait les mêmes membres que dans le précédent album et le son, le climat de « Later that same year » s'en ressent en bien. Pourquoi le Southern Comfort s'est-il séparé au moment où il commençait à atteindre une parfaite cohésion? Je l'ignore. Peut-être s'agit-il d'une cuisine intérieure qui ne nous regarde pas. Peut-être serait-ce bien plus intéressant, le signe d'un branle-bas de combat, d'une spontanéité retrouvée et d'un refus des « institutions » dans la pop anglaise, qui a bien besoin de secouer sa torpeur. Mais je rêve... — JACQUES VASSAL.

WAR
Sun oh son. Lonely feelin'. Back home. War drums. Vibeka. Fidel's fantasy.
UNITED ARTISTS UAS 5.508/30 cm
On en vient à cette première constatation, après avoir écouté ce disque, que War pourrait plus facilement se passer de Burdon que Burdon de War, tant

ce groupe démontre ici combien il peut se suffire à lui-même. Et à cette seconde que ce qu'est The Band à la musique blanche américaine (un ensemble d'une magnifique cohésion musicale et d'une parfaite unité spirituelle), War l'est à la musique noire. Et à cette troisième, toute simple, que ce disque est bien bon. Un disque de quoi? Il serait bien difficile de le dire et très vain de chercher à la définir. Un disque de musique, et de musique noire, très noire. C'est tout. Les sept musiciens qui composent le groupe ont su trouver un son bien à eux, on pu, à force de travail, en arriver à jouer avec un parfait ensemble. Les arrangements de ces disques sont impeccables et assez intelligents pour ne pas trop se montrer. Ainsi, la musique de War est à la fois très précisément construite et tout à fait décontractée. Le nombre des musiciens,



sept, et la possibilité qu'a chacun de chanter et de jouer de plusieurs instruments offrent à War un nombre étonnant de combinaisons sonores qui fait qu'aucune des chansons du disque ne ressemble aux autres, toutes étant cependant marquées par le même esprit. Ce n'est plus exactement le blues décontracté que l'on entendit sur la scène de l'Olympia: ici, l'efficacité prime, les discours des solistes sont brefs au point que l'auditeur en redemande. Il est, à ce propos, assez rare de trouver au sein d'une même formation autant de musiciens réellement doués, à la fois pour le travail collectif et l'expression individuelle. Celui qui se met (est mis) le plus en valeur ici est le saxophoniste-flûtiste Charles Miller, excellent, mais on regrette un peu de ne pas entendre plus longuement le guitariste Howard Scott ou le

pianiste-organiste Lonnie Jordan. Tous les musiciens sont confondus dans un travail d'accompagnement assez étonnant, encadrés par une section rythmique au swing féroce (« War drums ») au sein de laquelle on ne saurait dire lequel de B.B. Dickerson (bs), de Harold Brown (dms) ou de Papa Dee Allen (perc) est le plus précis et le plus efficace. L'esprit du blues souffle sur tout le monde, un blues élaboré, arrangé, encadré, mais qui ne perd rien de sa force. Seul le dernier morceau, le long « Fidel's Fantasy » s'éloigne de ce genre, incantation de Dee Allen très réac dédiée à Fidel Castro et récitée sur un fond rythmique afro-cubain (ça s'imposait). « Réveille-toi, Fidel/ Souviens-toi quand tes frères t'aimaient et t'acclamaient/ Dans les rues de la grande ville/ Où sont tes amis maintenant/ Ils sont partis pour le grand pays amical du Nord/ Ça, c'est la plus grande extravagance de toutes, Fidel/ Tu n'es pas libre/ Et ils ne sont pas heureux/ Réveille-toi, Fidel... » « Pays amical... hum. Et la Baie des Cochons, hein? War n'est pas un ensemble rentredans, et cela prend un certain temps et un peu d'attention pour apprécier pleinement la musique que le groupe joue, sans clins d'œil ni concessions à une mode quelconque. Mais une fois que l'on a pénétré dans son art, on y trouve infiniment plus de raisons de jouissance que dans bien d'autres apparemment plus séduisants. — PHILIPPE PARINGAUX.

STONE THE CROWS
ODE TO JOHN LAW. Sad Mary. Friend. Love. Mad dogs & englishmen. Thi gs are getting better. Ode to John Law. Danger zone.
POLYDOR 2425.042/30 cm
Maggie Bell (voc), Les Harvey (g), Jim Dewar (bs), John Mc Ginnis (orgn, pno), Colin Allen (dms), forment l'un des groupes anglais de second plan des plus attachants. Leur premier LP nous faisait découvrir une chanteuse de blues, dont la voix rauque rappelait étrangement Rod Stewart, ou Janis Joplin, lorsqu'il fallait crier. On remarquait aussi un excel-



HOHNER

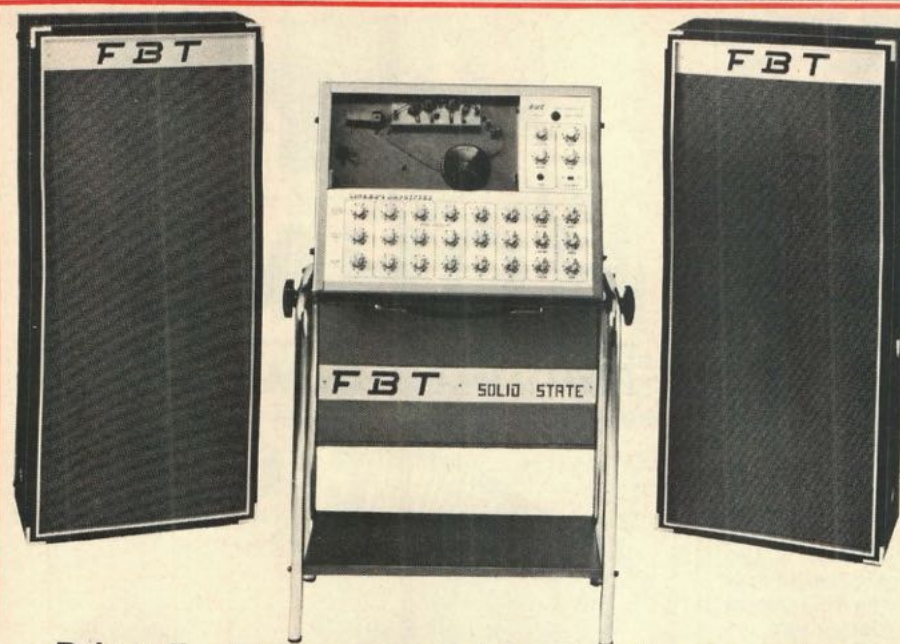
RÉPUTATION MONDIALE



DÉMONSTRATION - DOCUMENTATION

HOHNER-FRANCE

19-21 RUE VAN LOO - PARIS 16° - 224 63-50



FBT
Electronica

NOUVELLE SONORISATION
pour CHANT et ORCHESTRE
ENTIÈREMENT TRANSISTO-
RISÉE (de 100 à 1500 W)
Mod. PAS 80/1000

Importateur exclusif pour la
France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e
Tél. : 606.68.06

CATALOGUES FR 4 ET LISTE DES
REVENDEURS SUR DEMANDE

- Préampli mélangeur avec écho (à relier sur colonnes amplifiées)
- Unité de puissance de 100 W incorporé (à relier sur colonnes normales)
- Lecture pour la durée de la bande enregistrée (Play-Back)
- Nombreuses variantes offertes à l'utilisateur
- Présentation élégante et fonctionnelle, livré avec housse de protection skai.

ATTENTION

DU 1 AU 9 MAI 71

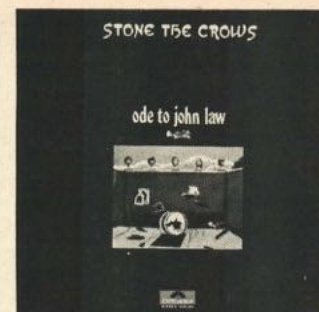
musique industrie

VOUS ATTEND DANS LE CADRE DE LA

FOIRE DE PARIS (loisirama)

POUR VOUS PRÉSENTER L'ENSEMBLE DE SES
PRODUCTIONS - SONO - AMPLI - EFFETS SPÉCIAUX

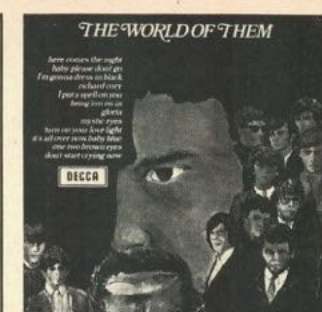
MUSIQUE INDUSTRIE 31.33 RUE DE LAGNY 94 VINCENNES. TEL. : 808.89.86



lent guitariste, en la per-
sonne de Les Harvey, et le
titre-choc se nommait « I
saw America » ; dix-sept
minutes de délire. Il en
reste quelques traces dans
« Ode to John Law », la
chanson qui donne son
titre à l'album. Ce disque-ci
est moins contrasté que
l'autre. Les morceaux sont
de la même facture, Maggie
Bell leur donnant la cou-
leur qu'elle veut leur don-
ner ; voix un peu « ren-
trée », se confondant avec
l'orgue, guitare claire qui
intervient brièvement ou
en solos brefs, remarqua-
blement articulés. Il n'y a
rien de particulièrement
excitant, mais tout est
plaisant à écouter, disque
bien fait, qui bénéficie
d'une excellente prise de
son. Stone the Crows ne
deviendra sans doute jamais
un groupe phare, mais, s'il
ne continue pas, il aura eu
l'avantage de ne pas déce-
voir. Tant pis si l'on aurait
pu souhaiter un peu plus de
vigueur, une pointe de
délire. Ce qui reste suffit
largement pour procurer
du plaisir, sans arrière-
pensée. — JACQUES CHA-
BIRON.

THEM
THE WORLD OF THEM.
Here comes the night. Baby
please don't go. I'm gonna
dress in black. Richard
Cory. I put a spell on you.
Bring'em on in. Gloria.
Mystic eyes. Turn on your
love light. It's all over
now, baby blue. One two
brown eyes. Don't start
crying now.
DECCA SPA 86 B/30 cm
Une tardive — cet album
est sorti en Angleterre il
y a un moment — mais fort
bien venue réédition de
quelques-uns des meilleurs
titres des Them, l'un des
plus importants parmi les
groupes britanniques de la
première heure. Cinq Irlan-
dais, réunis en 1964 et pro-

pulsés vers la gloire par
cette fabuleuse chanson
qu'est « Gloria », séparés
peu après pour plusieurs
raisons dont les principales
étaient leur incompétence
instrumentale et quelques
différends avec leur chan-
teur, nés de cette incom-
pétence autant que de son
sale caractère à lui. Il
s'appelait Van Morrison, et
vous lui connaissez peut-
être un autre visage, celui
d'aujourd'hui, celui de l'un
des quatre ou cinq plus
importants chanteurs de
sa génération. Mais nous
parlons des années 66-67,
du temps des Them. En
dépit de l'incompétence
plus haut mentionnée, le
groupe réalisa des disques
qui, à leur meilleur, va-
laient bien ce que faisaient
au même moment les
Stones, les Beatles ou les
Animals — les Them sont
d'ailleurs proches à la fois
des premiers (Morrison-
Jagger) et des derniers
(la couleur de l'orchestre).
Il faut dire que, dans le
studio, des musiciens de
séance (entre autres Jimmy
Page, que l'en entend sur
plusieurs morceaux —
« Gloria », « Mystic eyes »,
« Baby please don't go »)
remplacèrent ceux des Them
qui étaient incapables d'as-
surer un background satis-
faisant à Van Morrison,
qui, lui, était plus que
capable, déjà. Un rock and
roll fortement imprégné de
blues, projeté en avant par
la force incroyable qui
émane de Morrison, fou
de la chanson, tortureur
de mots, tendu à l'extrême
et étonnamment expressif.
Rien de ce qu'il fait ici n'a
vieilli, ce qui n'est pas
toujours le cas de l'aspect
instrumental de l'affaire :
le son de l'orgue est parti-
culièrement démodé. Mais
la plupart des morceaux de
ce disque sont des réussites
qui peuvent encore s'écou-
ter sans dommage. Des
morceaux tel que « Gloria »,
bien sûr, qui est une mira-
culeuse illustration de ce
qu'est le rock and roll,
« Mystic eyes » (belle partie
d'harmonica de Morrison),
« Bring'em on in », un
autre « Gloria » mais sans le
miracle (ces trois titres
sont composés par Mor-
rison), « Richard Cory »,
superbe, « One two brown
eyes », étonnante préfigu-
ration du Pink Floyd, ces
morceaux méritent bien un
petit quart d'heure de nos-
talgie. — PHILIPPE PA-
RINGAUX.



EVERLY BROTHERS
END OF AN ERA. Take a
message to Mary. Roving
gambler. Claudette. This
little girl of mine. I wonder
if I care as much. Kentucky.
When will I be loved?
Down in the willow garden.
Barbara Allen. Devoted to
you. Oh, what a feeling.
That silver-haired daddy
of mine. Since you broke
my heart. I'm here to get
my baby out of jail. Put
my little shoes away Oh,
so many tears. Hey, doll
baby. Who's gonna shoe
your pretty little feet?
CBS S 66.259/2 x 30 cm
Suite des aventures des
frères Everly, deuxième et
sans doute dernier double-
album exhumé du cata-
logue Barnaby. « La fin
d'une époque ». Je me de-
mande quel effet cela peut
faire à des gens d'entendre
cela aujourd'hui, qui ne
l'ont pas entendu hier. Dé-
pourvus de tout souvenir,
de tout sentimentalisme.
A des types qui auraient
commencé par le Pink
Floyd, par exemple. Les
cours d'histoire sont fas-
tidieux et le fait que les
Everly Brothers soient une
part importante de l'his-
toire de la rock music ne
me semble pas une raison
suffisante pour les aimer

aujourd'hui ; en matière de
musique, on n'apprécie pas
les choses en fonction de
leur rôle historique mais
du plaisir qu'elles procu-
rent à l'instant où on
les écoute. Il est certain
que cet album laissera beau-
coup de gens indifférents ;
il est aussi très probable
que bien de ceux qui l'écou-
teront comme ça, pour
voir, pourraient avoir une
très agréable surprise en
découvrant les Everlys de
la grande époque, ceux de
la fin des années cin-
quante. Leur succès fut
immense et s'étala sur
plusieurs années, on com-
prend mieux aujourd'hui
qu'il était bien plus qu'une
mode, qu'il y avait derrière
ces tubes en chaîne deux
talents réels et durables.
Le rock des Everly Brothers
est typiquement blanc,
plein de réminiscences
Country (ou même d'au-
thentiques classiques du
genre tels que « Ken-
tucky »), ceci étant encore
plus évident dans ce disque
que dans le précédent
 (« Original Greatest Hits »).
Rock and roll romantique,
porté par de jolies mélodies
tendres, chanté à l'unisson
par les deux voix si parti-
culières et si incroyable-
ment « ensemble » des deux
frères. On trouvera ici des
chansons devenues des
classiques du rock, « Take
a message to Mary » ou
« Claudette », mais l'essen-
tiel des quatre faces est
composé de ballades sur
fonds de guitares sèches,
de beaucoup de morceaux
traditionnels de l'Ouest
américain (le merveilleux
« Barbara Allen »), assez
différents de ces grands
succès dont on se souvient
généralement quand on
songe aux deux frères de
Brownie, Kentucky : « Bye
bye love », « Cathy's

DISC 2000

IMPORTATIONS U.S.A. ANGLETERRE
POP MUSIC
JAZZ BLUES
FOLK

6 rue de Brest RENNES (35) (centre commercial)



Un coin du rayon « Batteries et percussion »

le Super-Marché de L'INSTRUMENT DE MUSIQUE

plus de 1000m² d'exposition



Un seul but, toujours mieux vous servir:

- Un choix toujours plus important.
- Une équipe de spécialistes soucieux de vous conseiller.
- Un service après-vente rapide et efficace.
- Des ateliers de réparations dans toutes les spécialités.
- Une assurance gratuite "Tous Risques" pour professionnels.

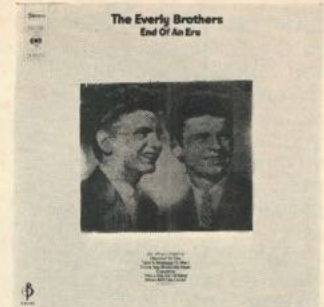
Tous les jours ouvrables de 9 h 30 à 12 h 30
et de 13 h 30 à 19 h 30 y compris le mois d'Août

NOCTURNES Mercredi et Vendredi jusqu'à 21 h.

26, rue Robespierre - MONTREUIL

Tél. : 808.18.50

Métro Robespierre

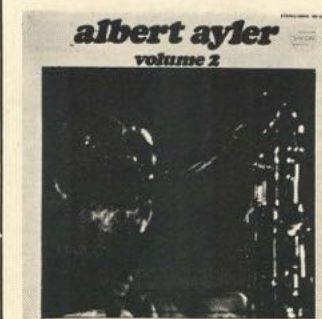


clown», « Temptation », etc. Et, finalement, on se rend compte que la musique de ce second recueil, qui plonge profondément ses racines dans le folklore américain et ne doit rien ou presque à une époque et à un son donnés, que cette musique n'a pas beaucoup vieilli. Deux hommes qui n'en font qu'un chantent des airs éternels, intemporels, en s'accompagnant à la guitare acoustique. Rien, à la limite, ne permet de replacer la majorité des morceaux présentés ici dans un contexte précis. On pense parfois à ce beau disque de pur Country que les Everlys enregistrèrent il n'y a pas si longtemps pour Warner Bros. (« Roots »), et l'on se demande ce qu'ils peuvent bien faire en ce moment, probablement les cabarets des villes de l'Ouest, à la façon de Jerry Lee Lewis. Finalement, ce disque passionnant n'a qu'un défaut, mais il est de taille: chaque face dure entre dix et douze minutes ! Il aurait donc pu être simple au lieu de double. La qualité sonore du disque bénéficie de cette « largesse », c'est sûr, mais le porte-monnaie en pâtit, lui. — PHILIPPE PARINGAUX.

Free-Jazz et New-Music
AYLER, SHEPP, SANDERS
et les autres

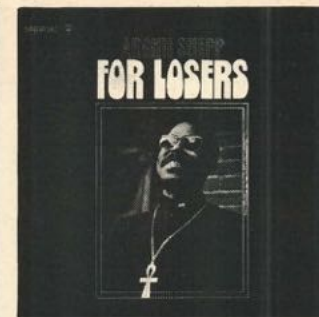
L'été dernier. Fondation Maeght. Albert Ayler était venu lancer son grand hymne à la liberté, le chant de la négritude, de la beauté retrouvée: un seul cri fait de contrastes, d'éclatements, d'humour. Une musique habitée de cette innocence préservée, musique immédiate parce que d'un lyrisme bouleversant et sans contraintes. Au-delà de cette magie apparente, il faudra essayer, un jour, de déterminer les mécanismes

de cette pensée en action, de cette construction non élaborée, de cette ivresse absolue. Le cri d'Ayler était sans précédent, comme venu de nulle part, s'affirmant dans sa nudité, sa non-construction, et pourtant répondant à une logique supérieure, relevant d'un code différent. Poète de l'impossible au langage débridé, mais serein parce qu'habité de l'évidence d'une vérité qui s'impose comme telle, il est mort comme il était apparu, soudainement, étrangeté: voix oppressante, voix éteinte. Pour lui, on ne peut évoquer une progression, un changement de démarche: une vérité inlassablement répétée, immuable, force et violence d'un art sans contrainte; d'une folie hallucinée, et pourtant insérée dans le réel, actuelle visionnaire de l'instant qu'il transcendait. Aussi, les deux albums enregistrés en direct lors des concerts (Shandar 10.000 et 10.004, distr. RCA) resteront-ils les derniers témoignages d'un poète libertaire, aux phrases ressasant fanfares et obsessions, cavalcades et frénésies, comme porteurs de tous les échos de la terre noire américaine. Vouloir critiquer séparément ces deux albums serait une aberration: morceaux taillés dans la masse d'un récit de quatre heures; car il s'agit d'un récit, d'une histoire, dont les images sont transformées, irradiées, perverses ou détournées refusant les vérités officielles de la culture et de l'art, comme, dans une « autre société », les chants de Maldoror. Peut-être faut-il regretter qu'on ait « composé » ces albums, et non restitué la musique dans son déroulement initial. Car la musique d'Ayler forme un tout, une masse où s'harmonisent les débris, les collages, et qui crée un son



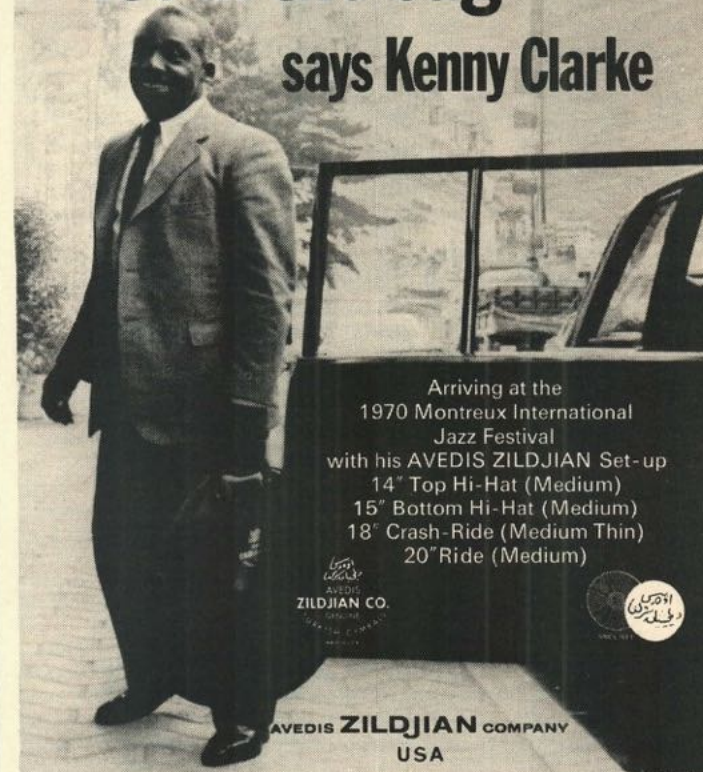
unique. Ici nous est livré un panachage, pour ne pas trop effrayer les acheteurs éventuels. On y retrouve les thèmes du dernier album de chez Impulse, avec la voix de Mary Maria, plongeée dans la musique populaire, celle du gospel et du rhythm and blues, associée aux outrances, à la mesure des instants d'explosion absolue.

Archie Shepp, lui, traverse une crise. Après avoir représenté l'une des voix les plus importantes de la nouvelle musique, il s'enfonce dans un laisser-aller musical sans nécessité ni rigueur, l'imprécision, les cassures. Homme de toutes les rencontres, quelles qu'elles soient, pour assurer son contrat, pour enregistrer sans passion. De cela témoigne « Pitchin Can », l'album enregistré chez Musidisc (AM 6.106), fourre-tout sans destination précise, incohérent, avec parfois les bribes d'un langage heurté, premier, d'un lyrisme obsédant. Ce n'est pourtant pas faute d'être entouré d'instrumentistes de talent: on retrouve Sunny Murray, Clifford Thornton, Bobby Few, Lester Bowie, Noah Howard, Dave Burrell, etc., réunis lors de deux périodes différentes: en novembre 69, après le festival d'Alger, et, plus récemment, après le dernier festival d'Antibes. L'album souffre plutôt d'une direction imprécise; une sorte de jam session free, systématique. C'est pourquoi on peut lui préférer l'album enregistré par Shepp chez Impulse, qui marque un retour du saxophoniste au rhythm n' blues de ses débuts, et la confrontation d'une modernité écorchée du son avec une assise rythmique garante d'efficacité, hypnotique (piano-basse ou batterie) et les riffs des cuivres, les gospels et le blues chantés par China—Lin Sharpe ou Leon Thomas, mais aussi un hommage constant à Duke Ellington, dont il joue ici l'une des œuvres: « I got it bad ». La deuxième face est composée d'un seul morceau, « Un croque - monsieur », qui se déroule en deux temps: balancement bluesy sur lequel Shepp déroule un solo étiré, violent, éraillé, et une deuxième partie apaisée avec un poème de Shepp chanté par China. On sent combien ce



retour à une tradition, une plongée dans l'essence de la musique noire, est indispensable à Shepp pour recouvrer enfin son identité d'avant-gardiste et de militant/poète de la négritude (« For Losers »). Pharoah Sanders, avec son dernier album, « Deaf dumb blind, summun bukmun umyun » (Impulse 9.199, distr. Pathé), s'oriente vers une prépondérance des percussions, la prolifération de tintements, de chocs sonores, de frottements, avec tous les instruments d'une africanité mythique, pour former un background imposant; polyrythmie continue: cloches maracas, sifflets, etc. Tout ceci sert de support au lyrisme flamboyant, ou à de grandes nappes apaisées. On entre dans une sorte de classicisme du free jazz, qui possède maintenant tout un jeu de références, ne permettant plus l'aventure, mais aidant à construire des œuvres d'une perfection religieuse et mystique: lyrisme et incantations du soprano de Pharoah, basse de Cecil McBee s'étalent sur la profusion du rythme et des sonorités. Classicisme du free qu'exprime aussi le dernier album enregistré par Ornette Coleman, « Friends and neighbours », chez Flying Dutchman (distr. Philips), avec un retour ici aussi au rhythm n' blues et au gospel, avec des vocaux d'enfants, une rythmique bluesy. Le reste de l'album témoigne de la perfection formelle de la musique d'Ornette, savant mixage des formes, des climats, dépassement des cassures et du chaos esthétique; nouvelles propositions aussi pour les apports de sonorités au violon et à la trompette. La cohésion du groupe que forment Charlie Haden à la basse, Ed Blackwell aux drums et Dewey Redman au saxophone ténor est remarquable dans les équilibres

'It's in the bag'
says Kenny Clarke



Arriving at the
1970 Montreux International
Jazz Festival
with his AVEDIS ZILDJIAN Set-up
14" Top Hi-Hat (Medium)
15" Bottom Hi-Hat (Medium)
18" Crash-Ride (Medium Thin)
20" Ride (Medium)

AVEDIS
ZILDJIAN CO.

AVEDIS ZILDJIAN COMPANY
USA



ANCHES SIMPLES
ANCHES DOUBLES
JUST
"PROFESSIONAL QUALITY"

glotin
deru

15 rue du Progrès - 95-EZANVILLE
pres de Paris - 991-00-58

10 rue de la Fontaine du But - PARIS 18 - 991-00-58

HALLE 5 - ALLÉE F - STAND 616



10^e ANNÉE

Tous les vendredis en soirée au «GOLF DROUOT», 2, rue Drouot, Paris-9^e, le célèbre Tremplin des groupes amateurs et semi-professionnels, parrainé par «ROCK & FOLK», OFFRE au vainqueur, en plus des contrats obtenus sur place :

- Une séance d'enregistrement (trois heures) ;
- Un disque promotion ;
- 50.000 anciens Francs.

«DYNACORD» remet à chaque formation un diplôme-souvenir de leur passage au «GOLF DROUOT».

L'enregistrement est réalisé par le STUDIO CITEAUX, 30, rue de Cîteaux, Paris-12^e. Tél. 344.62.25.

ROCK & FOLK publiera la photo et la biographie du groupe «révélation du mois», afin d'intéresser un public plus large.

Inscription des orchestres : HENRI LEPROUX.

PETITES ANNONCES

6 F la ligne + T.V.A. 23 % Payables à la commande

VENTES

V. Guit. basse Framus nve. 450 F. à débat. Tél. 726.49.79 à part. 19 h.

Vends ampli. Fender 30 watts, b. état, avec réverb. incor. Prix : 1.000 F. Ampli. basse tête Carlsbro sur corps Vox 80 watts. Prix : 2.000 F. Cais. claire : 200 F. Ecr. M. J.-L. Costerg, 16, av. De Lattre-de Tassigny, 93-Bondy.

V. Orgue Welson 2 clav. 2.500 F. Guit. Favino jazz. Grosse cais. 1.200 F. Tél. 283.13.62.

V. Orgue Philicorda tr. B. ét. Px à débattre. Tél. le soir, 828.83.30.

V. Ampli Fender Band Master 60 W. 1.500 F. Tél. 336.31.16 ap. 21 h.

V. Guit. Emperador neuve copie E.S. Gibson + étui. Tél. 229.19.84. Urg. V. Marshall 100 W. 3 corps nfs. 6.000 F. Tél. 508.16.95.

V. bfl. Fondation + tête 50 W. réels. 1.600 F. Vincent TRI 83.44. A vendre Saxo-Alto état neuf : 1.200 F. Ecr. Debieu Michel, 12, rue du Moulin, 78-Guyancourt.

Vds Ampli. Fender Bassman 50 W. 1.800 F. et Dynacord 80 W. guit. 1.000 F. (avec baffle) + 2 Guit. élec. 250 F. Tél. 965.65.07 et 965.65.35 le soir.

V. Trompette Couesnon neuve av. mallette. 400 F. Tél. 722.77.37.

Vds basse Gibson EB 3 état neuf. 2.000 F. Zaibak, 129, rue Laënnec, 69-Lyon 8^e.

V. Piano droit. Tél. 920.24.04 ap. 20 h.

Vds batterie Premier 3 pièces + c. cl. Ludwig. 1.300 F. Tél. AVR.78.63. V. Ampli Dynacord 50 W. Vib. Réverb. Px int. Tél. 242.22.25.

V. 40 W. Elka 1.000 F. Tél. 788.16.60. Vds Ch. Echo Echolette S. 1.000 F. T. bon état. Tél. 970.17.00. Le soir.

A vendre Les Paul De Luxe Sd. neuve, jamais servie. 3.200 F. au comptant uniquement. M. Maury Yannick, 28, rue d'Herbeval, 60-Creil.

RARE : Vds Epiphone, Rivoli Bass spécial imp. U.S.A. av. cais. 1.800 F. Tél. 587.21.68 (Georges) soir.

V. Guit. Fender basse. 1.300 F. + Guit. Gibson accomp. 1.800 F. André, 144, av. Jean-Jaurès, Paris-19^e.

V. Batterie Slingerland 3 pièces + caisse claire Ludwig, très bien. 2.000 F. Leblond. Tél. 242.37.09.

V. Fender Précision bass laquée av. étui. 1.800 F. Tél. 533.89.38.

Vds Ampli Guitare Ampeg 90 W. bon état. 1.900 F. Orgue Vox continental, un clavier 2.500 F. à débattre. Vecchiagi, 484 Parc Frot, Meaux.

Vends Ampli Kustom 200, 5.000 F. Guitare Jazz Bass Fender (avec valise), 1.500 F. Baffle 2 HP 38 cm 150 W. (pour guitare ou sono). 1.500 F. Tél. 387.96.33 de 18 h 30 à 22 h.

V. Amp. + Bf. Wem 50 W. ét. nf. 1.900 F. Tél. 53.08.08 Soissons ap. 20 h.

Urgent V. Guit. 2 micr. bon état + Ampli 20 W. 900 F. P. Gilbert, 8, rue Ste-Odile, 57-Sarrelbourg. (suite page 98)

sonores. Toutes ces propositions nouvelles, mais plus échevelées, écorchées, étaient déjà présentes dans la musique qui était celle d'Ornette Coleman dans les années 60. Un album récent nous la restitue (« Love call », Blue Note, Liberty, 84.356). Ornette y était entouré de Jimmy Garrison à la basse, d'Elvin Jones à la batterie, et de celui qui devint par la suite un membre permanent de sa formation, Dewey Redman. Déjà s'affirmait cette dissymétrie, faite de cassures à l'intérieur du récit, qui apporte cette violence diffuse affirmée dans la continuité du son ; et non par le cri. Une linéarité préservée rend plus proche la modernité de la démarche, un avant-gardisme que certains jugent glacé en regard des formes débridées et chaotiques affirmées par d'autres jazzmen. Pourtant, un feeling subtil subsiste en permanence à travers les brisures des sonorités.

L'ancien pianiste de Miles Davis, Chick Corea, s'affirme, depuis qu'il a quitté la formation du trompettiste, solidaire de toutes les recherches du nouveau jazz européen. Quête d'une identité propre, utilisant les acquis du free, mais qui tend vers les structures de la musique contemporaine. Sans renier le feeling, la tension du jazz, il s'agit d'élaborer un mixage des différents éléments, des sonorités, à travers une sophistication du son, sa « blancheur » : une esthétique de l'épure qui

s'éloigne des formes nées du hasard créateur. Une progression subtile dans la clarté, la pureté, qu'entre-tiennent le jeu de la basse de Dave Holland, et les percussions de Barry Atschul (« The song of singing - Blue Note »).



François Tusques reven-dique à l'occasion de son disque en solo (Piano Dazibao, Futura GER 14, distr. SFP), par des titres des morceaux, les textes de la pochette, sa condition de militant politique maoïste. Son disque est une sorte de journal mural (dazibao) où il affirme ses positions politiques (destruction de la bourgeoisie, solidarité avec les militants musiciens noirs, etc.) et esthétiques (l'univers de Lewis Carroll et le théâtre du Chêne Noir). Collages de sonorités, qui doivent « symboliser », notes pianotées qui sont comme la bande son d'images que Tusques veut évoquer musicalement. Une démarche originale et audacieuse pour concilier, au-delà du réalisme socialiste, musique et idéologie.

Pour les musiciens du Full Moon Ensemble de Claude Delcloo (« Crowded with Loneliness » 64.267 CBS), le jazz et la négritude ne sont que des prétextes à exotisme : ainsi de ces textes de Bob Kaufman, déclamés dans une pitoyable théâtralisation des mots par une voix grandiloquente. Pourtant le groupe comprend d'excellents instrumentistes, comme les deux anciens saxophonistes du Dharma Quintet : Gérard Coppéré et Jeff Sicard. Le disque de Terry Riley est enfin disponible en pressage français, mais privé de sa pochette initiale jugée sans doute trop pop. Elle plaçait pourtant Riley dans l'underground new music à laquelle il a apporté, avec La Monte Young, de nouvelles structures sonores qui révolutionnent la nouvelle musique et la pop (Soft Machine) : l'hypnotique et l'incantatoire (« Rainbow in a curved air » CBS). Un parti pris musical que pratique aussi Steve Reich, mais de façon plus radicale et plus violente encore, dans un désir d'agresser. Il était au Théâtre de la Musique le 16 mars, c'était sans doute un des événements de l'année. — PAUL ALESSANDRINI.

RECTIFICATIF : le paragraphe d'introduction de la chronique du disque « Jimi Hendrix Experience » ayant malencontreusement été omis lors de la mise en page de notre dernier numéro (page 79), il convient

de préciser que les remarques concernant le montage, les notes de pochettes, etc. s'appliquent à la marque américaine Entertainment International éditrice à l'origine et non pas à la firme Vogue qui n'a fait, comme souvent en pareil cas, que reprendre les éléments américains tels quels.

CAMBON MUSIQUE

49, rue Cambon
PARIS-1^{er}
(Face à l'Olympia)
Tél. : 742-93-57

INSTRUMENTS

TOUTES MARQUES :

Guitares
Amplis
Batteries
Orgues
Sonos
Effets spéciaux

Neufs et d'occasion
Réparations
et Révisions

(LOCATION
SUR RÉFÉRENCES)

REGLEZ VOUS-MEME LA CADENCE DE VOS ECLAIRS

MINI FLASH MODÈLE 70

144 F. T.T.C.



LE PLUS... PUISSANT 3 w/sec... ECONOMIQUE — de 3 w... ATTRACTIF vu la forme de sa lentille il "flash" sous 360°... LE MOINS CHER.

NOUVEAU LIQUATRON

De 1.600 F. T.T.C.
à 3.000 F. T.T.C.



5 MODÈLES

projecteur de grande puissance, réussit pour la première fois une lumière liquide automatique.

PROJECTEUR L.S.D. 150 w. durée 2.000 h.

600 F. T.T.C.

projecteur mobile produisant des formes mouvantes lumineuses et fantastiques.



STROBOSCOPE - SUR FRÉQUENCES MUSICALES

l'ensemble avec
1 projecteur.
2.500 F. T.T.C.



de 1 à 6 projecteurs.

COLOURGRAM

Réglage manuel des 4 circuits. Appareil livré avec micro pour commande directe.



3.000 F. T.T.C.

4 fréquences régulant chacune 2.000 w. de lumière.

SCENILUX-LOCAMAT



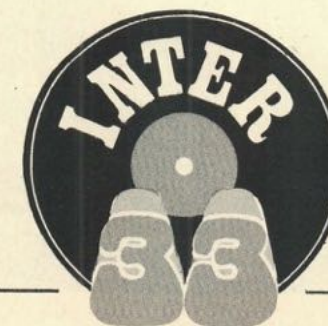
9, 9 bis, 11, RUE HENRI-REGNAULT, PARIS-14^e - TÉL. : 331-13-94, 23-95 et 588-72-13

a réalisé les éclairages de Johnny Hallyday au Palais des Sports, des nuits d'Amougies, d'Aix-en-Provence, de la revue Hair. Projecteurs et stroboscopes pour les spectacles Béjart et l'Opéra au Palais des Sports ; Rabelais à l'Élysée Montmartre et tout le matériel pour discothèques, cabarets, théâtres. Études, devis gratuits, catalogue sur demande.

DÉCOUPEZ CE BON

PLUS BESOIN DE CHERCHER EN VAIN VOS DISQUES CHEZ TOUS LES DISQUAIRES DE VOTRE VILLE. «INTER 33» EST NÉ

Conscient de la difficulté à laquelle vous vous heurtez pour vous procurer vos disques, « Inter 33 » est en mesure de vous expédier rapidement à domicile tous les disques de votre choix, pressage français et importations (service unique 33 tours). Postez sans tarder le bon à découper ci-dessous afin de profiter de l'offre exceptionnelle de lancement.



« INTER 33 »

5, rue de Washington, Paris-8^e

Vente de disques par correspondance, importations.

Je désire recevoir, sans engagement de ma part, la liste des disques disponibles, ainsi qu'un bon de commande.

Nom..... Prénom.....

N°..... Rue.....

Ville..... N° départ.....

BULLETIN DE COMMANDE

RELIURES

Nous mettons à votre disposition des reliures pratiques qui permettent de rassembler une année complète de la revue. Chaque reliure est vendue 14 F prise à nos bureaux. Joindre 3 F par exemplaire pour frais d'envoi.

Veuillez m'envoyer..... reliures.

COLLECTIONS

Veuillez m'envoyer le n° 1 - le n° 2 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 10 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 - le n° 17 - le n° 18 pour 2 F. 50 par exemplaire (3 F.F. pour l'étranger) - le n° 19 - le n° 19 bis (Spécial rhythm & blues) - le n° 20 - le n° 21 - le n° 22 - le n° 23 - le n° 24 - le n° 25 - le n° 26 - le n° 27 - le n° 28 - le n° 29 - le n° 30 - le n° 31 - le n° 32 - le n° 33 - le n° 34 - le n° 35 - le n° 36 - le n° 37 - le n° 38 - le n° 39 - le n° 40 - le n° 41 - le n° 42 - le n° 43 - le n° 44 - le n° 45 - le n° 46 - le n° 47 - le n° 48 et le n° 49 pour 3 F. par exemplaire (3,50 F.F. pour l'étranger).

Je verse la somme de :

aux Éditions du Kiosque, 14, r. Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

Nom :

Prénom :

Adresse :

anches OSCIL-CANE
vibrations plus faciles
anches faibles
moins minces du bout
ne frisant plus
longue durée
becs
série classique
de renommée
mondiale



publ. andré matise

nouveau
bec métal CC 1
ampleur du son
justesse
facilité d'émission inégalée
tant dans l'aigu
que dans le grave
métal argenté ou doré

STÉ CHEDEVILLE-LELANDAIS

16, avenue Hoche, PARIS 8^e - Téléphone 227.17.41
Usine à La Couture-Boussey (Eure)

Les plus prestigieuses des Trompettes !

**CONSTELLATION
VICTOR
CONQUEST**



Quatre modèles différents
Une seule qualité
Documentation et prix

MAJOR CONN

3, rue Duperré
PARIS-9^e - Tél. : 874.75.24

en vente dans tous les magasins de musique

PRESSE LIVRES

VACHÉ — GENGENBACH

Le dandy Jacques Vaché, qui pratiquait l'« amour », se morfond et crève de l'ennui militaire, à travers sa correspondance (« Lettres de guerre », Losfeld, éd.). Ses lettres, pour la plupart destinées à André Breton sont empreintes de cette distance blasée que souligne Breton lui-même dans ses textes de préface. Une écriture automatique de celui qui était déjà surréaliste dans les actes et qui préféra mourir de trop d'opium; voilà ce qu'écrivait l'« Express de l'ouest », du 9 janvier 1919: « les victimes du drame d'hier étaient de braves soldats qui avaient fait leur devoir devant l'ennemi et avaient été blessés; ils ne devaient pas être des fumeurs invétérés, les circonstances mêmes de leur mort montrent leur inexpérience ». Une grotesque récupération patriotarde qui ne manque pas de saveur macabre pour celui qui mourut de ne pouvoir survivre, dans une dernière explosion de l'umour (n'aurait-il pas entraîné son compagnon par surprise, pour ne pas mourir seul?). Ernest de Gengenbach, un prêtre défroqué qui devint surréaliste, adepte des messes orgiaques, du vampirisme érotique, voit son célèbre « Judas ou le Vampire surréaliste » réédité. (Losfeld, éd.). Une peinture de la perversion mystique.

KEROUAC — SELBY TUPAMAROS

« Satori », mot japonais désignant une « illumination soudaine », un « réveil brusque », ou, tout simplement un « éblouissement de l'œil », précise Kerouac. Le « Satori à Paris » (Gallimard éd.) qu'il décrit dans son dernier livre, publié en 1967 aux États-Unis et qui paraît aujourd'hui en France, c'est cette aventure de dix jours en France à la recherche des origines de son nom, celle d'un vieux beatnik américain. Les rencontres, les femmes, l'alcool, trahissent la margi-

nalité de l'aventurier, livré aux aléas, à la recherche de sa jeunesse, ironique, nostalgique. L'ivresse d'une fin de voyage un peu désabusée, l'itinéraire vers l'origine d'une vie, d'un nom. La Cornouaille, Paris, reportage d'un vieil écrivain fatigué qui ne peut se résoudre à ne plus vivre en marge, dans son désir de rencontres. Un style parlé, direct, reste la dernière saveur des livres de Kerouac, avec l'expression de cette sorte de fraternité des déracinés, des assoiffés d'un ailleurs, dans lequel ils veulent se regarder. L'atmosphère du livre de Selby (« Last Exit to Brooklyn ») n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle qui est présente dans les livres, les écrivains beatniks (Albin-Michel, éd.): la misère matérielle, physique, morale, d'une communauté rejetée, en marge, celle des pauvres. Le langage est exploité au maximum de sa cruauté, pour décrire la violence quotidienne, l'ennui, le misérabilisme des démunis. Une réalité livrée telle quelle, sans fard, obsédante, les débris sinistres d'une civilisation en décomposition. C'est l'étouffante atmosphère de l'oppression subtile que l'on ressent, que l'on perçoit, dans ce récit « noir », ce reportage-vérité, journal des rues de Brooklyn, avec ses voyous, ses prostitués; un gouffre qui engloutit les laissés pour compte du capitalisme. Un livre qui fut interdit pour la violence du verbe, la frénésie dans la description, sa cruauté mise à nu, exposée.

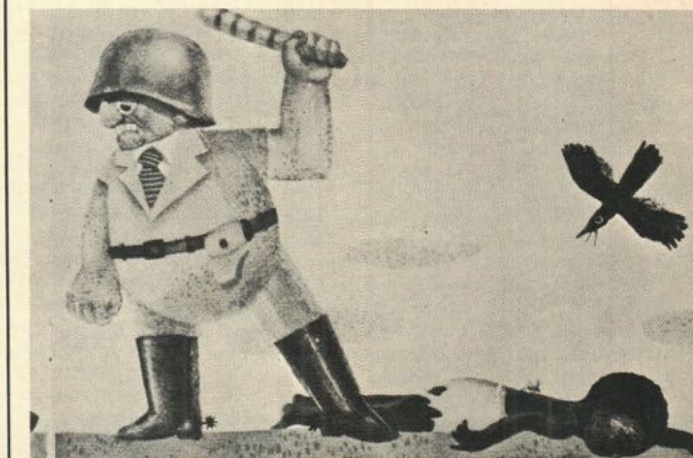
Les Tupamaros (éditons du Seuil), c'est le livre d'un journaliste qui effectue un travail de synthèse historique de l'Uruguay, de la situation sociale, de l'idéologie et de la stratégie de l'organisation clandestine à travers l'évolution du mouvement. On connaît les actions spectaculaires des Tupamaros; ce livre essaie de décrire ce qu'elles sous-entendent: opposition et résistance armée à un régime par un groupe de révolutionnaires convaincus de l'efficacité de la guérilla urbaine. Donc une tentative pour détruire la légende, et ainsi mieux faire comprendre les

structures politiques, le contexte de cette lutte armée, décisive pour tout le continent américain, sous l'emprise de l'impérialisme des États-Unis.

JULES VERNE LIVRES CHINOIS POUR ENFANTS

Deux livres qui proposent une lecture des livres, une approche. Ainsi, cette « Lecture politique » de Jules Verne, par Jean Chesnaux (Maspero, éd.). Derrière les écrits du plus lu des grands écrivains populaires, il essaie de discerner la présence de l'époque et des conflits qui l'occupent: cette œuvre est contemporaine des débuts de l'impérialisme, de la colonisation, de l'affaire Dreyfus, en même temps que du bouillonnement des idées libertaires. Après avoir effectué un rappel historique du milieu social, de la vie publique de l'écrivain, Jean Chesnaux passe en revue la progression de l'œuvre, pour mettre à jour la quête de liberté, l'appel à la science et la foi dans le progrès humain, mais aussi les aspects plus réactionnaires d'une pensée bourgeoise de son temps. Loin de n'être que des livres d'aventures, les œuvres de Verne véhiculent toute une idéologie qui est l'expression idéale de son temps: bourgeoisie libérale au pouvoir, tentée par l'industrialisation, mais aussi consciente des abus, des spéculations qui vont conduire Jules Verne dans un au-delà que l'auteur du livre voit anarchiste, domaine d'une liberté retrouvée. Il essaie avec patience de débrouiller l'écheveau complexe de données idéologiques hétéroclites: racisme presque instinctif et primaire (peinture de l'usurier juif allemand typique, dans Servadac, « sople d'échine, plat de cœur,

rongeur d'écus et tondeur d'œufs»), conception plus que réactionnaire du rôle de la femme dans la société, mais aussi aspirations diffuses à la liberté des peuples, révolte des héros contre la société (le capitaine Nemo). Paradoxes qui sont pour nous comme le miroir des luttes idéologiques de ce temps. C'est parce qu'ils sont conscients de l'impact de cette idéologie sous-jacente dans les livres « destinés à la jeunesse », que les Chinois ont décidé de remodeler totalement l'univers de la littérature enfantine. Révolution culturelle qui doit tendre vers la prise de conscience politique des enfants, habile dosage de sagesse et de foi révolutionnaire, rappels historiques, glorification des héros populaires. Il s'agit de recréer la mythologie de l'enfance, en insérant les enfants dans la société, plutôt qu'en les enfermant dans le douillet cocon d'inconscience politique et de soi-disant pureté où la bourgeoisie aime à emprisonner les siens; il s'agit de donner une image nouvelle, adaptée au rôle que joue l'enfant dans la société chinoise, de la famille, des rapports sociaux, du travail, de l'école. Au lieu des aventures de bon ton (et peu subversives) du « Club des cinq » que l'on donne à lire à nos adolescents, c'est, par exemple, l'histoire d'enfants chinois qui mènent l'enquête pour découvrir le repaire d'ennemis de classe, anciens propriétaires terriens qui fomentent une contre-révolution et emmagasinent des armes pour leur complot. Image d'un changement qui se veut total et décisif et qui doit amener un homme nouveau, celui de la société sans classes. — PAUL ALESSANDRINI.



TÉLEGRAMMES

FRANCE
Quiconque trouvera un poisson d'avril dans ces télégrammes aura gagné ■ Le 30 avril, à la Fac d'Assas: **Colosseum + Gentle Giant**. Prix des places: 10 F; Gentle Giant est un groupe Vertigo, anglais, qui n'est pas mauvais du tout, si on juge d'après leur LP ■ Pour les musicos: un engin qui s'appelle « **The Bag** »; cela tient de la pédale wâ-wâ, guimbarde électronique; ça ressemble à une petite cornemuse que le musicien porte en bandoulière; John Kay en joue sur « **Lawdy Mama** »: un tuyau en part, que l'on tient serré entre les dents, et on peut faire des sons, encore des sons, toujours des sons; démonstration chez Paul Beuscher ■ Triangle prépare son **nouveau simple**; les autres groupes, on ne sait pas ce qu'ils deviennent, ils ne nous disent **jamais rien** ■ Sauf que Patrice Planchenault quitte les **Magpye** en emportant sa guitare fuzz, et qu'on peut le contacter rue de la gare, 49 - Les Ponts-de-Cé ■ BYG sort une série « **Pop Blues** », avec des LPs d'Ainsley Dunbar, Alexis Korner, Elmore James, Johnny Otis, John Lee Hooker, Junior Wells, Buddy Guy, Otis Spann ■ L'ancien club de jazz, le « **Whisky A Gogo** », est devenu le « **Jazz Inn** », toujours à la même adresse, 18, rue de Beaujolais, Paris-1^{er}; l'inauguration a eu lieu le 18 mars, avec le **Lou Bennet Trio**, et **Jean-Luc Ponty** ■ Concerts de jazz à la maison de l'ORTF: le 19 avril, Joe Venuti, Slam Stewart, Slim Gaillard, Jo Jones, Milt Buckner; le 22, Don Cherry ■ **Total Issue** prépare activement son LP et commence à tourner dans toute la France ■ Si vous ne le savez pas encore, **Jean-Bernard Hebey** est à l'antenne de RTL tous les soirs pendant plusieurs heures; il a en général les disques américains deux ou trois jours avant tout le monde, et il n'y a que lui pour programmer une chanson de **Patrick Dietsch** (ex-Martin Circus); il est assisté d'André Djento ■ Si vous êtes Parisien, écoutez **FIP 514**, la seule station de radio qui passe 220 disques par jour, et presque 220 disques de qualité; beaucoup de pop et de jazz, beaucoup d'instrumentaux. Si ça marche, on pourra bientôt l'entendre dans toute la France ■.

ANGLETERRE
La tournée **Creedence-Booker T.**, dont je vous informais le mois dernier, reportée à l'automne (maintenant qu'il ne sont plus que trois, il faut ré-écrire les arrangements) ■ **Eric Burdon** malade a brusquement quitté l'Angleterre au cours de la tournée: **War** a continué sans lui, obtenant un gros succès ■ Outre le LP que **Mayall** enregistre avec Mandel, Taylor, Harris, on parle beaucoup d'un double album dans lequel Mayall retrouverait **Clapton, Hartley, M. Taylor, Johnny Almond** et quelques autres; des sessions déjà faites, il ressort que Clapton sait jouer comme dans le temps, et que **M. Taylor** a fait d'énormes progrès; et puis, je vous dis tout: Mayall se produit à nouveau avec un **batteur**, Paul Lagos ■ **Juicy Lucy** a un nouveau bassiste, Jim Leverton, ex-Fat Mattress, qui remplace Keith Ellis; je me demande s'il reste un seul des membres fondateurs de J.L.I ■ Un nouveau label de blues: **Revival**, qui sort des disques de Fred Mc Dowell, Johnny Woods, George Henry ■ **Blue Horizon** n'est plus distribué par CBS ■ « **My sweet Lord** », de George Harrison est la **copie textuelle** d'un truc sorti en 66 et qui s'appelle... qui s'appelle... zut ça m'échappe ■ **Dave Swarbrick**

était en train de se reposer du dernier concert de Fairport Convention lorsqu'il a été **réveillé par un camion** qui est entré dans la chambre après avoir frappé un seul (grand) coup au mur, lequel s'est ouvert tout de suite. Avant de jouer, le soir suivant cette péripétie, Swarbrick a vidé un **grand tonneau** de bière. Dans l'histoire, le chauffeur du camion est mort ■ **Curved Air** a fêté son premier anniversaire au London Lyceum ■ **Led Zeppelin** jouera au **Marquee**, et veut se produire à nouveau dans les clubs de ses débuts, comme c'est sympathique ■ **Santana** donnera deux concerts (swinging concerts) le 7 et le 8 mai à Londres, et dans une autre ville; au cas où j'oublierais tout à l'heure: ils seront à **Paris** le 25 du même mois ■ Il serait bien étonnant que le « **Procès Beatles** » soit terminé à l'heure où paraîtront ces lignes ■ Le **Bonzo Dog Band** est reformé, mais il s'appelle maintenant « **Viv Stanshall, Neil Innes & Freaks** »... ■ **Nouveau** disque pour **Keef Hartley**, « **Overdog** »; Jon Hiseman et Johnny Almond ont participé aux sessions ■ **Gros succès** pour la tournée Van der Graaf Generator/Lindisfarme/Genesis; on a dû rajouter huit concerts ■ **Eric Clapton** ne voulant plus « aller sur la route », le futur de Derek & The Dominos semble plus que **compromis** ■ **Keith Emerson** interdit de séjour au Royal Albert Hall de Londres: ELP cherche désespérément une salle pour se produire dans la capitale ■ **Les Ten Years After**, également interdits de séjour dans ce même endroit, ont complètement **renouvelé** leur répertoire, et apporté quelques changements à leur musique ■ **Balls**, le groupe que personne n'a jamais vu ou entendu, n'existe plus: ils n'ont jamais réussi à s'entendre sur ce qu'ils fallait jouer ■ **Yes** est en tournée, pour essayer de vendre son LP ■ **Rod Stewart** a laissé les Faces aux États-Unis pour dix jours, le temps d'enregistrer un **nouveau LP solo** ■ **Jean-Luc Ponty** et son **Expérience** seront au Ronnie Scott, Londres, du 22 mars au 4 avril ■ Le « **Traffic Live** » **ne sortira pas**: Winwood n'en était pas très content, et les morceaux figuraient déjà sur d'autres disques ■ **Lifetime** se séparerait, pour raisons pécuniaires et musicales ■ If se serait littéralement fait « **jeter** » d'Island ■ Le **batteur d'Elton John**, Nigel Olson, a enregistré un LP en solo ■ Le nouveau Emerson, Lake & Palmer, **tout plein de Moog**, semble fabuleux; Emerson: « Si vous écoutez l'album vous pourrez remarquer qu'il est **très agressif**, mais cela reflète tous les problèmes qu'il y a dans l'Angleterre d'aujourd'hui. La musique reflète toujours les vibrations de l'air ambiant » ■ **Jack Bruce** pense rejouer prochainement en public, il vient d'enregistrer un nouvel album avec Lifetime et un LP solo, dans lequel il est accompagné par Chris Spedding (g) et John Marshall (dms); les chansons ont été écrites en collaboration avec Pete Brown ■ **Grand Funk Railroad** donnera vraisemblablement un concert **gratuit** à Hyde Park au cours de la tournée européenne prévue cet été ■ **Presley Elvis** viendra lui aussi, peut-être ■ **Chicken Shack** est dorénavant un **trio**, et Rare Bird n'existe plus, **sniff** ■ Par contre **Caravan** enregistre son prochain LP; et **Jeff Beck** a fait un retour remarqué dans le Melody Maker, en descendant tous les disques du « **Blind Date** » ■.

ÉTATS-UNIS
Les **Byrds** ont terminé leur onzième LP ■ Les **Bee Gees** ont pris **bide sur bide** en Californie, incapables de remplir une salle ■ Un gros concert de **rock** est prévu à Los Angeles avec Chuck Berry, Little Richard et le Johnny Otis Show; là, par contre, ça risque d'être bourré ■ **Bill Graham** a réussi à convaincre **Aretha Franklin** de se produire au **Fillmore West**, où elle enregistrera un LP « live » ■ Si le LP qu'ils ont enregistré ensemble ne fait pas un malheur dans les charts, **Cass Elliot** et **Dave Mason** ont décidé de se séparer... et nous qui les croyions ensemble pour l'amour de l'art! ■ **Paul Simon** se fait son petit disque sans Garfunkel, pulvérisé dans « **Catch 22** » ■ Les **Faces** ont le moral, ça va. Ils vont jouer à L.A. dans un truc pouvant contenir 14 000 personnes; la dernière fois, ils n'en avaient attiré que 2 000! ■ « **After the Goldrush** » sera la bande d'un film que tourne un ami de Neil Young, et qui portera le même titre ■ « The American Negro Commemorative Society » a édité une médaille en l'honneur de **Bessie Smith**, remise solennellement à John Hammond, qui n'est pas noir, mais qui travaille comme un fou pour la « Bessie Smith Story », sortie chez Columbia ■ **B.B. King** est parti montrer aux Japonais ce qu'est le blues ■ **Thelonious Monk** nettement moins enthousiasmant que Blood, Sweat & Tears dont il assurait mollement la première partie au Fillmore East; faut dire que Monk en américaine de BS & T, c'est un peu le monde à l'envers! ■ Il paraît que les **Doors** se sont bien amusés en enregistrant leur nouveau disque ■ En passant par Nashville, **Neil Young** a enregistré trois chansons, accompagné par des gens du groupe Mother Earth, James Taylor, et Tony Joe White, qui a fait un solo comme lui seul sait les faire ■ **Mike Heron**, de l'Incredible String Band, sort un LP solo, avec quelques invités...: **Keith Moon**, **Pete Townshend**, **Ronnie Lane** (Faces), et **John Cale** (ex-Velvet Underground) ■ Un **petit garçon** était gardé par une baby sitter qui avait invité quelques amis, pour ne pas s'ennuyer. Quand ils se sont mis à fumer de la marijuana, le petit garçon a appelé les **flics**; une bien belle histoire tout de même! ■ **Slick-Kantner**, suite et fin: **God est né**, et c'est une fille ■ L'Angel qui a poignardé Meredith Hunter à Altamont a été reconnu **non coupable**. Légitime défense ■ Columbia ressort le disque de **Janis Joplin** + **Big Brother & the Holding Company** auparavant édité par Mainstream; le pressage sera sans doute meilleur, mais le disque... ■ Il y a **trois ans**, le **Fillmore East** ouvrait ses portes, avec au même programme, Janis & Big Brother, Tim Buckley et Albert King; depuis, il y a eu 643 autres shows, et un million de personnes. Pas mal, pas mal ■ **Cactus** sort un LP très controversé, et **Iron Butterfly** se sépare, après avoir vendu plus de trois millions d'« **In-A-Gadda-Da-Vida** » ■ Le mari de **Joan Baez**, toujours **emprisonné**, a vu sa peine allongée: il paraît que les geôliers ont trouvé de la marijuana dans sa cellule; Joan, elle, ne fume pas: « **Ça m'endort** » ■ **Miles Davis** + **Gary Bartz** (saxes) + **Keith Jarrett** (pno) + **Michael Anderson** (bs) + **Airto Moreira** (perc) + **Jack de Johnette** (dms) + **John Mc Laughlin** (triangle), ont enregistré un LP « live » à Washington ■ — **JACQUES CHABIRON**.

Melody
Maker

POP 30

Melody
Maker

SINGLES

- | | | | |
|----|------|---------------------------------------|--|
| 1 | (1) | MY SWEET LORD | George Harrison, Apple |
| 2 | (2) | STONED LOVE | Supremes, Tamla Motown |
| 3 | (5) | IT'S IMPOSSIBLE | Perry Como, RCA |
| 4 | (3) | THE PUSHBIKE SONG | Mixtures, Polydor |
| 5 | (13) | BABY JUMP | Mungo Jerry, Dawn |
| 6 | (4) | RESURRECTION SHUFFLE | Ashton, Gardner and Dyke, Capitol |
| 7 | (8) | AMAZING GRACE | Judy Collins, Elektra |
| 8 | (6) | YOUR SONG | Elton John, DJM |
| 9 | (7) | NO MATTER WHAT | Badfinger, Apple |
| 10 | (30) | SWEET CAROLINE | Neil Diamond, UNI |
| 11 | (12) | COME ROUND HERE, I'M THE ONE YOU NEED | Smokey Robinson and the Miracles, Tamla Motown |
| 12 | (9) | CANDIDA | Dawn, Bell |
| 13 | (17) | FORGET ME NOT | Martha Reeves and the Vandellas, Tamla Motown |
| 14 | (—) | ANOTHER DAY | Paul McCartney, Apple |
| 15 | (27) | EVERYTHING'S TUESDAY | Chairmen of the Board, Invictus |
| 16 | (25) | ROSE GARDEN | Lynn Anderson, CBS |
| 17 | (16) | RUPERT | Jackie Lee, Pye |
| 18 | (19) | TOMORROW NIGHT | Atomic Rooster, B&C |
| 19 | (23) | CHESTNUT MARE | Byrds, CBS |
| 20 | (10) | SHE'S A LADY | Tom Jones, Decca |
| 21 | (—) | HOT LOVE | T. Rex, Fly |
| 22 | (26) | I THINK I LOVE YOU | Partridge Family, Bell |
| 23 | (11) | APEMAN | Kinks, Pye |
| 24 | (15) | IT'S THE SAME OLD SONG | Weathermen, B&C |
| 25 | (18) | SUNNY HONEY GIRL | Cliff Richard, Columbia |
| 26 | (14) | GRANDAD | Clive Dunn, Columbia |
| 27 | (20) | YOU'RE READY NOW | Franki Valli, Philips |
| 28 | (—) | LOVE THE ONE YOU'RE WITH | Stephen Stills, Atlantic |
| 29 | (24) | RIDE A WHITE SWAN | T. Rex, Fly |
| 30 | (—) | WHO PUT THE LIGHTS OUT | Dana, Rex |

PUBLISHERS/COMPOSERS

1 Apple (George Harrison); 2 Jobete/Carlin (Frank Wilson/Yennik Samont); 3 Sunbury (Sid Weyne/A. Manzeno); 4 Carlin (Idris and Evan Jones); 5 Our Music (Ray Dorset); 6 Edwards/Coletta (Tony Ashton); 7 Harmony (Traditional); 8 Dick James Music (Elton John/Bernie Taupin); 9 Apple (Peter Han); 10 KPM (Neil Diamond); 11 Jobete/Carlin (Eddie Holland/Lamont Dozier/Brian Holland); 12 Carlin (Tony Wine/Erwin Levine); 13 Jobete/Carlin (Richard Morris/Silvia Moy); 14 McCartney/McLean (Mr and Mrs. McCartney); 15 KPM (Daphney Dumas/Ronald Dunbar/Edith Wayne); 16 Lowery (Joe South); 17 ATV/Kirshner (Frank Western/Ron Roker); 18 Essex International (Vincent Crane); 19 April (Roger McGuinn/Jacques Levy); 20 MAM (Paul Anka); 21 Essex International (Marc Bolan); 22 Screen Gems (Tony Romeo); 23 Carlin (Ray Davies); 24 Jobete/Carlin (Eddie Holland/Lamont Dozier/Brian Holland); 25 Cookaway (Roger Cook/Roger Greenaway); 26 In Music/Dolwyn Music (Herbie Flower/Ken Pickett); 27 KPM (Bob Crew/Bob Gaudino); 28 Gold Hill Music (Stephen Stills); 29 Essex International (Marc Bolan); 30 Ryan (Barry Ryan).

The MELODY MAKER chart service is used by the Daily Mirror, Daily Telegraph, The Sun, The People, News of the World, scores of provincial newspapers, and Radio Monte Carlo (205 metres).

AMERICA'S TOP 10

- | | | | |
|----|------|------------------------------------|---------------------------------------|
| 1 | (2) | MAMA'S PEARL | Jackson 5, Tamla Motown |
| 2 | (1) | ONE BAD APPLE | Osmonds, MGM |
| 3 | (4) | HAVE YOU EVER SEEN THE RAIN | Creedence Clearwater Revival, Fantasy |
| 4 | (3) | ROSE GARDEN | Lynn Anderson, Columbia |
| 5 | (6) | IF YOU COULD READ MY MIND | Gordon Lightfoot, Reprise |
| 6 | (14) | DOESN'T SOMEBODY WANT TO BE WANTED | Partridge Family, Bell |
| 7 | (5) | SWEET MARY | Wadsworth Mencion, Sussex |
| 8 | (10) | AMOS MOSES | Jerry Reed, RCA |
| 9 | (15) | SHE'S A LADY | Tom Jones, Parrot |
| 10 | (12) | DON'T LET THE GREEN GRASS FOOL YOU | Wilson Pickett, Atlantic |

FROM "CASHBOX"

ALBUMS

- | | | | |
|----|------|---|--|
| 1 | (1) | ALL THINGS MUST PASS | George Harrison, Apple |
| 2 | (2) | TUMBLEWEED CONNECTION | Elton John, DJM |
| 3 | (3) | BRIDGE OVER TROUBLED WATER | Simon and Garfunkel, CBS |
| 4 | (4) | ANDY WILLIAMS GREATEST HITS | CBS |
| 5 | (7) | ELTON JOHN | DJM |
| 6 | (5) | LED ZEPPELIN III | Atlantic |
| 7 | (16) | THE YES ALBUM | Atlantic |
| 8 | (6) | TAMLA MOTOWN CHARTBUSTERS Vol 4 | Various Artists, Tamla Motown |
| 9 | (8) | PENDULUM | Creedence Clearwater Revival, Liberty |
| 10 | (10) | STEPHEN STILLS | Atlantic |
| 11 | (13) | EMERSON, LAKE AND PALMER | Island |
| 12 | (19) | AIR CONDITIONING | Curved Air, Warner Brothers |
| 13 | (9) | SWEET BABY JAMES | James Taylor, Warner Brothers |
| 14 | (20) | JOHN LENNON/PLASTIC ONO BAND | Apple |
| 15 | (12) | BLOWS AGAINST THE EMPIRE | Paul Kantner and the Jefferson Starship, RCA |
| 16 | (15) | FRANK SINATRA'S GREATEST HITS Vol 2 | Reprise |
| 17 | (11) | DEEP PURPLE IN ROCK | Harvest |
| 18 | (—) | LIVE TASTE | Polydor |
| 19 | (17) | T. REX | Fly |
| 20 | (23) | DEJA VU | Crosby, Stills, Nash and Young, Atlantic |
| 21 | (14) | ABRAXAS | Santana, CBS |
| 22 | (28) | EASY LISTENING | Various Artists, Polydor |
| 23 | (—) | AFTER THE GOLD RUSH | Neil Young, Reprise |
| 24 | (—) | CHICAGO III | CBS |
| 25 | (18) | VAN MORRISON, HIS BAND AND THE STREET CHOIR | Warner Brothers |
| 26 | (—) | ATOM HEART MOTHER | Pink Floyd, Harvest |
| 27 | (25) | WHALES AND NIGHTINGALES | Judy Collins, Elektra |
| 28 | (27) | WATT | Ten Years After, Deram |
| 29 | (—) | AMERICAN BEAUTY | Grateful Dead, Warner Brothers |
| 30 | (20) | LED ZEPPELIN II | Atlantic |

Two titles tied for 2nd position.

America's Top 30 LPs

- | | | | |
|----|------|--------------------------------------|---------------------------------------|
| 1 | (2) | PEARL | Janis Joplin, Columbia |
| 2 | (4) | LOVE STORY | Original Soundtrack, Paramount |
| 3 | (1) | JESUS CHRIST SUPERSTAR | Decca |
| 4 | (3) | ALL THINGS MUST PASS | George Harrison, Apple |
| 5 | (5) | CHICAGO III | Columbia |
| 6 | (6) | TUMBLEWEED CONNECTION | Elton John, UNI |
| 7 | (8) | ABRAXAS | Santana, Columbia |
| 8 | (9) | PENDULUM | Creedence Clearwater Revival, Fantasy |
| 9 | (7) | ELTON JOHN | UNI |
| 10 | (10) | THE PARTRIDGE FAMILY ALBUM | Original TV Cast, Bell |
| 11 | (11) | SLY & THE FAMILY STONE GREATEST HITS | Epic |
| 12 | (15) | ROSE GARDEN | Lynn Anderson, Columbia |
| 13 | (13) | ELVIS COUNTRY | Elvis Presley, RCA |
| 14 | (29) | PARANOID | Black Sabbath, Warner Brothers |
| 15 | (14) | TWO YEARS ON | Bee Gees, Atco |
| 16 | (16) | IT'S IMPOSSIBLE | Perry Como, RCA |
| 17 | (19) | ONE BAD APPLE | The Osmond Brothers, MGM |
| 18 | (20) | NANTUCKET SLEIGHRIDE | Mountain, Windfall |
| 19 | (36) | STONEY END | Barbra Streisand, Columbia |
| 20 | (21) | CLOSE TO YOU | Carpenter, A&M |
| 21 | (24) | IF YOU COULD READ MY MIND | Gordon Lightfoot, Reprise |
| 22 | (34) | SWEETHEART | Engelbert Humperdinck, Parrot |
| 23 | (12) | THE WORST OF JEFFERSON AIRPLANE | RCA |
| 24 | (22) | SWEET BABY JAMES | James Taylor, Warner Brothers |
| 25 | (—) | LOVE STORY | Andy Williams, Columbia |
| 26 | (25) | GRAND FUNK LIVE | Capitol |
| 27 | (27) | WHALES AND NIGHTINGALES | Judy Collins, Elektra |
| 28 | (17) | JOHN LENNON/PLASTIC ONO BAND | Apple |
| 29 | (48) | GOLDEN BISCUITS | Three Dog Night, Dunhill |
| 30 | (37) | EMERSON, LAKE AND PALMER | Island |

FROM "CASHBOX"

Rock & Folk publiera désormais, chaque mois, le nouveau Pop 30 du Melody Maker dans son intégralité. Ce classement, très complet, indique les meilleures ventes de disques, simples et albums, en Angleterre et aux U.S.A. (grâce aux hit-parades de Cashbox pour ce dernier pays). Il est à noter que les références, voire les marques des disques classés ci-dessus ne sont pas valables pour les éditions françaises de ces disques.

SENSATIONNEL !

Enfin !
un « ordinateur » d'accord
vient à l'accompagnement
et à l'harmonie.

QUICK PLAY

**QUICK-PLAY a déjà conquis
les musiciens amateurs,
professionnels, chefs
d'orchestration de musique
pop ; par son calculateur
de combinaison d'accords
(plus de 300 accords
modernes — 60 gammes),
grâce à son enchaînement
avec accord sur portée
et doigté de guitare,
il permet d'accompagner,
de transposer, d'improviser
instantanément
et automatiquement
dans tous les tons :**

- mélodie,
- blues,
- anatole.

**Son format réduit
(17 cm de diamètre)
vous permet de l'avoir
constamment sur vous.
Son prix, l'équivalent d'une
heure de leçon musicale,
le met à la portée des
amateurs débutants comme
des professionnels,
classiques et modernes.**

M _____ Age : _____

Adresse : _____
désire recevoir ☐ QUICK-PLAY.
(Mettez le nombre désiré dans la case.)

**Veillez me le(s) faire parvenir contre rem-
boursement ou par virement à B.A.D.E.V.
S.A. - C.C.P. 2784-20 - C - RENNES. Au
prix de 30 F l'un + port. (1,25 F)**

**Règlement par chèques bancaires :
QUICK-PLAY. Publiphot - B. P. 71.
Saint-Malo - 35.**

PUBLIPHOT. ST. MALO/RENNES

COURRIER

(suite de la page 31)

Cash Show ». Yé... Quant à la radio... pourquoi parlerais-je de la radio ? Imaginez les programmes de TV sans image. Vous me direz qu'il y a à New York des tas de petits émetteurs de radio très intéressants ; vrai, mais ils ne portent même pas jusqu'à la banlieue et le plus puissant est « Free Europe » (envoyez vos dollars combattre le communisme qui s'implante outre-Atlantique)...

J'ai cru lire dans votre journal que l'ère des festivals était terminée aux USA. Faux ; l'ère des festivals pop est terminée, c'est tout et c'est peu de choses, car ceux qui étaient à Woodstock ont en fait été déçus parce que l'on n'a pas fait la place qu'il mérite à Sha Na Na. Vous me direz qu'ils ne sont pas venus à 400 000 pour voir Sha Na Na... Savez-vous qu'un individu qui s'appelle Bob Hope déplace bien plus de monde avec des vedettes nommées Bobby Darin, Glenn Campbell ? Enfin, vous êtes-vous rendu compte que sur les 400 000 de Woodstock, 50 000 seulement étaient là pour la pop music et que 50 000 personnes à l'échelle d'un pays comme les USA, ça ne permet à personne (même à R & F) d'affirmer que les États-Unis possèdent une jeunesse imbibée d'espoir et d'envie de liberté. Encore une idée fausse que vous répandez allègrement sur la liberté aux USA : « Steppenwolf chantant ceci et cela ; essayez de l'imaginer en France au moment de la guerre d'Algérie » ; et bien laissez-moi vous dire qu'au moment de la guerre d'Algérie, on aurait fort bien permis à n'importe qui de chanter n'importe quoi à condition qu'il le chante en Javanais. Et Steppenwolf chante en Javanais, ses paroles n'ont aucune prise sur l'Américain moyen et sont ignorées du jeune public. Vous parlez beaucoup du travail des flics ici : je ne vois pas tellement de « cops », et ça n'est pas utile, le véritable cop c'est l'esprit américain.

Oh, mais je ne suis pas franc avec vous et tout bien pesé j'ai même sacrifié la vérité à ma cause. Ce que j'ai dit est faux (en partie) : on voit bien des artistes pop à la TV ; tenez hier j'ai vu Johnny Winter ; il faisait de la publicité pour une marque de cigares.

By the way, il y a un genre de musique qui me semble être une conséquence logique de l'atmosphère des USA, c'est la musique de Zappa et de Beefheart... elle exprime le dégoût je crois. Et croyez-moi je fais des efforts pour me procurer leurs disques, mais c'est dur, très dur...

Toc-toc qui c'est ?

Je ne vous écris pas pour vous passer de la pommade ou encore moins vous critiquer. Le sujet de ma lettre est plus grave à mon sens car, en fait, bien qu'il me concerne directement, il est le reflet de tous les problèmes que rencontrent les musiciens français.

J'ai vingt et un ans, un peu de barbe et le moral d'un septuagénaire. Depuis toujours la musique m'a passionné. A douze ans je découvrais les Shadows et, de fil en aiguille, j'en vins au jazz. Puis la pop music m'agressa pour me conquérir ensuite. Le coup de foudre avec les Who, Yardbirds, etc... Le temps de l'insouciance en fait, car à cette époque je n'avais encore aucun choix à faire. C'est le moment pour moi de choisir entre la musique et par là même être heureux de pouvoir donner tout ce que je ressens grâce à elle ou me plier à la routine de chaque jour, manger au « restaurant de l'entreprise » comme disent beaucoup de cons et essayer de vivre deux jours par semaine : « le week-end ». Jusqu'ici vous ne devez pas piger où je veux en venir. J'arrive. Nous sommes quatre musiciens et nous avons pas mal d'idées et aucun moyen de les concrétiser. Pourquoi ? Le fric n'y est pour rien car du matériel nous en avons, au prix de combien d'efforts. Je passe. Le problème pour nous est un local de répétition. Ou plutôt c'est d'avoir le droit de répéter. Deux exemples à cela : il y a deux ans nous répétions chaque soir, de 7 heures à 9 h. 30. Nous n'étions pas en infraction vis-à-vis de la loi. Pourtant M. le Préfet, qui n'est pas à un abus de pouvoir près, donna l'ordre aux gendarmes de nous interdire toute répétition. Une charmante voisine qui connaissait bien ce préfet s'était plainte et il avait exaucé son désir. Deux ans plus tard, un samedi après-midi, il est quatre heures, nous répétons pour la première fois car l'armée nous a tous séparés durant tout ce temps. On lit l'espoir sur chaque visage, nous avons commencé il y a un quart-d'heure. Toc-toc. Qui c'est ? Pas le plombier, mais les flics. Même scénario. Quant à mettre 30 F de l'heure dans un studio de répétitions nous n'avons pas les moyens de le faire. Que va-t-il se passer ? Le groupe va-t-il se dissoudre à peine reformé à cause de la connerie des gens qui dorment le samedi après-midi ou à partir de 19 heures dans la semaine ? Devrons-nous renier tout, jusqu'à nos efforts passés, et pourtant il y en a beaucoup ? Il y a un moyen : se convertir au musette, cela est peut-être la solution aux yeux des flics. Bien amicalement.

La casquette

Je travaille dans une usine mosellane, comme ajusteur. Vous savez peut-être, que, dans ces usines, la sécurité prend de plus en plus d'importance. A chaque

coin de l'usine, on trouve le mot sécurité. A peine fini mon apprentissage, je fus muté dans un atelier mécanique, comme raboteur-fraiseur. Le travail me plaisait, mais maintenant il commence à me dégouter. En voici les raisons. Les usines de la région se sont regroupées pour voter une soi-disant loi, je ne sais si cela est vrai : toute personne travaillant sur une machine, que ce soit tour, perceuse, raboteuse, fraiseuse, etc... ayant les cheveux longs, doit porter une casquette de sécurité. Bon jusqu'à présent, rien à dire. Cette loi, est-elle valable dans toutes les usines de France ? Allez savoir.

La casquette se compose d'une visière, et sur le derrière, d'un filet dans lequel se trouve un élastique. Ce qui est le plus emmerdant, c'est cet élastique. Il vous serre le cou, ainsi que les deux oreilles. Allez tenir huit heures avec cette casquette.

Dites-le à votre contremaître, il vous rira au nez, en vous disant : coupe tes cheveux. Que pensez-vous de cela, c'est vraiment dégueulasse. En plus de cela, l'élastique vous abîme les cheveux. Pourquoi, lors de la réunion, pour le vote de cette soi-disant loi, n'a-t-on pas fait essayer cette fameuse casquette à un agent de la sécurité ou je ne sais quoi. Aurait-il tenu huit heures sous cette casquette impossible ? Pourquoi le port de la casquette est obligatoire, tandis que le port de chaussures de sécurité ne l'est pas ? Quand on voit un ingénieur se promener dans l'usine, avec des chaussures normales, c'est à se taper le cul par terre. Il leur arrive un accident aux pieds, ces messieurs sont blanchis. ÉCCEURANT. Supposons un tourneur, assez âgé, par exemple 45 ans, ayant une assez longue mèche de cheveux sur le front, il risque de se faire happer la mèche par le mandrin du tour. Portera-t-il la casquette ? Non. Pourquoi ? Tout simplement, parce qu'il travaille mieux que vous, que son ancienneté, dans la boîte, ne peut être comparée à la vôtre. Pfff...

Il paraît, que beaucoup d'accidents arrivant aux jeunes sont dus à leurs cheveux. C'est à voir.

Non, il y a de l'abus ! Tout cela a un but, nous obliger à nous couper les cheveux : c'est honteux.

Bon voilà, ce que je voulais dire. J'ai été poussé par un copain, à vous écrire cette lettre. J'espère qu'elle passera dans votre courrier. Ça montrera que beaucoup de jeunes en France sont malheureux à cause de leurs cheveux longs. Comme le dit un chanteur, je crois que c'est Michel Sardou, « y'a quand même 50 millions d'abrutis en France ». Eh bien je le crois maintenant. Ne m'en veuillez pas, si je ne mets pas mon adresse, mais faites passer si vous la jugez bonne, ma lettre dans R & F. Merci. Salut à toute l'équipe.

équipement musical professionnel



victor

CENTRAL MUSIQUE



des prix comme partout ... un
choix comme nulle part !

LES PLUS BELLES GUITARES DU MONDE
LES NOUVEAUX MODÈLES GIBSON
LES PAUL PROFESSIONAL ET LES PAUL BASSE
LES AMPLIS MARSHALL COULEUR
LES SUPERKUSTOM U.S.A.
LES AMPLIS ET SONOS M.I.
LES SOUND CITY
LES AMPLIS AMPEG

ÉCLAIRAGES DE SCÈNE - EFFETS SPÉCIAUX
ET TOUT LE MATÉRIEL MUSICAL DONT VOUS RÊVEZ

reprises - crédits - occasions

11 bis, rue Pigalle, PARIS-9^e
MÉTRO TRINITÉ - TÉL. : 874-55-85

FAIM DE BLUES

(suite de la page 45)

L'année suivante marque un nouveau départ et, bien sûr, de nouveaux remaniements. Premier point: la présence permanente des cuivres dont le travail ne se limite plus aux séances d'enregistrement. Des pérégrinations du groupe, Mayall nous livre « Diary of a band », deux albums dont l'aspect « carnet de bord-agenda » donne l'exact reflet des tournées du groupe, et où sont restituées pêle-mêle interviews et bribes de concerts. 1968, c'est aussi l'année révélation: Mayall est classé 1^{er} artiste de blues, devant Eric Clapton et Georgie Fame. La fête continue avec « Bare Wires », plus commercial, mais aussi mieux réalisé que « Diary of a Band », puisque enregistré en studio et pour lequel, évidemment, Mayall a, une nouvelle fois remanié son groupe. On peut donc y retrouver les noms de grands « routiers » du milieu parmi lesquels Dick Heckstall-Smith (Graham Bond Organisation, Jack Bruce, Chicken Shack, New Jazz Orchestra, Colosseum, et j'en passe), Henry Lowther (Keef Hartley, Bob Downes, New Jazz Orchestra, Memphis Slim, etc...) Chris Mercer (Christine Perfect), Tony Reeves (New Jazz Orchestra) et, jeune poulbot: Mick Taylor. « Bare Wires » est la concrétisation de l'entreprise « Crusade »; Mayall s'y exprime dans une forme absolument personnelle et il est bien difficile d'y déceler la moindre influence; en ce sens, « Bare Wires » sort du cadre strict du blues pour donner dans le domaine du jazz. En dehors de Mayall, seul Fleetwood Mac parviendra à assimiler cette nouvelle forme d'expression où les douze mesures traditionnelles ont perdu leur caractère indispensable. Catapulté aux États-Unis, où il décide de résider, John dédaigne les clubs anglais pour se consacrer entièrement à ses tournées américaines et européennes. Partout c'est le succès, la découverte. John ne revient à Londres que pour constituer une nouvelle formation avec laquelle il enregistre « Blues from Laurel Canyon », fresque pittoresque, confidences touchantes dont la chaleur émeut et dans lequel on retrouve l'aspect intimiste et simple de « Blues Alone ». Après la mort de Brian Jones, en mai 69, Mick Taylor quitte le groupe pour se joindre aux Rolling Stones; Colin Allen rejoint Stone the Crows; et seul demeure Steve Thompson, auquel John adjoint un guitariste: John Mark, et un saxophoniste-flûtiste: Johnny Almond. Cette nouvelle alliance se solde par un fabuleux succès dont « Turning Point » restitue à lui seul la dimension.

Le père la victoire

« Turning Point » représente, en fait, beaucoup plus qu'un simple succès. C'est LA consécration de toute une carrière. Curieuse victoire que celle de John Mayall, qui a trente-six ans se voit découvert (c'est le mot). « Si le hasard veut un jour me voir n° 1 dans un hit-parade, j'aimerais autant que ce soit avec le blues » (octobre 67).

Cette chance, John la doit plus au hasard qu'à tout autre chose, il est vrai; « Room to Move » n'a pas été le choix des fidèles admirateurs du Klooks Kleek, mais celui d'un public profane pour qui « Hard Road » et « Crusade » ne signifient pas grand-chose. Oh, bien sûr, on ne s'arrache pas encore ses disques, et c'est normal lorsque l'on considère la petite place qu'il tient, face à des grosses têtes comme Led Zeppelin ou C, S, N & Y, mais parlera-t-on encore de ces derniers dans neuf ans, ou même dans sept? Il y a sept ans sortait le premier disque de John; six années sans concessions, vouées à une seule musique, ce n'est pas à la portée de tous. C'est en cela qu'il faut admirer Mayall. L'engouement terminé, certains se sont interrogés et ont voulu savoir qu'était ce « Buffalo Bill » des temps modernes qui jouait de l'harmonica aussi bien qu'Albert Raisner (...) Il en résulta une certaine panique au niveau des disquaires, pour ne pas dire au sein des maisons de disques elles-mêmes. Tout rentra dans l'ordre et chacun put y trouver son compte, Mayall le premier.

D'abord, Mayall c'est un salaud

Dix-sept LP, jamais le même personnel, ça c'est un drôle de truc; faut être fou, maniaque ou désintéressé pour se permettre ça. Fou, Mayall ne l'est certes pas, désintéressé, encore moins, et pour les mêmes raisons. Maniaque pourquoi pas? « Qu'est-ce que vous voulez ma brave dame, c'est un instable, comme tous les vieux: veut pas rester en place. Moralité: tu viens, tu joues, tu restes et un beau matin tu reçois un coup de téléphone, t'es vidé (Keef Hartley), ou t'es mis au repos (Steve Thompson). Bien sûr, c'est pas toujours très gentil, mais t'as toujours une chance d'être recasé (Mick Taylor), ou même financé (Dunbar, Hartley), c'est la moindre des choses. Et puis tous ces bouleversements ne changent pas vraiment sa musique, sa voix, son blues quoi! » (anonyme, 1971). Découvreur de talents, Mayall l'est sans doute; référence professionnelle, il représente avant tout une image, celle de l'employeur sérieux et difficile qui ne s'en laisse pas compter.

« Même les musiciens qui ont joué avec moi, comme Eric Clapton et Peter Green n'ont été reconnus excellents guitaristes qu'après leur départ des Bluesbreakers, et non pas pendant » (Mayall, 67). Aristocrate du blues, Mayall reste le type de musicien qui évolue en marge de son milieu, celui que l'on ne rencontre jamais au Speakeasy, celui à qui l'on hésite à adresser la parole. Il n'en est pas autrement sur scène où il demeure le patron; l'affreux patron dont on attend l'approbation pour faire son petit solo ou sortir faire pipi; l'affreux patron qu'on n'oserait pas séquestrer. John Mayall sur scène c'est un peu: « mouche ton nez avant de saluer le public, sinon pas de solo; et puis si ça te plaît pas, tu peux partir... ». S'exprimant sans artifice (lorsqu'il daigne répondre aux questions qui lui sont posées), John devient, à son insu, le personnage de la

grande vedette, celle dont la discrétion et l'autorité font naître au sein du public une admiration sans bornes. Enfin, il est rare de le voir faire le bœuf avec qui que ce soit; on fait le bœuf avec lui, nuance....

« Chacun de nous a réellement appris ce qu'était le métier, ce que représentait une tournée. Ainsi Keef Hartley, qui n'aurait jamais pu être un leader s'il n'avait pas séjourné avec les Bluesbreakers. Nous avons tous vraiment éprouvé les difficultés du travail intensif, mais en contrepartie nous avons tous pris conscience de nos limites, et de nos possibilités. Toujours il nous fallait livrer le meilleur de nous-mêmes. Si par hasard l'un d'entre nous, pour une raison ou pour une autre, n'était pas en forme pour effectuer son solo lors d'un concert, John arrêtrait tous les autres et le priaient poliment de s'exécuter » (Jon Mark, janvier 71).

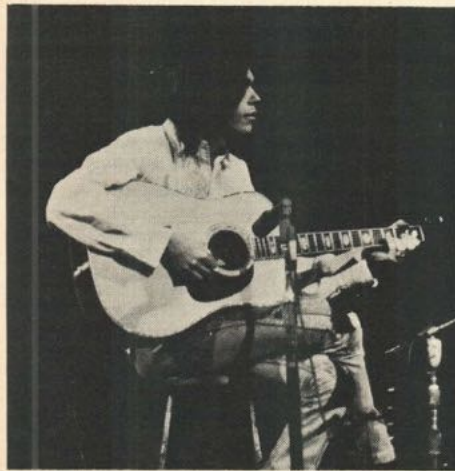
Fortement influencé par l'école de Chicago, et par là Elmore James, Otis Rush et Freddy King, son blues ne s'est en fait personnalisé que très tard, avec « Bare Wires », où le fond et la forme revêtent un esprit et un aspect totalement en dehors des chemins battus. En plus de sa personnalité écrasante, derrière laquelle il est impossible de vouloir s'élever, Mayall semble évoluer selon une ligne stricte dont la rigueur militaire n'est peut-être plus indispensable. Sans doute faut-il attendre avec patience le jour où « looking back again » il comprendra pourquoi ses musiciens n'accédèrent à la célébrité qu'après leur départ.

Chef de file de toute une école, fabricant de 33 tours, Mayall est aussi musicien de studio: dix-sept albums portent son nom, quatre comprennent des morceaux ou des participations de John: « Raw Blues », avec Clapton, Green Hartley et Winwood, « New Orleans to Chicago », avec Clapton, Hartley et McPhee, « Eddie Boyd and his Blues Band » avec Green, McVie et Dunbar, et enfin pour Canned Heat sur « Living the Blues ».

Aujourd'hui, John passe six mois par an aux États-Unis, à Laurel Canyon, en Californie dans le lieu même qui lui inspira le disque, cherchant ça et là quelque jeune bluesman pour sa propre marque de disques: Crusade. « Il est difficile de dire pourquoi j'aime l'Amérique, mais je me rappelle, lors de mon arrivée à Londres, avoir en quelque sorte oublié que Manchester était ma ville natale. De même à Los Angeles je me suis identifié d'emblée aux Américains sur le plan professionnel, tout comme au climat de la Californie. Ce qui m'a le plus surpris est d'un ordre tout à fait musical: aux USA, la scène du blues est principalement animée par les Blancs de la côte Ouest. Les musiciens noirs sont relégués dans les ghettos de villes comme Chicago, et jouent, pour la plupart du R'n'B ou de la Soul Music. Quelques-uns, comme B.B. King et Magic Sam s'expriment dans la langue du blues, mais un très grand nombre, parmi lesquels J. Wells et O. Rush sont réduits à interpréter « In the Midnight Hour ». Je pensais qu'ils ne le faisaient qu'à l'intention du public blanc, mais il n'en était rien, ils ne changeaient devant aucun auditoire. » C'est donc un John Mayall à demi-américain que le public parisien a pu applaudir pour la troisième fois. Mais peu importe qu'il soit anglais, américain ou biafrais, puisque de toute façon il reste le musicien, pianiste, organiste, harmoniciste, bassiste, soliste, harpiste et chanteur que le temps n'a su altérer. — BRUNO DUCOURANT.

L'ÉTRANGER

(suite de la page 61)



font que cette puissance est multipliée par dix parce qu'elle n'est pas une fin en soi, comme c'est trop souvent le cas. « Everybody knows » est un disque auquel rien, absolument rien ne manque, un disque qui a sa place à côté d'« Astral Weeks » où des albums de Dylan (« Highway 61 », « Blonde on Blonde ») les mieux réussis. Rage et douceur, tendresse des rêves ou fièvre des cauchemars. Du fond de son désarroi, Neil Young tirait une force extraordinaire. Et à cette force il ajoutait un sens aigu du tragique, faisant de certaines de ses chansons de véritables petits drames oniriques, partagés entre la douceur et la violence. « Sois de mon côté/Je serai de ton côté/Tu n'as aucune raison de te cacher/C'est si dur pour moi de rester ici tout seul/Quand tu pourrais m'emmener pour une promenade/Elle pouvait m'entraîner par-dessus l'arc-en-ciel/M'envoyer très loin/Tu prends ma main/Je prendrai ta main/Ensemble nous y arriverons/Cette grande folie c'est trop de chagrin/C'est impossible d'y parvenir aujourd'hui/Au bord du fleuve/J'ai tué mon amie/Au bord du fleuve/Morte/Je l'ai tuée. » (Down by the river).

Après la Ruée vers l'Or

Neil Young, dut, pour obtenir enfin la reconnaissance à laquelle il avait droit depuis des années, se joindre à Dave Crosby, Graham Nash et son copain Steve Stills au sein d'un super groupe auquel il apporta énormément, mais qui, probablement, l'amena à retrouver les problèmes qu'il avait connus au temps du Buffalo Springfield, et particulièrement cette amitié/rivalité avec Steve Stills, compétition qui ne veut pas dire son nom, ainsi que cette impossibilité pour lui de créer en collectivité, de partager son art. Ce dernier problème est probablement commun aux quatre hommes et se trouve actuellement réglé par la possibilité qu'ils ont de réaliser chacun des albums sous leur propre nom, sans pour autant dissoudre un groupe artistiquement et financièrement

tout à fait satisfaisant. Neil Young fut le premier des quatre à réaliser cette idée, ce qui est parfaitement naturel puisqu'il est, contrairement à ses amis, un solitaire qui joue de temps avec C, S & N, et non pas le membre à part entière d'un groupe, qui s'en va vadrouiller dans les studios. Il est d'ailleurs le seul des quatre hommes à se produire seul sur une scène. Il l'avait bien dit dès le début, dès qu'il entra dans le groupe: rien ne pourrait l'empêcher de mener sa carrière comme il l'entendait, et son groupe, Crazy Horse, continuerait de vivre.

Il est pourtant arrivé tout seul sur la scène. Les spectateurs le savaient déjà, qui regardaient depuis un moment les trois guitares sèches debout sur les planches, et le piano à queue luisant: Crazy Horse ne viendrait pas. On peut être assuré, en dépit de cela, que pas un n'eût rendu son billet s'il l'avait su à l'avance. C'était Neil Young qu'ils venaient voir, Neil Young que certains connaissaient depuis des années, que d'autres avaient découvert l'an dernier à l'Albert Hall, quand il chantait « Country Girl » tout seul, ou bien porté par le son de sa guitare électrique et toute la puissance du groupe, un fabuleux « Down by the river » qui avait forcé, littéralement, plus de huit mille personnes à se dresser, enfiévrées. Neil Young dont le nouvel album, « After the Goldrush » se bagarrait dans les charts d'Angleterre avec George Harrison et ELP. Cet album qui faillit détourner de Neil Young ses admirateurs des premières heures, les purs, les vrais, les seuls, malheureux sans doute de ne plus être les uniques bénéficiaires d'un pareil talent, talent qu'il allait désormais falloir partager avec le vulgaire, persuadés que Neil Young entrait dans sa période de « concessions » et qu'il valait mieux, pour vraiment l'appréhender, se reporter à ses albums précédents. Il est vrai que le Neil Young d'aujourd'hui est apparemment différent de celui de « Everybody knows this is nowhere », plus facilement aimable (aimé) et compris, que son expression musicale est moins percutante (encore que « Southern man »...), que sa voix est maintenant plus aiguë, vacillante, haut perchée. Il est vrai que l'on ne trouve plus dans « After the Goldrush » cette sombre beauté torturée, que le sentiment dominant ici serait plutôt un romantisme délicat. Cela n'empêche pas le disque d'être très beau, pas évidemment inférieur aux deux précédents, pas du tout évidemment commercial. Il y a là, semble-t-il, un regrettable autant que fréquente confusion entre l'acte lui-même et ses conséquences. Que le disque de Neil Young se soit très bien vendu ne veut pas dire que son auteur a tout fait pour qu'il se vende.

« J'ai rêvé que je voyais les chevaliers en [armures venir]
Ils disaient quelque chose au sujet d'une [reine]

Il y avait des paysans qui chantaient
Et des tambours qui jouaient
Et les archers fendirent l'arbre.
Il y avait une fanfare qui jouait vers le soleil
Flottant dans la brise.

Regardez la fuite de Mère Nature
Dans les années soixante-dix.
J'étais allongé dans une cave brûlée
Avec la pleine lune dans mes yeux
Espérant un remplaçant
Quand le soleil a crevé le ciel.
Un orchestre jouait dans ma tête
Et j'avais l'impression de m'envoler
Je pensais à ce qu'un ami m'avait dit

Et j'espérais qu'il avait menti.
J'ai rêvé que je voyais le vaisseau de l'espace
[en argent]

Dans le brouillard jaune du soleil
Il y avait des enfants qui pleuraient
Et des couleurs qui volaient
Tout autour des élus
Dans un rêve, dans un rêve
Le chargement avait commencé
Ils emmenaient la semence d'argent de
Mère Nature
Vers un nouveau foyer dans le soleil. »
(After the Goldrush)

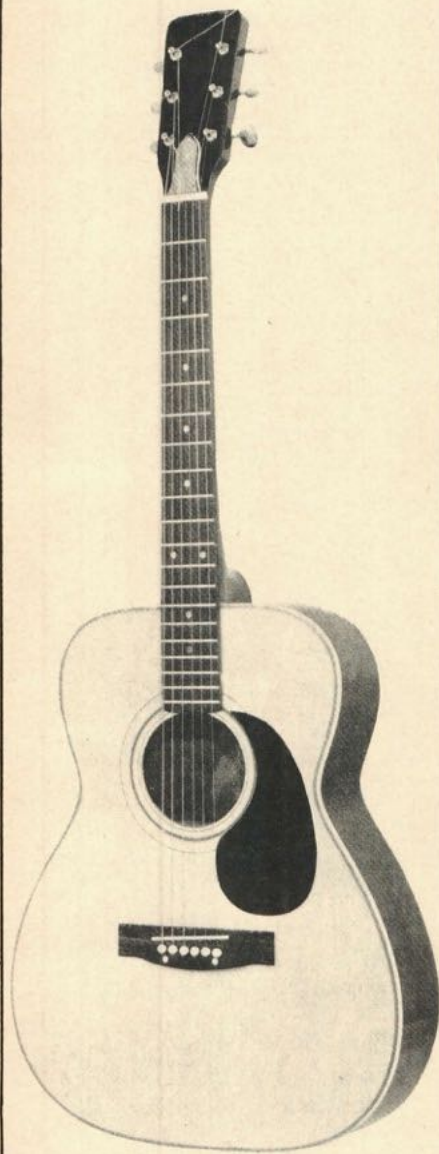
Seul

Il porte une chemise à carreaux verte, une veste et un pantalon marron, de grosses chaussures faites pour aller par les chemins boueux. Il est grand et droit, mince et fort, flexible. Son visage fermé, ses lèvres boudeuses, une frange sur ses yeux, il a l'air buté, replié sur lui-même, distant, farouche, l'air d'un homme qui ne rit pas et qui n'a pas d'amis. Il est comme sont ses chansons, incertain et baigné de mystère. Quelqu'un l'a appelé la Greta Garbo du rock. Il s'est assis et a pris l'une des trois guitares dont le bois chaud reflète les projecteurs. On n'entend plus rien. Plus rien. Ces trois mille personnes qui, il y a un mois, se sont arraché les billets en une heure, retiennent leur souffle.

« Quand le rêve est venu/J'ai retenu mon souffle et fermé les yeux/Je suis devenu fou/Comme un anneau de fumée quand souffle le vent/Je ne reviendrai pas avant longtemps/Si seulement je reviens/Dans un jeu étrange/J'ai cru que tu me connaissais/Quand le changement est venu/Et que tu as eu une chance de voir à travers moi/Car l'autre côté est exactement le même/ Tu peux dire que mon rêve est vrai/Car je t'aime/Peux-tu me voir maintenant? » « On the way home », du temps du Buffalo. Neil gratte sa guitare, fort, en arrache un son mat et sec, et son pied bat la mesure. Il relève la tête, sans sourire. Tchang-atchang, tchang-atchang, les accords descendant, rythmés, et la voix les domine, plus frêle, plus aiguë, la voix de maintenant, after the goldrush. « Les bateaux-cœurs naviguent à travers des ports brisés/Loin sur les vagues dans la nuit/Toujours celui qui cherche doit chevaucher/Le cheval noir/Luttant seul dans sa peur/Dites-moi pourquoi il est si difficile de faire des arrangements avec soi-même/Quand on est assez vieux pour rembourser/Mais assez jeune pour être vendu? » (Tell me why).

Il relève la tête et parle de la maison qu'il vient d'acheter, une vieille maison, un ranch, en pleine campagne, là où est sa vie, lui que les villes étouffent. La chanson s'appellera probablement « Old man », elle est belle et calme, dédiée au vieil homme qui vit là-bas: « Vieil homme, regarde ma vie/Je ressemble beaucoup à ce que tu fus/J'ai besoin de quelqu'un pour m'aimer/Toute la journée. » Neil se lève et s'assied devant le grand piano. Il annonce, en faisant de minuscules plaisanteries, peut-être parce qu'il est nerveux, plus probablement en un effort méritoire de communication avec ces trois mille cinq cents personnes qui le dévorent des yeux et sont figées dans leurs fauteuils par un inhabituel respect, admiration muette pour un homme dont nul n'attend qu'il soit différent de ce que sa légende a fait de lui, il annonce une autre chanson nouvelle, « Journey through the

UITARES **ROKKOMANN** et **YAMAKI**



J. GOTTI

Importateur exclusif

▼
30, avenue Maxime-Gorki
(95) GOUSSAINVILLE
Tél. : 985.07.05

past », une chanson qui parle encore de sa maison, cette maison qui représente probablement pour lui l'un des rares éléments solides auxquels il peut se raccrocher, une preuve, autrement tangible que ses sentiments flous, de sa propre identité, une chose qu'il peut toucher, avec ses doigts quand il est là, avec son esprit quand il en est éloigné. « Quand les pluies d'hiver tomberont/ Sur ma nouvelle maison/Serai-je encore dans tes yeux/Serai-je encore dans ton esprit? Je retourne au Canada/Dans un voyage à travers le passé ». L'opposition est évidente, entre la solidité immuable de la maison et l'incertitude de l'amour; Neil Young, auparavant, n'avait pas de maison, et c'est pour cela qu'il se référerait si souvent à celle qu'il avait quittée, là-bas, au Canada, à ses racines. Il tire du piano des notes lourdes et chantantes, espacées pour que chacune puisse vibrer à loisir et dire tout ce qu'elle a à dire. Il déplie sa longue silhouette et revient, d'un pas d'Indien, glissant, souple, vers le petit tabouret, près des guitares. Dès les premiers accords, les applaudissements montent, puis ils s'éteignent très vite, dès que Neil ouvre la bouche, afin que pas un mot ne soit perdu. Rarement, jamais, je n'avais compris autant qu'en cet instant combien les gens qui aiment Neil Young savent par cœur chaque mot de ses chansons. Il n'y a pas de difficulté à les apprendre, tant sa diction est claire, d'une netteté fascinante; il dit le mot juste sur le ton juste, lance des images que l'on accepte d'abord avant d'y réfléchir ensuite, comme s'il n'y en avait pas d'autres possibles, comme si son mode d'expression était absolument évident et commun à tous. Et dans la grande salle du Royal Festival Hall à l'acoustique merveilleuse, cette voix semble venir de partout. Les accords sont ceux de « Cowgirl in the sand », l'une des plus belles chansons du second album, l'une des plus fortement électriques aussi, et l'on se demande une seconde si la déception ne va pas venir, de ne pas la trouver pareille exactement à celle dont on se souvient, que l'on réécoute souvent. Mais cette chanson est de Neil Young, donc elle EST Neil Young, et peu importe qu'il la chante avec tel ou tel accompagnement: elle reste un pur joyau, comme ce « rubis dans la poussière » dont elle parle. « Hello, cowgirl dans le sable/Est-ce que cet endroit te convient?/Puis-je rester ici un moment?/Puis-je voir ton doux, doux sourire?/Assez âgée maintenant pour changer ton nom/Quand tellement t'aiment, est-ce pareil?/C'est la femme qui est en toi/Qui te force à jouer ce jeu ». La chanson est moins étirée, par la force des choses, privée de ses longues improvisations à la guitare, moins dramatique aussi. Est-elle plus simple, ou plus compliquée?

Imperceptiblement, Neil Young change de voix, retrouve le ton qui convient à chaque chanson, plus rude pour celles du temps passé, plus léger, parfois très haut, au bord de la brisure, pour les chansons du dernier album et celles du prochain, qui, peut-être leur ressembleront, pour autant qu'on ait pu en juger. Qui sait ce que réservent les arrangements?

Encore une chanson inconnue, que chacun découvre et reçoit avec une attention passionnée, presque de la ferveur: « The Bridge », inspirée du poète Art Crane, que Neil joue encore au piano. A chaque fois qu'il a plaqué le dernier accord, sur le clavier ou les cordes, les gens applaudissent tout

en se tournant les uns vers les autres avec des sourires à la fois émus et ravis.

Je suis un enfant

« Il est le parfait étranger/Comme un croissement entre lui-même et un renard/Il est un arrangeur de sentiments/Il change sa façon de parler/Il est le danger imprévu/Le gardien des clés des verrous/Si vous le voyez dans le métro/Il sera tout au fond du wagon/Vous regardant bouger jusqu'à ce qu'il sache qui vous êtes/Et quand vous descendrez à votre station/Il saura que vous êtes solitaire... »

La main gauche serre fort le manche de la guitare, la droite pince les cordes avec violence, arrache des notes dures aux fils de métal. On ne voit pas les yeux du chanteur, même quand il relève la tête. Juste la forme de son visage, brun comme sa veste. Va-t-il le dire? Va-t-il chanter ce couplet au sujet de son ami Steve Stills, à propos de qui est « The Loner », l'ami pour qui il a écrit cette chanson bouleversante après que son amie Judy Collins l'eût quitté?

« Il y avait une femme/Qu'il connaissait il y a un an à peu près/Elle avait quelque chose dont il avait besoin/Et il l'a suppliée de ne pas partir/Le jour où elle l'a quitté/Il est mort mais cela ne s'est pas vu/Sachez quand vous le voyez/Que rien ne peut le libérer/Écartez-vous/Ouvrez en grand/Il est le Solitaire. »

Il l'a dit, et pas une personne n'ignorait de quoi il parlait. « The Loner » est l'une des rares chansons de Neil Young à propos d'un autre que lui-même, mais on ne peut s'empêcher de croire qu'il y a aussi beaucoup de sa vie dans ces mots pour un ami. « He is a feeling arranger/A changer of the way he talks »...

Il parle de son dernier séjour à Londres, l'an dernier; il dit comment, enfermé dans une chambre d'hôtel, il a écrit cette chanson en regardant la pluie et le vent battre sa fenêtre. Il dit combien il déteste les villes qui l'étouffent. La chanson est « Don't let it bring you down ». Neil a repris sa voix aigre qui monte, claire, tranchante, plaintive, animée à la fin de chaque strophe par un léger vibrato qui la fait trembler.

« Vieil homme assis sur le bord de la route/ Et les camions qui passent à côté/Lune bleue trop chargée/Que le poids fait sombrer/Et les maisons écorchent le ciel/Vent froid qui balaie les allées/Et les journaux du matin qui volent/Homme mort étendu sur le bord de la route/Avec la lumière du jour dans ses yeux/Ne vous laissez pas abattre/Ce sont seulement des châteaux qui brûlent. »

Encore une nouvelle chanson, au piano. Une chanson « sociale », dit Neil, et les gens rient, d'un rire feutré; comme si ce pouvait être son propos, à lui le plus farouche des individualistes, une chanson sociale, à lui l'explorateur de ses propres sentiments, le « feeling arranger » dont il parle dans « The Loner ». Il est de nouveau au piano; la chanson est lente et grave, portée par une de ces mélodies simples et évidentes dont Neil a le secret, une de ces mélodies qui traînent longtemps dans la tête, après qu'on les ait entendues. « Certains sont destinés au bonheur/Certains sont destinés à la gloire/Certains sont destinés à beaucoup moins/ Qui peut raconter l'histoire? »

Il fixe maintenant le support de son harmonica autour de son cou et plaisante au sujet de son équipement, de ses road-managers

Les rapports entre le public et lui sont assez étranges. Lui fait visiblement des efforts pour dérider l'audience, et l'audience rit, mais ce n'est manifestement pas ce qu'elle attend de Neil Young. Il pourrait aussi bien enchaîner ses chansons sans dire un mot, puisque c'est comme cela qu'il s'exprime le mieux, à travers cela que les gens le comprennent le mieux. Tout le reste, ces petites plaisanteries, n'est pas désagréable mais semble un peu inutile, un peu forcé; la communication, comme on dit, s'établit parfaitement par la seule magie de la musique. Neil Young ne sait que chanter.

Il arrache un son aigre de son harmonica. « Regardez le jeune homme seul pendant le week end/Essayant de s'amuser/Sans trouver la joie/Je pense que je vais faire mes valises et acheter une camionnette/Et t'emmener à L.A./Je trouverai un coin à moi/ Et un nouveau jour commencera. » Toujours les mêmes thèmes qui reviennent: la solitude, l'errance, le désir de se fixer quelque part et l'intuition, peut-être, que cela est impossible.

Une ancienne chanson, du temps du Buffalo Springfield, une chanson-miroir dans laquelle Neil peut encore se regarder et se montrer, quatre ans après l'avoir écrite. Une de ses rares chansons vraiment heureuses, malgré sa nostalgie poignante, celle du souvenir du temps de l'enfance, quand l'amour et la vie n'étaient pas des problèmes, quand la douleur ne se cachait pas derrière chaque sentiment. Chanson dédiée au père ou à celui qui en fit fonction, chanson d'amour que l'enfant exprima jadis par un sourire et que l'homme-enfant exprime aujourd'hui par des mots doux, une tendresse sans brisure assez rare chez lui. « Je suis un enfant/Je ne dure qu'un instant/Tu ne peux imaginer le plaisir dans mon sourire/Tu tiens ma main/Ebouriffe mes cheveux/Je suis content de t'avoir là/Je t'ai donné et maintenant tu me rends. »

Puis c'est le superbe et puissant « Ohio », et cette phrase qui revient et sonne comme des tambours de funérailles, voilée, grave et pleine de colère: « Quatre morts en Ohio ». Une constatation amère, lourde de peine et d'impuissance.

La sixième chanson nouvelle s'intitule « Woke up this morning with love in mind ». « Je me suis réveillé ce matin avec l'amour en tête/Il pleuvait au dehors/Mais mon amour brillait malgré tout/Et m'a gardé au chaud/ Jusqu'à ce que mon avion touche le ciel. » Neil est de nouveau au piano, instrument qu'il utilise désormais autant que la guitare, parce qu'il est plus profond et plus grave, ses accords plus chargés d'émotion.

« J'ai un ami que je n'ai jamais vu/Il cache sa tête dans un rêve/Quelqu'un devrait l'appeler pour voir/S'il peut en sortir/Et essayer de l'arracher/Du fond où il se tient. » « Only love can break your heart », extrait de l'album « After the Goldrush », suivi d'une nouvelle chanson, intitulée « Heart of gold », prise sur un tempo rapide et sautillant. « J'ai été un mineur/A la recherche d'un cœur en or. » Puis « A man needs a mate », un homme a besoin d'un copain. « Il est difficile de faire changer cela/Quand la vie et l'amour deviennent froids et étranges. » Une autre belle chanson, très simple pour l'instant, et dont on se demande ce qu'elle deviendra dans le studio, en admettant qu'elle devienne autre chose qu'une belle chanson toute simple. « Harvest » sera le titre du prochain album de

Neil Young, qui paraîtra vers la mi-avril. C'est aussi le titre d'une nouvelle chanson, magnifique, gorgée de tendresse. « Rêve donc/Rêve donc/Laisse-moi remplir ta coupe avec les promesses d'un homme. » Le son est incroyablement clair, le phrasé précis. Une simple minicassette offrirait un parfait disque-pirate.

Encore une nouvelle chanson — il y en eut douze en tout —, celle-là dédiée à un ami « drug-addict ». Neil parle, d'une voix douce. « C'est à propos du problème de l'héroïne dans le monde. Il est si important que cela en devient presque magnifique. Si important. Les gens n'ont pas idée de l'importance que cela a. » La chanson s'appelle « The needle and the damage done ». « J'ai vu l'aiguille/ Et le mal était fait/J'ai vu l'aiguille prendre un autre homme. » Neil ne prêche pas; il se contente d'exposer sa vision des choses et, paradoxalement, c'est plus sa propre souffrance qui transparaît que celle de son ami. Toujours, il ramène à ses propres sentiments sa vision de l'humanité, toujours il aborde les problèmes de façon intime, sans en tirer d'autres conclusions que ses réactions internes.

Une vieille chanson du Buffalo, « Nowadays Clancy can't even sing » (du premier album), sur un rythme de valse lente. « Qui essaie d'accorder toutes les cloches qui sonnent/ Qui est dans le coin et allongé sur le plancher/Avec un papier et un crayon/En train de compter les points? ». « Dance, dance, dance », encore une chanson toute neuve, en rappel, sur un tempo ultra-rapide qui fait battre des mains à toute la salle. « Je voyais la fille danser, danser, danser/Quand je croyais que l'amour avait/Un arc-en-ciel sur le dos/Maintenant j'erre en espérant/ Que cela ne t'indiffère pas. » « Les chansons rapides dont la musique semble joyeuse peuvent cacher des pensées très sombres », dit Neil. Puis il quitte la scène d'un air indifférent. Le rappel qu'il obtint fut le plus long et le plus chaleureux que j'aie jamais entendu. Pendant près de dix minutes (10), le public tout entier resta dressé, battant des mains et tapant des pieds, criant « more, more, more », de plus en plus fort. Neil Young ne voulait pas revenir, manifestement. Mais la vieille ténacité britannique eut raison de son entêtement, et il dut s'asseoir de nouveau derrière son piano. Il ne souriait pas, dans la tempête d'acclamations. « C'est la nouvelle mode en Angleterre, me dit Richard Williams, le rédacteur en chef du Melody Maker: les gens en sont à leur période de rappels. Maintenant, les groupes jouent trois morceaux et reviennent six fois! » Mais je pense, moi, que les gens étaient sincères quand ils acclamèrent Neil Young de si incroyable façon. Il s'assit et dit « back to the old time again », puis il entama une chanson du second Buffalo intitulée « Expecting to fly ». « Tu te tenais là/Sur le rebord de tes plumes/Prête à t'envoler/Oh oui j'ai ri/En me demandant si/Je pouvais dire au revoir/En sachant que tu étais partie/ Le temps que l'été vienne/Et il fallut se dire adieu/Toutes ces années que nous avions passées/Finissent dans une larme/J'ai essayé si longtemps de tenir debout/Mais je suis tombé à terre/On a du mal à rire/Quand on trouve un endroit/D'où l'amour est parti ».

Quel endroit, Neil Young? Qui peut offrir la paix et des raisons de sourire quand il ne les trouve pas lui-même? « J'ai vu le feu, et j'ai vu la pluie... » — PHILIPPE PARINGAUX.

NOUVEAUTE **1971**



MIEUX QU'UNE PEDALE
" WAH-WAH".....
MIEUX QU'UNE PEDALE
d'EXPRESSION
ou de DISTORTION

GRACE au **"BAG"**

OBTENEZ DES EFFETS ET
DES SONORITES
SAUVAGES...

DEMONSTRATION chez
PAUL BEUSCHER

23 à 29 Bd. Beaumarchais
PARIS 4°
Tél. 887 09 03

GARENORAMA

Informations Avril

GUITARE 100 WATTS VIB et REVERB

2 corps. Prix 2.900 F
3 corps. Prix 3.900 F

BASSE ou GUITARE 100 WATTS RMS

2 corps 2.550 F

Basse : 4 HP de 250 MORGAN
Guitare : 2 HP 310 MORGAN

3 corps 3.550 F

Basse : 8 HP de 250 MORGAN
Guitare : 4 HP 310 MORGAN



PRODUCTIONS GAREN

59 bis, rue Denis-Papin
78 - HOUILLES
Téléphone : 968.70.03

Documentation
sur demande

PETITES ANNONCES

6 F la ligne + T.V.A. 23 % — Payables à la commande

VENTES (suite de la page 86)

V. Sono Davoli 100 W. ét. nf sous garantie, prix int. - Sono 2 baffles 100 W. + Amplis 150 W. : 3.000 F. - Sono 2 baffles avec pupitre mixage-écho : 3.000 F. - Amplis 70 W. écho : 1.000 F. Camion orch. 9 pl. + mat. très bas prix. Amplis 90 W. réverb. 2 corps : 1.900 F. Peronnet, 126, rue Nationale, 10-Bar-sur-Aube. Tél. 400.

Vends Orgue Howard Combo 2.000 F. + tête Bassman 1.000 F. G. Cornelius, 4, rue Guillaume-Tell, Paris-17^e.

V. Ampli Basse MI Power. 1.000 F. Px. int. Laurier J.-C., 7, rue Ed-Branly, 41-Vendôme. Tél. 12.36 ap. 18 h 30.

Vends Guit. Gretsch « Tennessee » avec étui/Ampli Fender « Delux reverb. ». Jacques Martin, 7, rue Coetlogon, Paris-6^e.

Vds batt. Premier, Cymbales, Housses, c. nve. Ecr. Fizet, 152, av. Paris-Versailles.

V. Ampli bass King Dynaccord ét. nf. 1.900 F. SUF. 42.46. 17 h. à 20 h.

V. Ampli Dynaccord 80 W. Tél. 642.02.29. Vers 20 h.
Vds Gibson 330. Tél. 893.10.23.

• Les Amplis et Sonos WEM sont exposés et vendus par Cambon-Musique, 49, rue Cambon, Paris-1^{er}. Tél. 742.93.57.

• **ELECTRONIC - MUSIC**
Au service des musiciens professionnels et amateurs, 18, bd Marx-Dormoy, LIVRY-GARGAN, Tél. 927.29.42.
Amplis GUITARES, ORGUE. Percussion toutes MARQUES. Occasions révisées - Garantie. STATION SERVICE - DEPANNAGE - AMPLIFICATEURS - Toutes marques. Ouvert du mardi au DIMANCHE MATIN - PARKING ASSURÉ - 10 min. de PARIS par autoroute A 3.

V. Ampli Vox Conquéror 75 W. av. dist., ét. neuf 3.000 F. possib. crédit. Tél. BAG. 89.94 ap. 20 h.

V. chambre écho Dynacord ét. nf. 850 F. Tél. 844.41.60.

A vendre sono neuve 400 W. réels, 4 baffles. Ensemble : 4.850 F. 1.350 F. pièce. Tél. 250.39.31 (Pierre)

A vendre 1 Ampli pour guitare Ampeg S.T. 42 nf, px avantageux. Tél. 357.64.08.

• V. enchères disques Rock et. nf raretés : B. Holly, Everly Brothers, C. Berry, L. Richard, G. Vincent, J.-L. Lewis, E. Cochran, B. Halley, P. Boone, B. Diddley, C. Perkins, E. Presley, T. Steele, R. Orbison, C. Twitty, Righteous Brothers, V. Taylor, L.-J. Baldry, S. Cooke, J. Rivers, T. Sheridan, Esquerita, G. Temple, S. Blue Jeans, etc... Voir Monnet, Michel, 3, r. Greneta, Paris-3^e, entre 18 et 22 h. ou écr. avant le 10.4.71 (dte de mise en vte).

• V. Orgue Hammond T 222 avec cabine incorporée état nf + sono Binson T 600 D. Tél. 62.10.96.

• V. urg Guit. Galanti 3 micros parfait état. 1 AC 30 Vox état neuf. 1.600 F. Tél. 202.92.75.

• V. Ampli Vox super fondation bass ét. nf. 3000 F. cpt. Tél. 878.29.61.

• V. Ampli Marshall 100 W + 2 baf. Marshall 100 W chaque 5.500 F. François B., 151, rue Fg-Poissonnière, 9^e ou TRU. 22.75.

• V. Ampli Ampeg ST 25. Ét. nf. 120 W RNS. Px à déb. Tél. ENT. 72.02.

ACHATS

Ach. et Vds matériel occasion pour orch. garanti 6 mois, crédit. Vente Tte marque neuf. A.V.R., 14, rue du Moulin-Joly, Paris-11^e. Tél. 357.19.18.

Achète les deux 25 cm des Chats Sauvages avec Dick Rivers et les trois premiers 33 T. de Dick Rivers. Faire offre à : Alain Dayres, Centre de Réadaptation, 57, rue Albert-Camus, 68-Mulhouse-Dornach.

Achète occasion remorque orchestre 700/1.000 kgs, orgue Hammond, Leslie Hammond. Ecrire : Jean Thurisset, 3, rue de Verdun, 69-Tarare. Tél. 4.73.

OFFRES D'EMPLOI

Grossiste inst. musique et accessoires, demande Repr. multicartes pour secteur France SE. Lutherie Centrale, 206, rue Lafayette, Paris-10^e. Tél. 206.76.15.

Orch. variétés semi-prof. recherc. urgent Chanteur, Organiste et Cuivre. Tél. 660.41.67 ap. 19 h.

« Symphonie » St-Nazaire, La Baule rech. techn. piano ou mus. sens du comm. pour coll. ou assoc. logé, tr. sér. réf., urg. 89, av. République, St-Nazaire. Tél. 70-15-76.

Ch. bas. et guit. pop. Région pour été job sûr. Cordonnier Ch., 7, bd de la Garde, 22-St-Cast.

• Les éditions musicales Nautilus, 39, rue des Jeûneurs, Paris-2^e Tél. (matin de 10 h. à 13 h.) 254.55.20 recherchent jeunes auteurs, compositeurs et interprètes.

Recrute Chanteurs-euses et instrumentistes cuivres, pour formation variétés, travail assuré si capable. T. Leyvens - B.P. 135, 71-Montceau-les-Mines.

• Recherchons d'urgence chanteurs, guitariste et batteurs chanteurs. Tél. 357.64.07.

RECH. ORCH. VARIÉTÉS ou POP, TOURNÉES, GALAS, COLLAB. ÉCR. BAUDON DANIEL, 110, rue ROGER-SALENGRO, 93-DRANCY.

Recherchons GUITARISTE ÉLECTRONICIEN pour mise au point AMPLIFICATEUR ET EFFETS SPÉCIAUX, PROMOTION SOCIALE ASSURÉE si très capable. GAREN, 59 bis, rue Denis-Papin, 78 - HOUILLES - Tél. 968.70.03.

DEMANDES D'EMPLOI

Organiste arrang. cherche orchestre variétés. M. Alain. Tél. 954.09.20 l'après-midi.

Soliste pro. cher. Gpe rég. indif. Jean. ODE.88.79. 15 à 17 h.

Batt. cherc. gr. pop. Tél. 968.34.03.

The Réactions orchestre de pop cherche galas et clubs pour se produire. Ecrire à Claude Percot, 6, rue Bonnet, 95-Luzarches. Tél. 471.00.55 et 471.01.08.

Bat. ch. orch. variétés semi-prof. Sérieux, sur Paris, banl. Sud. M. Pommeret, 18 bis, imp. des Sentiers, 94-Fresnes. Tél. 726.32.00 poste 357.

Guit. prof. lecteur avec mat. ch. orch. prof. sérieux avec galas pr tourn. été et rentrée. Ecr. au journ.

Bat. possédant mat. (Rogers) cherc. gr. pop R'n'B pr tournée Week-End. Ecrire M. Marchal, 14, av. Bossoutrot, 77 - Villeparisis.

Bassiste pro. guit. flûte, chant. lecteur ch. orch. variétés France ou Etranger. Tél. (22) 92.09.55.

Batteur pro. vocal, lecteur ch. orch. variétés France ou Etranger. Pelhate, 59, rue R.-Petit, 80-Rivery.

Bat. ch. orch. pro. variétés Jazz, possibilité déplacement. D. Delavacquerie, 1, cité Pasteur, 60-Bornel.

Batteur cherc. orch. pro. pop. M. Pray, 4, av. Jules-Guesde, 93-Stains.

Disc-Jockey pro., solide formation, cherche emploi, Paris, Province. Tél. 702.11.12. Brice ap. 19 h.

DIVERS

Loue studio de répétition, enregist. maquettes, chansons, possible promotion. Tél. à Olivier. ETO. 26.00. Living Internat. Music. 28, rue Brey, Paris-17^e.

SACHAMAR anime et encadre ttes soirées, garden party, anniversaire av. sonorisation et éclairages divers installés à domicile pour un prix forfaitaire. Ex : sono + modulo 10 spots (valable pour 50 pers.) : 300 F. Sup. pr Stroboscope : 50 F., etc. Tél. 793.73.74 - 637.06.40 de 8 h à 22 h.

Aut. guit. nbx textes cherc. comp. pour collab. G. Blanc, Les Mousseaux. 78-Pontchartrain.

Groupe pop-variétés officiel station radio ferait conditions spéciales à : Clubs, Dancings, etc... Ecrire « Revue n° 1 ».

• Devenez un vrai batteur. Leçons de batterie percussion technique adaptée variétés et jazz. Etudes de solo. Tarussio. Tél. CAR. 99.29.

CHANT. Rééduc. voix, prép. aux disques, télé, Music-hall, mise en scène, formation complète. Breyer, WAG. 27-15.

• Pour vos RÉUNIONS... pour vos BESOINS...
PUB-DISK VEND LOUE
DISQUES TOUS PAYS
Danse/Rock/Blues/Jazz/Slow Sud-Américains/Disques rares etc... Liste et rens. c/4 timb. Ecrire à R. POPESCA, Bte Ple 363-02 à 75 - Paris-R.P.

• **MAGIC - MUSIC**
Disquaire Spécialisé
Folk - Blues - Pop - Jazz
Importation USA - GB
Vente - Achat - neuf - occasion
Tél. (78) 37.16.37, 69 - **Lyon**
14, rue Auguste-Comte 2^e

• Leçons particulières par méthode moderne de : Batterie - Piano - Orgue électronique - Solfège - Théorie - Répétitions de groupes - Etude de tous les rythmes actuels. Enseignement d'orchestre pour tous instrumentistes. Préparation chanteurs pr disques et maquettes. Francis Vetti, B. P. 29, Saint-Mandé - 94. Tél. 328.81.24.

• **GALAS PARIS BANLIEUE**
Débuts rapides. Form. début. (tes). Ecr. : GALAS E.A. BEAUNE, 4, villa Montcalm, Paris-18^e.

promotion spéciale MUSIQUE DE FRANCE

avec

Brian Davisenn
Keef Hartley
John Marshall
Mitch Mitchell
Tony Oxley
Phil Seamen
etc., etc. "



jouez

BATTERIES

HAYMAN

et

CYMBALES

PAISTE

ENEZ LES ESSAYER en avant première chez tous les dépositaires MUSIQUE DE FRANCE

37 Tours - Maison Belleguic
13, rue d'Entraignes

76 Rouen - Boutique des Jeunes
44, rue Bourg-l'Abbé

69 Lyon - Maison Fontana
45, passage de l'Argne

57 Merlebach - Musique François
7, rue Eugène-Kloster

76 Le Havre - Le Havre musique
43, rue Paul-Doumer

21 Dijon - Maison Pansiot
14, place des Ducs-de-Bourgogne

54 Jœuf - Maison Parachini
135, rue Franchepré

03 Vichy - Maison Rey
27, rue de Paris

63 Clermont-Ferrand - Maison Rey
7, rue Chapelle-de-Jaude

86 Poitiers - Maison Thevenet "
55, rue Carnot

